

CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

XVI

ANNA KARÉNINE

1873-1876

TOME DEUXIÈME

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en juillet 1906.

Cette édition définitive des Œuvres Complètes du
C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J.-W. Bienstock.

Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-
notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.

Inv. A. 68.005
Ouvrage honoré d'une souscription du ministère
de l'Instruction Publique.

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

C^{TE} LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

XVI

ANNA KARÉNINE

1873-1876

TOME DEUXIÈME



PARIS. — 1^{er} ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

1906

C/953

1961

L

PC 123/06

1956

BIBLIOTECA CENTRALA

18784 Juillet
128461

*Il a été tiré à part de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

B.C.U. Bucuresti



C128461

ANNA KARÉNINE

ROMAN EN HUIT PARTIES

(1873-1876)

TROISIÈME PARTIE

I

Serge Ivanovitch Koznichev résolut de se reposer de ses travaux intellectuels ; au lieu d'aller, comme d'habitude, à l'étranger, il partit, à la fin de mai, pour rejoindre son frère dans son domaine. Rien ne valait, selon lui, la vie des champs et il venait en jouir auprès de son frère. Constantin Lévine fut très heureux de cette visite, d'autant plus qu'il n'attendait pas Nicolas cette année-là. Mais, malgré son affection et son estime pour son frère, Constantin ne se sentait pas à l'aise auprès de lui, à la campagne ; la façon même dont son frère

l'envisageait lui était désagréable. Pour Constantin la campagne était le centre même de la vie, c'est-à-dire des joies, des souffrances et des labeurs ; pour Serge, au contraire, elle n'était, d'une part, qu'un lieu de repos, et d'autre part qu'un remède utile contre le surmenage épuisant de la ville, remède que d'ailleurs il acceptait avec plaisir, conscient qu'il était de son efficacité.

Constantin aimait la campagne parce qu'elle offrait un but à des travaux d'une utilité incontestable ; tandis que Serge la trouvait agréable parce qu'il y rencontrait l'occasion de vivre dans l'oisiveté.

En outre, la façon dont Serge Ivanovitch regardait les paysans offensait un peu Constantin. En effet, il se vantait de les aimer et de les connaître ; il causait souvent avec eux sachant bien faire, sans affectation ni pose, et, de chacune de ces conversations, toutes sur le même modèle, il tirait des conclusions générales à l'avantage du peuple, prouvant ainsi qu'il le connaissait bien. Cette attitude déplaisait à Constantin Lévine. Pour lui, le paysan n'était que le facteur principal dans le travail commun ; certes il éprouvait du respect et de l'amour pour les paysans et ces sentiments il les avait probablement sucés, il le disait lui-même, avec le lait de sa nourrice, qui était une paysanne ; mais bien qu'il participât avec eux au travail commun, bien qu'il fût parfois enthousiasmé de la force, de la douceur

et du bon sens de ces gens, il lui arrivait fréquemment, lorsque le travail commun réclamait d'autres qualités, de s'emporter contre eux par suite de leur insouciance ou de leur négligence, de leur ivrognerie ou de leur manque de franchise. Si l'on avait demandé à Constantin Lévine s'il aimait le peuple, il eût été absolument incapable de répondre d'une façon catégorique. Il aimait les paysans sans les aimer positivement, comme en général, tous les hommes. Naturellement doué d'un bon cœur, il éprouvait plutôt de l'affection que de la haine envers le genre humain, et ce même sentiment s'étendait aux paysans. Mais se prononcer pour ou contre eux, comme, en général, éprouver un sentiment bien défini envers quoi que ce fût, il ne le pouvait pas, parce que, non seulement, il vivait avec ces gens auxquels étaient liés tous ses intérêts, mais parce que lui-même se regardait comme une partie du peuple, et il ne voyait en celui-ci, pas plus qu'en lui-même, aucune qualité ni aucun défaut bien spécial; en sorte qu'il ne pouvait prendre parti contre le peuple. En outre, bien qu'étant depuis longtemps, par sa vie même, en rapports très étroits avec les paysans, en qualité de maître, d'intermédiaire, et, principalement, de conseiller, (les paysans avaient confiance en lui, et venaient de quarante *verstes* à la ronde pour le consulter), il n'avait sur eux aucune opinion définie; et il eût été aussi embarrassé de dire s'il

connaissait le peuple que de dire s'il l'aimait. Pour lui, connaître le peuple c'était connaître les hommes.

Sans cesse en observation, il entraît en relations avec des gens de toutes sortes, et également avec des paysans qu'il considérait comme des hommes bons et intéressants ; mais il remarquait toujours en eux de nouveaux traits qui modifiaient son ancienne opinion à leur égard et en faisaient naître une nouvelle. Serge Ivanovitch, au contraire, de même qu'il aimait et vantait la vie rurale, comme offrant un contraste avec la vie urbaine qu'il n'aimait pas, éprouvait de l'amitié pour les paysans en opposition à cette classe de gens du monde qu'il avait en antipathie ; pareillement, sa connaissance du peuple se basait sur ce principe qu'il représentait une classe différente des autres.

Son esprit méthodique se représentait clairement et d'une façon définie les phases de la vie des paysans, qu'il déduisait en partie de l'existence même de ceux-ci, mais, principalement, des divers contrastes qu'elle présentait avec la vie des autres classes. Son opinion sur les paysans et ses sympathies pour eux étaient immuables.

Dans les discussions qui s'élevaient sur ce sujet entre les deux frères, Serge Ivanovitch avait toujours le dessus, précisément parce qu'il avait des conceptions très nettes sur le peuple, sur son caractère, sur ses qualités et ses goûts, tandis que Constantin Lévine n'avait aucune opinion précise

ni arrêtée, en sorte qu'il était invariablement pris en flagrante contradiction avec lui-même.

Pour Serge Ivanovitch, son frère cadet était un brave garçon, au cœur BIEN PLACÉ (ainsi qu'il le disait en français); tout en lui reconnaissant une certaine vivacité d'esprit, il lui reprochait de se laisser trop aisément influencer par les impressions du moment et d'être par cela même, plein de contradictions. Avec l'indulgence d'un frère aîné, parfois il lui expliquait l'importance de certaines choses, mais il ne pouvait trouver de plaisir à discuter avec lui, parce qu'il avait trop facilement raison de cet adversaire.

Constantin Lévine regardait son frère comme un homme d'esprit très large et de vaste érudition, noble dans la meilleure acception du mot et doué de la capacité d'agir pour le bien commun. Mais au fond de son âme, plus il avançait en âge et plus il connaissait son frère, plus il pensait que cette capacité d'agir pour le bien commun, dont il se sentait lui-même totalement dépourvu, n'était peut-être pas une qualité mais bien un défaut; ce n'était pas, selon lui, l'absence de désirs et de sentiments bons, honnêtes et élevés, mais un manque de cette force vitale qu'on appelle le cœur, de cette aspiration qui pousse un homme à choisir une voie de préférence à toute autre parmi la multitude de celles qu'offre la vie et à ne pas s'écarter de celle-ci. Plus il étudiait son frère, plus il remarquait que

Serge Ivanovitch, ainsi que la plupart des champions du bien général, était entraîné vers ce but non par le cœur mais par la raison qui lui dictait cette conduite, et que c'était uniquement là la cause de l'intérêt qu'il portait au bien général. En outre, le fait que son frère ne prenait pas plus à cœur les questions relatives au bien de tous et à l'immortalité de l'âme que les combinaisons d'une partie d'échecs ou l'ingéniosité du mécanisme d'une nouvelle machine, achevait de confirmer Lévine dans ses suppositions.

Le malaise que Constantin Lévine éprouvait en compagnie de son frère, à la campagne, s'augmentait encore du fait que celui-ci restait à ne rien faire, tandis que lui, dans la belle saison surtout, avait tant de besogne pour l'exploitation, que les longues journées d'été étaient encore trop courtes. Mais si Serge Ivanovitch se reposait, c'est-à-dire ne travaillait pas à son livre, il était tellement habitué à l'activité intellectuelle, qu'il aimait à exprimer les idées qui lui venaient sous une forme nette et concise, en sorte qu'il lui fallait un auditeur. Or l'auditeur tout indiqué était naturellement son frère. C'est pourquoi, malgré la liberté amicale de leurs relations, Lévine se sentait gêné pour le laisser seul. Serge Ivanovitch aimait à s'allonger dans l'herbe, au soleil, et restait ainsi à bavarder paresseusement.

— Tu ne saurais croire, disait-il à son frère,

quel plaisir me procure cette oisiveté. Je ne pense plus, ma tête est vide comme une boule.

Mais Constantin Lévine s'ennuyait de rester assis à l'écouter ; il pensait que pendant ce temps-là on fumerait le champ et que ce travail serait mal fait, s'il n'était pas là pour surveiller ; que les paysans profiteraient de son absence pour dévisser les charrues afin de dire ensuite qu'elles constituent une mauvaise invention et que les vieux araires sont bien préférables, etc.

— Mais n'es-tu pas las de rester ainsi à cette chaleur ? lui demandait Serge Ivanovitch.

— Nullement, répondait Lévine mais attends-moi, je ne serai qu'un instant, le temps d'aller jusqu'au bureau ; et il se sauvait dans les champs.

II

Dans les premiers jour de juin, la vieille bonne qui remplissait les fonctions de femme de charge, Agafia Mikhaïlovna, en descendant à la cave un pot de champignons, qu'elle venait de mettre à mariner, glissa, et, en tombant, se foula le poignet. On fit chercher un médecin du zemstvo; il se trouva que ce fut un jeune étudiant bavard qui venait de terminer ses études. Il examina le poignet, affirma qu'il n'était pas démis, et se délecta de la conversation du célèbre Serge Ivanovitch Koznichev; puis, pour faire montre de ses opinions avancées, il lui raconta tous les cancans de la ville et se plaignit du mauvais état des affaires des Zemstvos. Serge Ivanovitch l'écouta avec attention, lui posa des questions, puis, excité par ce nouvel auditeur, il se mit à causer, exprima quelques opinions très justes et très importantes, que

le jeune médecin apprécia respectueusement ; enfin il se trouva en cette disposition d'esprit, bien connue de son frère, qu'il éprouvait ordinairement à la suite d'une conversation brillante et animée.

Après le départ du médecin, il exprima le désir d'aller pêcher à la ligne, affectant d'être fier de trouver de l'intérêt à une occupation aussi stupide.

Constantin Lévine qui avait besoin d'aller dans les prés proposa à son frère de l'emmener en cabriolet.

On était alors en plein été, à ce moment de l'année où la récolte est déjà bien définie, et où l'on commence à songer aux semailles de l'année future ; c'était l'époque de la fenaison, l'époque où les épis gris verdâtre des seigles se balancent au gré du vent sur leurs tiges légères, où les avoines vertes mêlées de jaune sortent çà et là des semis tardifs, où le sarrasin tombe déjà sur le sol qu'il recouvre, et où se répand l'odeur du fumier desséché.

C'était le moment de ce court répit des travaux champêtres, qui se renouvelle chaque année, avant la récolte qui nécessite toutes les forces des travailleurs. Celle-ci s'annonçait magnifique ; les journées d'été étaient claires et chaudes et les nuits courtes étaient accompagnées d'une bienfaisante rosée.

Il fallait traverser le bois pour arriver aux prés.

Serge Ivanovitch ne cessait d'admirer la beauté de la forêt touffue, signalant à son frère tantôt un

vieux tilleul au feuillage sombre, tantôt les jeunes pousses de l'année. Constantin Lévine n'aimait pas ces exclamations sur la beauté de la nature ; les mots lui gâtaient la splendeur du spectacle qu'il avait devant les yeux. Il acquiesçait à toutes les remarques de son frère, mais, malgré lui, il pensait à autre chose. Quand ils eurent traversé la forêt, toute son attention fut absorbée par la vue du champ labouré de place en place ; des chariots s'avançaient en file ; Lévine les compta et se réjouit à la pensée que tout le travail pourrait se faire ; puis, à la vue des prairies, il se mit à penser au fauchage ; cette question le préoccupait toujours particulièrement. Au bord de la prairie Lévine arrêta le cheval. L'herbe était encore humide de la rosée du matin, aussi Serge Ivanovitch, pour ne pas se mouiller les pieds demanda-t-il à son frère de lui faire traverser le pré en cabriolet et de le mener jusqu'au buisson de cytise où l'on pêchait la perche. Lévine traversa la prairie tout en regrettant d'écraser l'herbe. Celle-ci très haute enveloppait les roues et les pieds des chevaux et les graines tombaient sur les rayons mouillés des roues.

Serge s'assit près du buisson et prépara ses lignes. Lévine alla attacher le cheval et pénétra dans l'immensité immobile d'une teinte gris verdâtre de la prairie. L'herbe soyeuse aux grains presque mûrs lui arrivait jusqu'à la ceinture. Il traversa le pré, arriva sur la route et rencontra là

un vieillard aux yeux boursoufflés qui portait une ruche d'abeilles.

— Eh bien ! Fomitch, tu as attrapé ces abeilles ? lui demanda-t-il.

— Comment, attrapé, Constantin Dmitritch ! Je serais fort heureux si seulement je gardais les miennes. Voilà le deuxième essaim qui s'enfuit. Grâce à Dieu, les gars, à cheval, l'ont atteint, ceux qui labourent chez vous... Ils ont dételé leurs chevaux les ont enfourchés, et ont rattrapé l'essaim...

— Voyons, Fomitch ! quel est ton avis, faut-il faucher ou attendre ?

— Bah ! Selon moi, il faut attendre jusqu'à la Saint-Pierre, mais vous fauchez toujours avant. Allez ! avec l'aide de Dieu, le foin ne manquera pas ; les bêtes auront de quoi manger.

— Et le temps ? qu'en penses-tu ?

— Cela dépend de Dieu. Nous aurons peut-être du beau temps.

Lévine revint près de son frère. Le poisson ne mordait pas, mais Serge Ivanovitch, loin d'en être attristé, paraissait d'excellente humeur. Lévine savait qu'excité par la conversation qu'il avait eue avec le médecin, Serge désirait causer, mais lui, au contraire, avait hâte de retourner au plus vite à la maison afin de donner l'ordre de convoquer les faucheurs pour le lendemain et de résoudre ses doutes sur le fauchage, objet de sa plus grande préoccupation.

— Eh bien ! rentrons, dit-il.

— Comme tu es pressé ! Restons ici. Tu es tout mouillé. Bien que le poisson ne morde pas, on est vraiment très bien. Vois-tu, toute chasse est agréable parce qu'on se trouve en présence de la nature. Quelle merveille que la pureté de cette eau ! Ce bord de la prairie me rappelle toujours une charade, sais-tu ? L'herbe dit à l'eau : Nous oscillerons, nous oscillerons...

— Je ne connais pas cette devinette, fit tristement Lévine.

III

— Sais-tu, j'ai pensé à toi, dit Serge Ivanovitch. D'après ce que m'a raconté ce médecin, ce qui se passe chez vous, dans le district, ne ressemble à rien. Il n'est pas sot du tout ce garçon. Je te l'ai dit et te le répète : Tu as tort de ne pas aller aux assemblées et, en général, de te tenir à l'écart des affaires des zemstvos. Si les hommes de valeur se conduisent ainsi, il est évident que tout ira à la diable. Nous donnons de l'argent, on s'en sert pour payer des fonctionnaires, mais il n'y a ni écoles, ni infirmiers, ni sages-femmes, ni pharmacies, ni rien.

— Moi, j'ai essayé, répondit doucement Lévine à contre-cœur ; mais je n'y peux rien. Que veux-tu que j'y fasse ?

— Mais pourquoi n'y peux-tu rien ? Je t'avoue que je ne comprends pas. Je n'admets ni l'indifférence

ni l'incapacité. Ne serait-ce pas tout simplement de la paresse ?

— Ni l'un ni l'autre. J'ai essayé et j'ai constaté mon impuissance, répéta Lévine.

Il écoutait peu attentivement ce que disait son frère ; tout en admirant la rivière, derrière le chaume, il cherchait à distinguer si ce qu'il apercevait de noir, au loin, était un cheval seul, ou l'intendant à cheval.

— Pourquoi ne peux-tu rien faire ? Tu as essayé, selon toi cela n'a pas réussi, et alors tu te résignes. Comment n'y mets-tu pas d'amour-propre ?

— De l'amour-propre ? fit Lévine piqué au vif par les paroles de son frère ; je ne te comprends pas. Si à l'Université l'on m'avait reproché d'être le seul parmi mes camarades à ne pas comprendre le calcul intégral, j'en aurais fait une question d'amour-propre ; mais ici il s'agit avant tout d'être convaincu de posséder les capacités nécessaires, et surtout de croire à l'importance de toutes ces réformes.

— Eh bien ! ne sont-elles pas importantes ? dit Serge Ivanovitch froissé de voir que son frère trouvait peu important ce qui lui l'occupait tant et qu'il l'écoutait à peine.

— Non, cela ne me paraît pas important, ne m'empoigne pas, que veux-tu ! répondit Lévine ayant enfin reconnu que c'était son intendant qu'il apercevait au loin, et pensant qu'il avait probable-

ment déjà laissé partir les paysans qui travaillaient aux champs. Ceux-ci en effet retournaient les araires. « Ont-ils déjà fini de labourer ? » se dit-il.

— Mais écoute donc ! dit le frère aîné dont le beau visage intelligent s'était subitement rembruni. Il y a des limites à tout. C'est très bien d'être original et franc et d'être dépourvu d'hypocrisie ; je sais tout cela ; mais de deux choses l'une, ou bien tes paroles n'ont pas de sens, ou elles en ont un mauvais. Comment peux-tu trouver sans importance que ce peuple que tu aimes, comme tu l'assures...

« Je n'ai jamais assuré rien de pareil », pensa Lévine.

— ... Que ce peuple, continua Serge, meure sans secours ? D'ignorantes matrones font périr les nouveau-nés ; le peuple croupit dans l'ignorance et reste la proie du premier scribe venu, et toi, qui as entre les mains les moyens d'y remédier, tu ne le fais pas, parce que cela te semble sans importance.

Et Serge Ivanovitch lui posait ce dilemme : Ou ton développement intellectuel est en défaut et ne te permet pas de voir tout ce que tu peux faire, ou tu ne veux pas sacrifier ton repos, ton ambition, et je ne sais quoi encore, à cette cause.

Constantin Lévine sentit qu'il ne lui restait qu'à se soumettre ou à avouer son manque d'amour

pour le bien public. Il en était à la fois ennuyé et attristé.

— Il y a de l'un et de l'autre, fit-il résolument. Je ne vois pas qu'on puisse...

— Comment? Est-ce qu'en administrant mieux les fonds on ne pourrait pas, par exemple, donner des secours médicaux?

— Je ne le crois pas... du moins sur une étendue de quatre mille *verstes* carrées, comme notre district. Avec nos mauvais chemins, nos tourmentes de neige, avec cette intensité du travail, je ne vois pas la possibilité d'apporter partout l'assistance médicale, et, de plus, je n'ai aucune confiance en la médecine.

— Mais voyons; tu es injuste... je pourrais te citer mille exemples concluants. Eh bien! Et les écoles?

— Pourquoi faire des écoles?

— Que dis-tu là? Peut-on mettre en doute l'utilité de l'instruction? Si tu la trouves bonne pour toi, elle doit être bonne aussi pour les autres.

Constantin Lévine se sentait moralement mis au pied du mur, aussi, dans son irritation, avoua-t-il involontairement la véritable cause de son indifférence pour la chose publique.

— Tout cela est peut-être bien, mais pourquoi me donnerais-je la peine de travailler à établir ces stations médicales dont je ne profiterai pas, et ces écoles où je n'enverrai jamais mes enfants, où ces

paysans ne veulent pas envoyer les leurs et où je ne suis pas encore fermement convaincu qu'il soit nécessaire de les envoyer?

Au premier moment Serge Ivanovitch fut déconcerté de cette opinion inattendue, mais aussitôt il dressa un nouveau plan d'attaque.

Après un court silence, il tira une de ses lignes, la rejeta dans l'eau et, en souriant, s'adressa à son frère.

— Mais laisse-moi te dire d'abord que tu as mis à profit la station médicale puisque tu as envoyé chercher le médecin pour Agafia Mikhaïlovna.

— Sans doute, mais je crois que sa main n'en restera pas moins estropiée.

— C'est à savoir... et puis le paysan qui sait lire n'est-il pas pour toi un travailleur plus nécessaire, plus précieux?

— Pour cela non ! Demande-le à qui tu voudras, répondit résolument Constantin Lévine. Le paysan qui sait lire est un bien moins bon travailleur que celui qui ne le sait pas. On ne peut pas l'envoyer réparer la route et s'il fait un pont il vole les planches.

— Cependant, là n'est pas la question, — dit Serge Ivanovitch en fronçant les sourcils. Il détestait en effet les objections surtout celles qui sautaient sans cesse d'un objet à un autre et introduisaient dans la discussion de nouveaux arguments

sans lien avec les précédents, de sorte qu'on ne savait auxquels parer.

— Permits : Reconnais-tu que l'instruction est un bien pour le peuple ?

— Je le reconnais, laissa échapper Lévine, et aussitôt il comprit que telle n'était pas sa pensée.

Il sentit que s'il avouait, aussitôt son frère retournerait cet aveu contre lui, et le convaincrait d'inconséquence. Comment le lui prouverait-il, il l'ignorait, mais cela devait arriver infailliblement logiquement, et il attendait cette preuve.

Elle lui fut donnée bien plus facilement encore qu'il ne l'attendait.

— Si tu la reconnais comme un bien, dit Serge Ivanovitch, alors, en honnête homme, tu dois aimer cette œuvre, t'y intéresser, et, par conséquent, tu dois désirer y participer. Voyons ! mais tu viens de dire...

— Et si je n'en reconnais ni le bien ni l'utilité ?

— Tu ne peux le savoir puisque tu n'as jamais fait le moindre effort pour t'en convaincre.

— Admettons, dit Lévine qui n'admettait point du tout, admettons qu'il en soit ainsi, eh bien ! je ne vois pas pourquoi j'irais m'en tourmenter.

— Que veux-tu dire ?

— Non, vois-tu, si nous entamons cette discussion, explique-moi alors ton idée au point de vue philosophique...

— La philosophie n'a rien à faire ici, dit Serge

Ivanovitch, et Lévine crut comprendre à son ton, qu'il ne lui reconnaissait pas le droit de parler philosophie. Il en fut froissé, et reprit en s'échauffant :

— Je pense que le mobile de nos actions est l'intérêt personnel. Or, moi, gentilhomme, dans les institutions des *zemstvos*, je ne vois rien qui augmente mon bien-être : les routes ne seront pas meilleures, d'ailleurs elles ne peuvent l'être, et puis mes chevaux me traîneront aussi bien sur les mauvaises routes ; je ne m'adresserai point au juge de paix ; les écoles non seulement ne me sont pas nécessaires, mais, comme je te le disais, elles me sont plutôt nuisibles. Pour moi, les institutions du *zemstvo* ont simplement comme conséquence de m'obliger à payer huit kopeks par *déciatine*, à aller en ville, à y coucher avec des punaises, à entendre des insanités et des grossièretés ; mais je n'y trouve aucun intérêt personnel.

— Mais permets, interrompit Serge Ivanovitch. Ce n'est pas l'intérêt personnel qui nous a poussés à travailler à l'émancipation des paysans, cependant nous l'avons fait.

— Pardon, reprit Lévine, s'animant de plus en plus, l'émancipation des paysans c'était une autre affaire. Il y avait là un intérêt personnel. Tous les honnêtes gens ont voulu secouer ce joug qui leur pesait. Mais c'est tout autre chose d'être conseiller municipal, de discuter sur le nombre des

vidangeurs à embaucher et sur l'entretien de la canalisation d'une ville que je n'habite pas; d'être juré et de juger un paysan qui a volé un jambon, et six heures durant d'écouter les bavardages des avocats et des procureurs, d'entendre le président du tribunal demander à ce vieil idiot d'Aliochka : « Reconnaissez-vous, monsieur l'accusé, avoir dérobé un jambon ? » — « Quoi?... »

Constantin Lévine entraîné par son sujet représentait la scène entre le président et Aliochka, croyant que tout cela faisait partie de la discussion.

Mais Serge Ivanovitch haussa les épaules.

— Eh bien ! Alors que veux-tu dire ?

— Je veux dire que jé défends toujours de toutes mes forces mes droits lorsque mes intérêts sont en jeu. Quand chez nous, chez les étudiants, on venait perquisitionner et que les gendarmes lisaient nos lettres, j'étais prêt à défendre de toutes mes forces mon droit à l'instruction et à la liberté. Je ne demande pas mieux que de discuter sur le service militaire parce que cette question touche au sort de mes enfants, de mes frères, de moi-même ; je m'intéresse en cela, à ce qui me concerne ; mais quant à m'occuper de la répartition des quarante mille roubles du *zemstvo*, quant à juger Aliochka l'idiot, ça je ne l'admets pas, je ne l'admettrai jamais.

Constantin Lévine parlait comme si la digue de ses paroles eût été rompue.

Serge Ivanovitch sourit.

— Et si, demain, tu étais obligé de te rendre devant un tribunal, te serait-il plus agréable d'être jugé par l'ancienne chambre criminelle?

— Je n'aurai pas de procès, je ne tuerai personne et tout cela ne me servira à rien. Vraiment! continua-t-il, changeant encore de sujet, les institutions des *zemstvos* et tout le reste me rappellent les petits bouleaux que nous enfonceons dans le sol le jour de la Trinité pour simuler une forêt. La forêt a poussé d'elle-même en Europe, mais quant à nos petits bouleaux, je me refuse à les arroser et à croire en eux.

Serge Ivanovitch se contenta de hausser les épaules pour manifester son étonnement de voir arriver dans la conversation ces petits bouleaux, bien qu'il eût compris aussitôt ce que son frère voulait dire par là.

— Voyons on ne peut pas raisonner ainsi, objecta-t-il.

Mais Constantin Lévine voulait se justifier de l'indifférence qu'il ressentait pour le bien public et il poursuivit.

— Je pense qu'aucune activité n'est durable si elle n'a pour base l'intérêt personnel. C'est une vérité générale, philosophique, dit-il résolument en répétant à dessein le mot *philosophique*, comme pour montrer que lui aussi avait le droit d'aborder ce genre de discussion.

Serge Ivanovitch sourit de nouveau : « Lui aussi possède en lui sa philosophie pour le tirer d'embarras », pensa-t-il.

— Mais, dit-il, laisse la philosophie de côté, son but principal, dans tous les siècles, a été de trouver le lien indispensable qui existe entre l'intérêt personnel et l'intérêt général. Mais cela n'a rien à faire ici, et je dois rectifier ta comparaison. Les petits bouleaux dont tu parles n'ont pas été piqués en terre, mais les uns y ont été plantés, les autres semés, et il faut au contraire les cultiver très soigneusement. L'avenir n'appartient qu'aux peuples qui sentent l'importance de leurs institutions et y attachent le prix qu'il convient, et ce sont là les seuls peuples qu'on puisse qualifier d'historiques.

Et Serge Ivanovitch transporta la question dans le domaine de la philosophie historique où Constantin Lévine ne pouvait le suivre, et lui montra toute la fragilité de ses opinions.

— Et quant à ton peu de goût pour les affaires, poursuivit-il, laisse-moi te dire que je ne vois là qu'une manifestation de cette paresse inhérente à notre nationalité et à nos habitudes invétérées de grands seigneurs ; mais je suis convaincu que dans ton cas il ne s'agit que d'une erreur passagère et qui se dissipera.

Constantin ne répondit pas. Il se sentait battu, mais en même temps, il se rendait compte que son frère n'avait pas compris ce qu'il avait voulu dire.

A vrai dire, il ne voyait pas pourquoi ; peut-être ne s'était-il pas expliqué clairement ou alors son frère n'avait pas voulu ou pu le comprendre ; néanmoins il n'insista pas sur ce point et s'abstenant de toute nouvelle objection détourna sa pensée pour ne plus songer qu'à ses affaires personnelles.

Serge Ivanovitch rangea les dernières lignes, détacha le cheval et ils partirent.

IV

Voyons maintenant quelle était la préoccupation de Lévine pendant sa conversation avec son frère. L'année précédente, un jour qu'il était allé assister au fauchage il s'était fâché contre son intendant, et, pour se calmer, il avait pris la faux des mains d'un paysan et s'était mis à faucher lui-même.

Ce travail l'avait tant amusé, que plusieurs fois depuis il s'y était adonné. Il avait fauché toute la prairie devant la maison, et cette année, dès le printemps, il s'était promis de se livrer à ce travail avec les paysans pendant des journées entières.

Depuis l'arrivée de son frère il s'était demandé si oui ou non il le ferait. Il n'osait pas le laisser seul toute une journée, en outre, en agissant ainsi, il craignait d'exciter sa raillerie. Mais en traversant les prés, il s'était rappelé les impressions du fau-

chage et avait résolu de s'y livrer, et quand la conversation avec son frère fut interrompue il se rappela de nouveau ses intentions.

« J'ai besoin d'exercice physique, pensa-t-il, autrement mon caractère s'altérera tout à fait. » Et il décida d'aller faucher malgré la gêne qu'il ressentait tant à cause de son frère que des paysans.

Le soir, Constantin Lévine alla au bureau donner des ordres pour les travaux, et il envoya au village voisin chercher des hommes pour faucher le lendemain la prairie Kalinovy, la plus belle de toutes.

— Et vous enverrez ma faux chez Tite; qu'il la repasse bien et me l'apporte demain; je faucherai peut-être moi-même, dit-il, en dissimulant son embarras.

L'intendant sourit et dit :

— Vos ordres seront exécutés.

Le soir, en prenant le thé, Lévine dit à son frère :

— Je crois que le temps est assez beau; demain, je commence à faucher.

— J'aime beaucoup ce travail, dit Serge Ivanovitch.

— Moi aussi, je l'aime beaucoup. J'ai fauché quelquefois avec les paysans, et demain je faucherai toute la journée.

Serge Ivanovitch leva la tête et regarda son frère avec étonnement.

— Que veux-tu dire? Comment? Tu faucheras avec les paysans, toute la journée.

— Oui, c'est très agréable, dit Lévine.

— C'est excellent comme exercice physique. Seulement tu ne pourras pas y résister, dit sans aucune raillerie Serge Ivanovitch.

— J'ai déjà essayé. Au commencement c'est assez dur, puis l'on s'entraîne. Je pense que je ne resterai pas en arrière des paysans.

— Vraiment! Mais, dis-moi, de quel œil les paysans voient-ils cela? Ils doivent probablement se moquer entre eux des manies de leur maître.

— Je ne crois pas. Mais c'est un travail à la fois si amusant et si absorbant qu'on n'a pas le temps de penser.

— Mais, comment feras-tu? Dîneras-tu avec eux? Ce n'est pas très commode de t'envoyer du Château-Lafitte et une dinde rôtie.

— C'est inutile, pendant qu'ils se reposeront, je viendrai manger à la maison.

Le lendemain Constantin Lévine se leva plus tôt qu'à l'ordinaire, mais il perdit du temps à donner des ordres, et quand il arriva à la prairie les faucheurs en étaient déjà au second rang.

Lévine voyait la partie de la prairie déjà fauchée avec les rangées grises de foin et les tas noirs des cafetans laissés par les faucheurs à l'endroit où ils avaient commencé le premier rang.

A mesure qu'il s'avancait, il les distinguait plus

nettement, les uns en cafetan, d'autres en chemise. Ils marchaient à la file et tous agitaient leurs faux de façons différentes. Il en compta quarante-deux.

Ils marchaient lentement sur le sol inégal; la prairie qu'ils fauchaient était un ancien étang. Lévine reconnaissait quelques-uns d'entre eux. Le vieil Ermil en longue chemise blanche, qui, le dos voûté, maniait sa faux; le jeune Vaska, autrefois cocher chez lui, et qui, d'un coup, rasait le rang entier; et puis Tite, son maître en fauchage, un petit paysan maigre, qui marchait sans se courber; il semblait s'amuser avec sa faux qui abattait un large rang.

Lévine descendit de cheval, attacha sa monture près de la route et s'approcha de Tite; celui-ci alla prendre la faux cachée dans un buisson et la lui tendit :

— Elle est prête, notre maître, c'est un vrai rasoir; elle fauche toute seule, dit Tite en ôtant son bonnet, et il souriait en lui présentant la faux.

Lévine prit la faux et se prépara. Les paysans arrivés au bout de leur ligne, couverts de sueur et très gais, sortaient sur la route les uns après les autres, et, en souriant, saluaient leur maître. Tous le regardaient, mais personne n'osait dire un mot; enfin un grand vieillard au visage ridé et imberbe, vêtu d'un paletot de peau d'agneau, lui adressa la parole.

— Attention, not' maître, quand on commence

une besogne, il faut la finir... et Lévine entendit parmi les faucheurs un rire étouffé.

— Je tâcherai de ne pas rester en arrière, dit-il, se mettant derrière Tite, en attendant le moment de commencer.

Tite lui fit de la place et Lévine s'avança derrière lui.

L'herbe, près de la route, était très basse, et Lévine, qui depuis longtemps, n'avait pas fauché et que gênaient les regards qu'il sentait tournés vers lui, faucha d'abord très mal, bien qu'il maniât vigoureusement la faux.

Des voix disaient derrière lui :

— Mal emmanché. Il tient trop haut. Regarde comme il est obligé de se courber.

— Appuie davantage du talon, disait un autre.

— Bah ! Ça ira, disait le vieux. Le voilà parti... Tes fauchées sont trop larges, tu te fatigueras... C'est un maître, il travaille pour son propre compte !... En voilà de l'ouvrage ! Dans le temps nous aurions reçu des coups pour de l'ouvrage fait comme ça.

L'herbe devenait plus tendre ; Lévine écoutait sans répondre, il faisait son possible pour faucher bien et suivre Tite. Ils firent ensemble une centaine de pas. Tite avançait toujours sans s'arrêter ni montrer la moindre fatigue, mais Lévine craignait déjà de ne pas aller jusqu'au bout tant il était las. Il sentait qu'il dépensait ses dernières forces pour

manier la faux et il allait se décider à demander à Tite de faire halte, lorsque celui-ci s'arrêta de lui-même, s'inclina pour arracher une poignée d'herbe et en essuyer sa faux qu'il se mit à aiguiser.

Lévine se redressa et avec un soupir de soulagement regarda autour de lui. Près de lui marchait un paysan, il était probablement aussi très fatigué, car avant même de le rejoindre il s'arrêta et se mit à affiler sa faux. Tite affûta la sienne et celle de Lévine et ils continuèrent plus loin.

A la seconde reprise ce fut la même chose. Tite marchait sans s'arrêter, sans se fatiguer. Lévine le suivait, s'efforçant de ne pas être en retard, mais il se sentait de plus en plus las, cependant au moment où ses forces, lui semblait-il, allaient l'abandonner, Tite s'arrêtait et se mettait à aiguiser.

Ils firent ainsi la première ligne. Ce long rang paraissait bien dur à Lévine; mais en revanche, quand ils furent arrivés au bout et que Tite, mettant sa faux sur son épaule, d'un pas lent, retourna sur les traces laissées par ses talons dans l'endroit fauché, Lévine qui faisait de même, malgré la sueur qui ruisselait à grosses gouttes sur son visage et tombait de son nez, malgré son dos mouillé comme s'il se fût plongé dans l'eau, se sentait en excellente disposition. Il était surtout heureux parce qu'il était sûr maintenant de pouvoir endurer le travail, et son plaisir n'était gâté que par la défectuosité de sa ligne. « Je remuerai moins les bras et davantage

le corps », pensa-t-il en comparant la ligne de Tite qu'on eût dite tirée au cordeau avec la sienne mal rasée et irrégulière.

Pour la première ligne, Lévine remarqua que Tite, désirant probablement fatiguer son maître, allait particulièrement vite; or le rang était très long. Les suivants furent déjà plus faciles, cependant Lévine devait faire tous ses efforts pour ne pas se laisser dépasser par les paysans.

Il ne songeait à rien, ne désirait rien, sauf une chose : ne pas se laisser devancer et améliorer son travail. Il n'entendait que le bruit des faux; il ne voyait que la taille droite de Tite qui s'éloignait devant lui, le demi-cercle décrit par la faux sur l'herbe et les têtes des fleurs qui tombaient lentement autour du tranchant de sa faux, puis, plus loin, l'extrémité du rang où il y aurait un moment de repos.

Tout à coup, en plein travail, il éprouva une sensation agréable de fraîcheur sur ses épaules toutes ruisselantes de sueur chaude et tout d'abord il n'en comprit pas la cause. Pendant qu'on aiguisait sa faux, il regarda le ciel. Un nuage lourd et bas était au-dessus d'eux et de grosses gouttes de pluie tombaient. Des paysans allèrent chercher leurs cafetans et les endossèrent, d'autres, comme Lévine, se contentèrent de dresser joyeusement le dos sous cette fraîcheur agréable. Des rangs et des rangs s'abattaient, tour à tour longs ou courts, et l'herbe

était plus ou moins bonne. Lévine avait absolument perdu la notion du temps, il ne se rendait pas compte de l'heure qu'il pouvait être. Dans son travail maintenant il s'était produit un changement dont il éprouvait un vif plaisir ; par moments, il cessait d'avoir conscience de ce qu'il faisait ; il éprouvait alors une sensation de bien-être et c'était précisément à ce moment-là que son rang était presque aussi bien fauché que celui de Tite. Mais aussitôt qu'il songeait à sa besogne et s'efforçait de s'y appliquer, il se sentait fatigué et son ouvrage était mal fait.

Son rang terminé, il voulut retourner en commencer un autre, mais Tite s'arrêta et s'approcha du vieux paysan auquel il dit quelques mots à voix basse. Tous deux regardèrent le soleil. « De quoi parlent-ils donc et pourquoi ne commencent-ils pas un nouveau rang ? » pensa Lévine, oubliant que les paysans fauchaient depuis près de quatre heures et qu'il était temps de déjeuner.

— Il est temps de déjeuner, not' maître, dit le vieux.

— Déjà ? Eh bien ! allons déjeuner.

Lévine remit sa faux à Tite et, avec d'autres paysans qui allaient vers leurs cafetans, pour prendre leur pain, à travers les longs rangs coupés, humides de pluie, il se dirigea vers son cheval. Seulement alors il s'aperçut qu'il n'avait pas bien prévu le temps et que le foin serait mouillé.

— Le foin s'abîmera, dit-il.

— Ce ne sera rien, not' maître : Fauche à la pluie, fane au soleil, dit le vieux.

Lévine détacha son cheval et rentra chez lui pour prendre le café.

Son frère venait seulement de se lever. Dès qu'il eut bu son café, Lévine repartit faucher ; Serge Ivanovitch n'avait pas encore eu le temps de s'habiller et de descendre à la salle à manger.

V

Après le déjeuner, Lévine se remit au travail, mais il n'avait plus la même place; il se trouvait maintenant entre le vieillard moqueur qui l'avait prié d'être son voisin et un jeune paysan, marié depuis l'automne dernier, et qui fauchait cet été pour la première fois,

Le vieux se tenait droit, s'avancait en déplaçant ses longues jambes d'un mouvement sûr, régulier, 'qui pour lui semblait aussi naturel que le balancement des bras pendant la marche, et, comme en se jouant, il abattait de larges fauchées. On eût dit que la faux s'avancait d'elle-même dans l'herbe grasse.

Derrière Lévine suivait le jeune Michel; son visage était jeune et sympathique; des herbes enroulées retenaient ses cheveux autour de la tête. Il avait l'air de travailler péniblement, mais

Lévine avait perdu la notion du temps. Si quelqu'un lui eût demandé depuis combien de temps il fauchait, il eût répondu : « depuis une demi-heure », tandis que l'heure du dîner approchait.

Comme ils retournaient sur leurs pas pour commencer un nouveau rang, le vieux attira l'attention de Lévine sur les enfants qui venaient de divers côtés, et qui disparaissaient presque derrière l'herbe haute.

Ils s'avançaient sur la route vers les faucheurs, leur apportant du pain et des cruchons de kvass bouchés avec des chiffons, et ces lourds bissacs leur tiraient les bras.

— Voilà les mouchérons qui arrivent ! dit-il en les désignant ; et s'abritant les yeux de sa main, il regarda le soleil.

On faucha encore deux rangs, puis le vieux s'arrêta.

— Eh bien, not' maître, il est temps de dîner, dit-il d'un ton décidé. Et, arrivés à la rivière, les faucheurs se dirigèrent à travers les rangs du côté de leurs vêtements près desquels, en les attendant, s'étaient assis les enfants qui apportaient le dîner. Les paysans se groupèrent les uns près du chariot, les autres sous un bouquet de cythise où ils avaient apporté de l'herbe.

Lévine s'assit près d'eux. Il ne voulait pas s'en aller. Les paysans se préparèrent à dîner. Les uns se lavaient, les jeunes garçons se baignaient dans

la rivière, d'autres se préparaient une place pour se reposer, d'autres encore détachaient les petits sacs de pain et ouvraient les cruchons de kvass. Le vieux émietta du pain dans sa cruche, le fit tremper avec le manche d'une cuiller, versa du liquide de sa cruche, coupa encore du pain, le sala, et se mit à prier en se tournant du côté de l'Orient.

— Eh bien, not' maître, viens goûter ma soupe ? dit-il en se mettant à genoux devant la cruche. Lévine trouva la soupe si bonne qu'il résolut de ne pas aller manger à la maison. Il dîna avec le vieux et se mit à l'interroger sur ses affaires, auxquelles il prit la part la plus vive ; lui-même exposa au vieux ses projets et tout ce qui pouvait l'intéresser. Il se sentait plus près de lui que de son frère et, involontairement, il souriait de la sympathie qu'il éprouvait pour cet homme. Enfin, le vieux se releva, se signa puis alla se coucher à l'ombre du buisson après avoir placé de l'herbe sous sa tête. Lévine l'imita et malgré les mouches et les moucherons dont les piqûres étaient particulièrement fortes au soleil, et qui chatouillaient son visage et son corps couverts de sueur, il s'endormit aussitôt.

Quand il s'éveilla, le soleil était déjà de l'autre côté du buisson et commençait à le chauffer. Depuis longtemps le vieux ne dormait plus, il était assis et affûtait les faux des jeunes paysans.

Lévine regarda autour de lui et ne s'y reconnut pas tout d'abord tant l'aspect du paysage était

changé. Un immense espace de prairie était complètement fauché et brillait d'un éclat nouveau et particulier ; les longues rangées de foin exhalaient déjà leur parfum aux rayons obliques du soleil vespéral ; autour du buisson, près de la rivière, tout était fauché ; la rivière elle-même, qu'on voyait à peine auparavant, étalait maintenant ses méandres qui brillaient comme de l'acier ; ça et là, les paysans se remuaient et se levaient ; plus loin se dressait la muraille d'herbe d'une place non fauchée, et les éperviers planaient au-dessus de la prairie dénudée ; cet ensemble communiquait au paysage un aspect tout à fait nouveau. Une fois éveillé, Lévine se mit à évaluer la quantité de travail fait et celle que l'on pourrait encore faire ce jour-là.

Pour quarante-deux travailleurs, il y avait beaucoup de besogne de faite. Toute la grande prairie, qu'au temps du servage trente hommes mettaient deux jours à faucher, l'était déjà entièrement, sauf les coins et les rangs très courts. Mais Lévine désirait en faire ce jour-là le plus possible, et il en voulait au soleil de descendre si rapidement. Il ne ressentait aucune fatigue ; son seul désir était de travailler encore et encore et d'en faire le plus qu'il pourrait.

— Eh bien ! qu'en penses-tu ? Pouvons-nous faucher encore Machkine-Vierkh ? demanda-t-il au vieux.

— Si Dieu le permet, répondit celui-ci ; mais le

soleil n'est plus très haut... A moins que vous promettiez de l'eau-de-vie aux gars.

Pendant que pour le repos, tous s'asseyaient et que les fumeurs allumaient leurs pipes, le vieux annonça aux hommes que si l'on fauchait Machkine-Vierkh, on aurait de l'eau-de-vie.

— Et pourquoi ne faucherait-on pas ? Commença Tite. Nous nous dépêcherons ! On aura bien le temps de manger quand il fera nuit. Commence ! crièrent plusieurs voix ; et tout en achevant de manger leur pain, les faucheurs se remirent au travail.

— Allons, les enfants, attention ! dit Tite partant à grands pas.

— Va ! va ! dit le vieux s'élançant à sa suite et le rejoignant sans peine. Je vais te couper ! Prends garde !

Jeunes et vieux rivalisaient d'ardeur. Mais ils avaient beau se hâter, ils ne gâtaient pas l'herbe et les rangs tombaient toujours aussi régulièrement. Un petit morceau de pré qui restait au coin fut rasé en quelques minutes. Les derniers faucheurs terminaient à peine leur rang quand ceux qui étaient en avant, mettant leurs vêtements sur l'épaule, traversèrent la route, se dirigeant vers Machkine-Vierkh.

Le soleil atteignait la cime des arbres lorsqu'ils pénétrèrent dans le bois de Machkine-Vierkh : on entendait le léger tintement que faisaient leurs

cruches en s'entrechoquant. Au milieu du creux, l'herbe tendre et grasse arrivait au milieu de la ceinture, et dans le bois, par endroits, s'y mêlaient des pensées sauvages.

Après qu'ils se furent rapidement concertés pour savoir s'il convenait mieux de commencer en long ou en large, Prokhor Ermilitch, un grand paysan brun, faucheur réputé, fit en large la première rangée et revint sur ses pas ; tous alors le suivirent, gravissant le ravin jusqu'à la lisière même de la forêt. Le soleil disparaissait derrière les arbres ; les faucheurs ne le voyaient plus que de la hauteur, et dans le bas du ravin où se soulevait une légère vapeur, ils marchaient dans une ombre fraîche, imprégnée de rosée. Le travail se faisait avec entrain ; l'herbe parfumée tombait en rangs épais au son clair et métallique de la faux ; les travailleurs, dans les rangs courts, se trouvaient tellement serrés les uns contre les autres, que leurs étuis ou bien leurs faux s'entrechoquaient ; tantôt c'était le bruit de la pierre aiguisant les lames d'acier, tantôt des cris joyeux par lesquels ils se stimulaient mutuellement.

Lévine marchait toujours entre le jeune garçon et le vieillard. Celui-ci avait endossé sa veste de peau de mouton et se montrait toujours gai, plaisant et libre dans ses mouvements. Dans le bois on rencontrait souvent des champignons cachés dans l'épaisseur de l'herbe et qui tombaient sous

le tranchant des faux ; mais lorsque le vieux en voyait un, il se baissait, le ramassait et le mettait dans sa poche en disant : « Encore un cadeau pour ma vieille. »

L'herbe tendre et humide se fauchait facilement, mais il était moins aisé de se mouvoir sur la pente escarpée du ravin. Cependant le vieux n'en paraissait pas gêné. Il agitait toujours régulièrement sa faux et ses pieds chaussés de larges chaussures d'écorce se déplaçaient d'un mouvement lent et assuré sur la pente ; bien qu'il tremblât de tout son corps, pas un brin d'herbe, pas un champignon ne lui échappait ; et il ne cessait de plaisanter avec les paysans et avec Lévine.

Celui-ci le suivait toujours ; à chaque instant il pensait tomber ; il lui semblait impossible de gravir, en maniant une faux, une pente si abrupte qu'il eût été déjà difficile d'y parvenir les mains libres ; il avait peine à se tenir d'aplomb ; néanmoins il continuait de grimper et de travailler. Il se sentait poussé par une force inconnue de lui jusqu'ici.

VI

Maschkine-Vierkh était terminé ; on venait de finir le dernier rang, et gaiement tous les travailleurs s'en retournaient chez eux.

Lévine monta à cheval et, disant avec regret adieu aux paysans, prit le chemin de la maison. Sur la hauteur il se retourna : mais le brouillard qui s'élevait l'empêcha de les voir ; il entendit seulement leurs voix gaies et rudes, leurs rires et le bruit des faux qui se heurtaient.

Serge Ivanovitch avait diné depuis longtemps ; il était dans sa chambre et prenait une citronnade glacée en parcourant les journaux et les revues que venait d'apporter le courrier, lorsque Lévine, les cheveux collés aux tempes, le dos et la poitrine tout mouillés par la transpiration, pénétra joyeusement dans la chambre.

— Nous avons terminé toute la prairie ! C'est

vraiment bien ! C'est remarquable ! Que faisais-tu ? dit Lévine qui ne pensait plus du tout à la conversation désagréable de la veille.

— Mon Dieu ! De quoi as-tu l'air ? dit Serge Ivanovitch qui tout d'abord regardait son frère d'un œil mécontent.

— Mais ferme donc la porte ! Ferme la porte ! s'écria-t-il. Je parie que tu en as laissé entrer une dizaine !...

Serge Ivanovitch détestait les mouches ; il n'ouvrait les fenêtres de sa chambre que la nuit et entretenait toujours les portes soigneusement fermées.

— Pas une seule n'est entrée, je t'assure. Au reste s'il y en a, je les attraperai. Tu ne peux t'imaginer le plaisir que j'ai pris ? Comment as-tu passé la journée ?

— Moi, très bien. Alors tu as fauché toute la journée ? Il me semble que tu dois avoir une faim de loup. Kouzma t'a tout préparé.

— Non, je ne veux rien prendre ; j'ai mangé là-bas, mais je vais aller me laver.

— Eh bien, va, va ; j'irai te rejoindre tout à l'heure, dit Serge Ivanovitch, regardant son frère et hochant la tête. — Va, va donc plus vite ! ajouta-t-il en souriant, et, ramassant ses livres, il se prépara à le suivre. Subitement la gaieté l'avait repris et il ne voulait pas quitter son frère.

— Eh bien ! où étais-tu pendant la pluie ?

— Quelle pluie ? Il est à peine tombé quelques

gouttes. Attends-moi, je reviens dans un instant. Alors tu as bien passé ta journée? Tant mieux! tant mieux! Et Lévine partit s'habiller.

Cinq minutes après les deux frères se retrouvèrent dans la salle à manger. Lévine croyait n'avoir pas faim, cependant il s'assit devant la table qu'avait préparée Kouzma et quand il eut commencé à manger, le dîner lui parut excellent.

Serge Ivanovitch le regardait en souriant.

— Ah! oui! Il y a une lettre pour toi, dit-il. Kouzma! monte donc la lettre; mais n'oublie pas de fermer la porte.

La lettre était d'Oblonskï et venait de Pétersbourg. Lévine la lut à haute voix. « J'ai reçu une lettre de Dolly, écrivait-il. Elle est à Ergouchovo où elle ne parvient pas à s'installer. Va donc la voir, je te prie, et aide-la de tes conseils, toi qui connais tout. Elle est si malheureuse toute seule. Ma belle-mère et sa famille sont encore à l'étranger. »

— C'est bon; j'irai la voir, dit Lévine. Si nous y allions ensemble? Elle est si gentille, n'est-ce pas?

— Est-ce loin d'ici?

— Une trentaine de *verstes*, peut-être quarante. Mais la route est superbe. Cela nous fera une charmante promenade.

— Volontiers, dit Serge Ivanovitch toujours souriant.

La vue de son frère cadet le rendait joyeux.

— Eh bien! Tu en as un appétit! dit-il en regar-

dant son visage humide et rouge et son cou penché sur l'assiette.

— C'est admirable ! Tu ne peux t'imaginer quel magnifique régime contre toutes les sottises. Je veux enrichir la médecine d'un terme nouveau : ARBEITSCUR.

— Il me semble que toi, tu n'en as pas besoin !

— Oui, mais cela pourrait être d'une certaine efficacité contre les diverses maladies nerveuses...

— En effet, il faut en faire l'expérience. J'ai voulu aller vous regarder faucher, mais la chaleur était si insupportable que je ne suis pas allé au delà du bois. Chemin faisant j'ai rencontré ta nourrice que j'ai questionnée sur ce que pensent de toi les paysans. Si je l'ai bien comprise, ils ne t'approuvent pas. « Ce n'est pas l'affaire des maîtres ! » m'a-t-elle dit. En général, je crois que le peuple a des idées très arrêtées sur une certaine activité qu'il appelle « celle des maîtres » et il n'admet pas que ceux-ci sortent du cadre qu'il leur a tracé dans son imagination.

— Peut-être. Je n'en ai pas moins éprouvé un plaisir comme jamais jusqu'ici je n'en avais éprouvé. Et, en définitive, il n'y a rien de mal à cela, dit Lévine. Tant pis si cela leur déplaît. D'ailleurs cela n'a aucune importance, n'est-ce pas ?

— En somme, dit Serge Ivanovitch, je vois que tu es très content de ta journée ?

— Enchanté. Nous avons fauché toute la prairie,

et je me suis lié avec un vieillard bien curieux ! Tu ne peux t'imaginer ; il est charmant !...

— Eh bien ! si tu es content de ta journée je le suis aussi de la mienne. Premièrement, j'ai résolu deux problèmes d'échecs dont l'un est très intéressant, il s'ouvre par les pions ; je te le montrerai ; et ensuite, j'ai réfléchi à notre conversation d'hier.

— Comment ? La conversation d'hier ? dit Lévine, les yeux à demi fermés ; il était essoufflé après le dîner, et incapable de se rappeler la discussion de la veille.

— Je trouve que tu as un peu raison. Notre désaccord tient à ce que toi tu prends comme mobile l'intérêt personnel, tandis que moi, j'estime que tout homme, arrivé à un certain degré intellectuel, ne doit viser que l'intérêt général. Il se peut que tu aies raison en disant que l'activité matérielle, intéressée personnellement, serait peut-être la plus désirable. En général, tu es une nature trop PRIMESAUTIERE, comme disent les Français, tu veux l'activité énergique, passionnée, ou rien du tout.

Lévine écoutait son frère mais ne comprenait pas et ne cherchait pas à comprendre ce qu'il disait, il ne craignait qu'une chose, c'est que son frère ne lui posât une question ; car il aurait ainsi la preuve qu'il n'écoutait point.

— C'est ainsi, mon ami, dit Serge Ivanovitch en lui frappant l'épaule.

— Oui, sans doute, mais du reste je ne prétends

pas être dans le vrai, dit Lévine avec un sourire d'enfant coupable.

« Quel était donc le sujet de notre discussion ? » pensait Lévine. « Il a sans doute raison, moi aussi ; alors tout va bien. Mais il faut que j'aille au bureau donner des ordres. »

Il se leva, et s'étira en souriant.

Serge Ivanovitch sourit aussi.

— Si tu vas te promener je t'accompagne, dit-il, ne voulant pas se séparer de son frère qui respirait la fraîcheur et la santé. Allons ensemble au bureau si tu as besoin d'y aller.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup Lévine si vivement que Serge Ivanovitch en fut effrayé.

— Qu'as-tu ? Qu'as-tu ?

— Et la main d'Agafia Mikhaïlovna ? dit Lévine en se frappant le front. — Je l'avais oubliée.

— Elle va beaucoup mieux.

— C'est égal, je vais la voir ; le temps que tu prennes ton chapeau, je serai de retour.

Et il descendit l'escalier en faisant claquer joyeusement ses talons.

VII

Tandis que Stépan Arkadiévitch allait à Pétersbourg remplir ce devoir si naturel pour tous les fonctionnaires et qui, bien qu'il semble à tout autre incompréhensible, est cependant pour eux le plus nécessaire, à savoir de se rappeler au souvenir du ministre — et, qu'en même temps, muni de la plus grande partie de l'argent de la maison, il passait joyeusement son temps aux courses ou chez des amis à la campagne, Dolly se rendait avec ses enfants à son domaine, afin de restreindre le plus possible les dépenses. Ce domaine d'Ergouchovo, qu'elle avait eu en dot, et dont la forêt avait été vendue au printemps, se trouvait à une cinquantaine de verstes de Pokrovskoié, la propriété de Lévine.

La vieille maison seigneuriale d'Ergouchovo était démolie depuis longtemps ; mais le prince avait fait

restaurer et agrandir le pavillon. Ce pavillon, vingt ans auparavant, alors que Dolly était encore une enfant, était très confortable et très logeable, bien que disposé comme tous les pavillons, en côté de l'avenue et au nord. Mais depuis il était devenu vieux et délabré. Quand Stépan Arkadiévitch y était allé au printemps pour vendre le bois, Dolly lui avait demandé d'examiner la maison et d'y faire faire les réparations utiles. Stépan Arkadiévitch, comme tous les maris coupables, désirait beaucoup que sa femme ait la vie matérielle commode ; en conséquence, il examina lui-même la maison et donna l'ordre d'y faire le nécessaire. Ce nécessaire, selon lui, consistait à renouveler la cretonne de tous les meubles, à faire poser des rideaux, à nettoyer le jardin, à construire un petit pont près de l'étang et à planter des fleurs ; mais il avait négligé bien des choses essentielles dont l'omission fut une cause d'ennuis pour Daria Alexandrovna.

Stépan Arkadiévitch avait beau faire, il ne pouvait jamais se souvenir qu'il était père de famille. Il avait des goûts de célibataire et il suivait ses goûts. De retour à Moscou, il déclara fièrement à sa femme que tout était prêt, que la maison était un vrai bijou et qu'il lui conseillait vivement de partir. Le départ de sa femme à la campagne était pour lui très agréable sous tous les rapports : en premier lieu il était nécessaire pour la santé des enfants, ensuite il occasionnait une économie, enfin,

lui-même y gagnait d'être beaucoup plus libre. De son côté Dolly était d'avis que le séjour à la campagne pendant l'été était salubre aux enfants, surtout à la fillette qui ne pouvait se remettre de la scarlatine ; en outre, elle y voyait le moyen de se débarrasser de toutes sortes de mesquines humiliations, telles que les petites dettes au marchand de bois, à l'épicier, au cordonnier, qui la tourmentaient sans cesse. Enfin, le départ lui était encore agréable parce qu'elle espérait recevoir à la campagne sa sœur Kitty qui devait revenir de l'étranger au milieu de l'été et à qui l'on avait ordonné les bains de rivière. Kitty écrivait des eaux, que rien ne lui souriait tant que de passer l'été avec sa sœur à Ergouchovo, car ce séjour était plein de souvenirs d'enfance pour elles deux.

Les premiers temps de son installation à la campagne furent très pénibles pour Dolly.

Elle avait vécu à la campagne dans son enfance et ce séjour lui avait laissé l'impression d'être un refuge contre tous les ennuis de la ville ; la vie, là-bas, si elle n'était pas aussi élégante, ce dont elle prenait facilement son parti, était en revanche commode et peu coûteuse : il y a de tout, pensait-elle, tout est bon marché, on peut trouver tout ce qu'on veut, et pour les enfants c'est parfait. Mais, une fois à Ergouchovo, comme maîtresse de maison, elle se rendit compte que les choses n'étaient pas telles qu'elle se l'imaginait.

Le lendemain de leur arrivée, il plut à verse et pendant la nuit l'eau pénétra dans le corridor et dans la chambre des enfants, si bien qu'il fallut transporter les petits lits dans le salon. On ne pouvait pas trouver de cuisinière pour les domestiques ; sur neuf vaches, les unes au dire de la vachère étaient pleines, d'autres avaient leur premier veau, les autres étaient trop vieilles, d'autres enfin étaient malades ; il n'y avait pour les enfants ni beurre ni lait, pas même d'œufs ; impossible de se procurer des poules ; il fallut se contenter de faire cuire de vieux coqs bleus et filandreux. On ne pouvait non plus trouver de femmes pour laver les parquets, toutes étaient occupées à planter des pommes de terre. Il ne fallait pas songer davantage à faire des promenades car aucun cheval ne voulait se laisser atteler.

Quant à se baigner c'était chose impossible : le bétail avait raviné le bord de la rivière et l'on était trop en vue de la route. On ne pouvait même se promener autour de la maison parce que les bêtes entraient dans le jardin, par suite du mauvais état des barrières, et il y avait un taureau terrible qui mugissait et donnait des coups de cornes. Pas non plus d'armoires à robes ; celles qui existaient fermaient mal ou s'ouvraient d'elles-mêmes aussitôt qu'on passait devant. Enfin, il n'y avait ni marmites, ni pots de terre, ni lessiveuse à la buanderie, ni même de planche à repasser.

En un mot on manquait de tout.

Loin de trouver au début la tranquillité et le repos qu'elle espérait, Daria Alexandrovna fut accablée par ces soucis terribles, du moins à son point de vue. Bien qu'elle déployât toutes ses forces, elle se sentait impuissante en face de cette situation, et avait peine à retenir les larmes qui lui montaient aux yeux à tout instant. L'intendant, un ancien sous-officier que Stépan Arkadiévitch aimait à cause de sa belle prestance et qui avait été autrefois concierge, ne prenait aucune part aux tourments de Daria Alexandrovna. Il se contentait de dire d'un ton respectueux : « Il n'y a rien à faire ! Ces gens sont si mauvais ! » Et il ne bougeait pas.

La position eût été désespérée s'il n'y avait eu chez les Oblonskī, comme dans toutes les familles, une personne qui, malgré son rôle effacé, se montrait aussi utile qu'importante : c'était Maria Philémonovna.

Elle tranquillisait sa maîtresse, l'assurait que tout s'arrangerait (c'était son mot favori et Matthieu, le valet, le lui avait pris), et elle-même, sans bruit, travaillait et agissait.

Aussitôt arrivée, elle s'était liée avec la femme de l'intendant, et, le premier jour, elle prit le thé avec l'intendant et sa femme, sous les acacias, et discuta toutes les affaires du ménage. Bientôt, sous les acacias, se forma le club de Maria Philémo-

novna, où se réunissaient la femme de l'intendant, le *starosta*, et l'employé du bureau ; peu à peu, par ce club, elle parvint à aplanir toutes les difficultés de la vie ; et, en effet, au bout d'une semaine, tout s'arrangea. On répara la toiture, on trouva une cuisinière, la commère du *starosta*, on acheta des poules, les vaches commencèrent à donner du lait, on répara les clôtures du jardin, le charpentier installa la buanderie, on mit des crochets aux armoires qui enfin purent se fermer ; enfin une planche à repasser, entourée d'un morceau de drap de soldat, s'étendit du dossier d'une chaise à la commode et l'odeur des fers remplit l'office des femmes de chambre.

— Voyez donc ! Et vous vous désespériez ! dit Maria Philémonovna en montrant victorieusement la planche à sa maîtresse.

On construisit même une cabine de bains avec un paravent de paille ; Lili put enfin se baigner, et Daria Alexandrovna qui s'était promis une vie commode sinon tranquille à la campagne, sentit renaître l'espoir. Avec ses six enfants elle ne pouvait avoir un moment de repos : tantôt c'était l'un qui tombait malade, tantôt l'autre qui menaçait de le devenir ; il manquait quelque chose au troisième, le quatrième enfin témoignait d'un mauvais caractère, etc., etc. Rares étaient les périodes de calme véritable ; mais ces tracas et ces inquiétudes étaient pour Daria Alexandrovna le

seul bonheur possible. Privée de ces soucis, elle serait restée seule avec les tristes pensées que lui suggérait l'indifférence de son mari. En retour et quelque pénibles que soient pour la mère la crainte des maladies, leur gravité et le chagrin causé par les mauvais penchants des enfants, ceux-ci compensaient déjà ces chagrins par de petites joies. Ces joies étaient si rares qu'on ne les remarquait pas plus que des paillettes d'or dans le sable ; mais si dans les moments difficiles elle n'envisageait que ses chagrins seuls — le sable, à d'autres moments, l'or, c'est-à-dire, la joie, lui redevenait perceptible.

A l'heure présente, dans la solitude de la campagne, ces joies devenaient de plus en plus fréquentes. Souvent, en regardant ses enfants, elle tâchait de se convaincre de son aveuglement maternel ; cependant elle était obligée de s'avouer qu'ils étaient charmants. Chacun avait son charme particulier et il y en avait fort peu qui pussent leur être comparés. Bref, elle était heureuse et fière d'eux.

VIII

Vers la fin du mois de mai, alors que tout était déjà plus ou moins arrangé, Dolly reçut enfin la réponse de son mari aux plaintes qu'elle lui avait adressées sur le désordre de la campagne. Il lui demandait pardon de n'avoir pas pensé à tout et promettait de venir la rejoindre aussitôt qu'il le pourrait.

Le dimanche de carême de la Saint-Pierre, Daria Alexandrovna conduisit ses enfants à l'église pour les faire communier.

Bien que souvent dans l'intimité et dans les conversations qu'elle avait avec sa sœur, sa mère ou ses amies sur les questions religieuses, elle étonnât celles-ci par sa liberté de pensée, elle avait cependant sa religion à elle, religion étrange à vrai dire, sorte de métempsychose, mais à laquelle elle croyait fermement, se souciant au fond très peu

des dogmes de l'église ; néanmoins dans sa famille, et non pas dans l'unique but de donner l'exemple, mais en toute sincérité, elle observait strictement toutes les prescriptions du culte, et ce fait que les enfants, depuis près d'un an, n'avaient pas communiqué, l'attristait beaucoup ; c'est pourquoi, avec l'entière approbation d'ailleurs de Maria Philémonovna, elle résolut d'accomplir ce devoir pendant l'été.

Quelques jours à l'avance, Daria Alexandrovna réfléchit à la façon dont elle habillerait tous les enfants. Les robes furent décousues, lavées et recousues ; on y mit des galons, des boutons et des rubans. Une robe de Tania que l'Anglaise s'était chargée de préparer causa bien du tracàs à Daria Alexandrovna. L'Anglaise n'avait pas refait les coutures aux mêmes places, si bien que les emmanchures se trouvèrent trop étroites, et la robe faillit être perdue. La fillette était si serrée des épaules que cela faisait peine à voir ; Maria Philémonovna eut alors l'idée de mettre des pointes et de faire une pèlerine. Le mal fut donc réparé mais on faillit se fâcher avec l'Anglaise. Enfin le matin du jour fixé tout alla bien, et vers neuf heures, heure jusqu'à laquelle on avait demandé au prêtre d'attendre pour dire la messe, les enfants bien habillés et tout joyeux, se trouvaient près du perron, devant la voiture, attendant leur mère.

Au lieu de Corbeau qui ruait sans cesse on avait

attelé à la voiture, grâce à la protection de Maria Philémonovna, Bourï, le cheval de l'intendant. Daria Alexandrovna, après une toilette des plus minutieuses, parut enfin, vêtue d'une robe de mousseline blanche, prête à monter en voiture.

C'était avec un soin particulier et une vive émotion qu'elle s'était coiffée et habillée ce jour-là. Autrefois, elle prenait plaisir à se parer, heureuse d'être belle et de plaire, mais plus elle vieillissait plus il lui était désagréable de s'habiller : la toilette, selon elle, soulignait trop son âge. Toutefois ce jour-là elle s'était habillée avec un plaisir mêlé d'émotion, car elle ne se paraît pas pour elle-même, ni pour s'embellir, mais pour faire honneur à ses charmants enfants, pour ne pas faire tache auprès d'eux ; et, jetant un dernier regard au miroir, elle s'en allait satisfaite. Elle se trouvait belle, non pas comme elle eut désiré l'être pour un bal, mais de cette beauté qu'elle recherchait, et qui était spécialement adaptée aux circonstances présentes.

A l'église il n'y avait que les paysans et les aubergistes avec leurs femmes. Mais dès l'entrée, Daria Alexandrovna vit, ou crut voir, l'admiration qu'elle provoqua avec ses enfants. Ceux-ci en effet, en dehors de l'élégance que leur donnaient leurs habits de fête, étaient charmants et leur tenue était des plus gracieuses.

Alexis, il est vrai, ne se tenait pas parfaitement bien : il ne cessait de se retourner pour voir l'effet

de son veston dans le dos, néanmoins il était très gentil. Tania se tenait comme une petite femme et veillait aux plus jeunes ; quant à la petite Lili, elle était vraiment délicieuse ; elle manifestait un naïf étonnement devant tout ce qu'elle voyait, et il fut impossible de ne pas sourire quand elle dit au prêtre, après avoir reçu la communion : « PLEASE, SOME MORE ! »

De retour à la maison, les enfants furent très doux : ils sentaient que quelque chose de solennel s'était passé.

Tout alla bien d'abord, mais pendant le déjeuner, Gricha se mit à siffler, et, chose plus grave, refusa d'obéir à l'Anglaise qui le priva de dessert. Daria Alexandrovna n'eût point infligé ce jour-là pareille punition si elle eût été présente, mais il fallait soutenir l'autorité de l'Anglaise et elle confirma sa décision. Gricha fut privé de gâteau. Cette punition gâta un peu la joie générale.

Gricha pleurait, soutenant que c'était Nikolenka qui avait sifflé, tandis que c'était lui qu'on punissait ; il ne pleurait pas, disait-il, à cause du gâteau dont il se moquait bien, mais à cause de l'injustice commise à son égard. C'était vraiment trop triste ; Aussi, après avoir échangé quelques paroles avec l'Anglaise, Daria Alexandrovna décida de lever la punition du petit garçon, et elle partit dans sa chambre.

Mais en traversant le salon, elle surprit une

scène qui emplît son cœur d'une telle joie que les larmes lui vinrent aux yeux et qu'elle n'eut pas le courage de gronder le coupable.

Gricha, en pénitence, était assis au salon, devant la fenêtre du coin ; près de lui se tenait Tania une assiette à la main. Sous prétexte de donner à manger aux poupées, elle avait demandé à l'Anglaise la permission d'emporter sa part de dessert dans la chambre des enfants, et, au lieu de cela, elle l'avait portée à son frère. Celui-ci, tout en continuant à pleurer l'injustice de la punition encourue, mangeait le gâteau et à travers ses sanglots disait à sa sœur : « Mange, toi aussi ; mangeons ensemble... »

Tania se sentait d'abord prise de pitié pour Gricha, puis elle avait conscience de sa bonne action, et ses yeux étaient pleins de larmes ; mais elle ne refusait pas et mangeait sa part.

A la vue de leur mère, ils furent d'abord effrayés, mais en regardant bien son visage, ils comprirent qu'ils agissaient bien ; ils se mirent alors à rire, et, la bouche pleine de gâteau, ils essuyèrent sur ses mains leurs lèvres souriantes, barbouillant ainsi leurs joyeux visages, de confitures mêlées aux larmes.

— Mon Dieu ! Ta robe blanche neuve ! Tania ! Gricha ! disait la mère en cherchant à préserver les robes, et, les larmes aux yeux, elle souriait d'un air heureux.

On ôta les robes neuves ; les fillettes les remplacèrent par leurs blouses, les garçons par de vieilles vestes et l'on fit préparer le break pour aller cueillir des champignons et se baigner ; ce fut encore Bourï que l'on attela malgré le mécontentement de l'intendant. A cette nouvelle, des cris de joie emplirent la chambre des enfants et ils ne se calmèrent qu'au moment du départ pour la rivière.

On ramassa un plein panier de champignons et la petite Lili elle-même en trouva un, un grand champignon blanc. Autrefois il fallait que miss Hull les lui cherchât, mais ce jour-là elle l'avait découvert toute seule et ce fut un enthousiasme général : « Lili a trouvé un champignon ! »

La cueillette terminée, on se dirigea vers la rivière. Le cheval fut attaché à un bouleau et l'on entra dans la cabine. Le cocher Terenti ayant attaché à l'arbre le cheval qui, avec sa queue, chassait les mouches, se coucha à l'ombre des bouleaux et fuma sa pipe ; de l'intérieur de la cabine arrivaient jusqu'à lui les cris perçants des enfants.

Malgré la peine qu'il fallait prendre pour soigner tous les enfants et calmer leurs ébats, malgré toute l'attention nécessaire pour ne pas emmêler tous ces bas, ces pantalons, ces petits souliers et pour délier et rattacher les rubans et les boutons, Daria Alexandrovna qui, personnellement, aimait beaucoup à se baigner et considérait que ce soin était très utile pour la santé des enfants, n'éprou-

vait jamais autant de plaisir qu'en se baignant avec tous ses enfants. Tenir toutes ces petites jambes potelées pour les chauffer, prendre dans les bras et plonger dans l'eau ces petits corps, écouter leurs cris tantôt joyeux, tantôt effrayés, voir les mignons visages aux yeux grands ouverts, tour à tour effarés ou amusés de ces chérubins qui s'envoyaient de l'eau, tout cela était pour elle un très grand plaisir.

Les enfants étaient à moitié rhabillés quand des paysannes endimanchées s'approchèrent de la cabine de bain et s'arrêtèrent timidement; elles allaient chercher des fleurs dans la forêt. Maria Philémonovna appela l'une d'elles pour la prier de faire sécher une serviette et une chemise tombées dans l'eau. Daria Alexandrovna entama la conversation avec ces femmes. Tout d'abord les paysannes se mirent à rire, en se cachant la bouche de la main, ne comprenant pas bien les questions, mais bientôt elles s'enhardirent et se mirent à causer; bref, par leur sincère admiration des enfants, elles gagnèrent la sympathie de Daria Alexandrovna.

— Ah! ma belle! Tu es blanche comme du lait! disait l'une d'elles en admirant Tania; puis, hochant la tête... Mais comme elle est maigre!

— Oui, elle vient d'être malade.

— Et celui-ci, on l'a baigné aussi? demanda une autre en désignant le nourrisson.

— Non, il n'a pas trois mois, répondit avec fierté Daria Alexandrovna.

— Vraiment !

— Et tu as des enfants ? demanda Dolly à son tour.

— J'en ai eu quatre, mais il ne m'en reste que deux, un garçon et une fille, il n'y a pas longtemps que je l'ai sevrée.

— Et quel âge a-t-elle ?

— Bientôt deux ans.

— Pourquoi l'as-tu nourrie si longtemps ?

— C'est l'usage chez nous : trois carêmes.

La conversation prenait un tour particulièrement intéressant pour Daria Alexandrovna ; on parla successivement des couches, des maladies des enfants et du mari.

Daria Alexandrovna ne voulait pas quitter les femmes tant elle était intéressée par leur conversation lui révélant l'identité de leurs intérêts ; elle était particulièrement touchée de voir que les paysannes admiraient surtout le nombre et la beauté de ses enfants. Puis ces femmes la firent rire et choquèrent miss Hull par leurs éclats intempestifs.

Une des plus jeunes regardait attentivement l'Anglaise qui se rhabillait la dernière et mettait successivement trois jupes ; finalement, elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Eh bien ! elle en met, elle en met, ça n'en finit pas ! » Et toutes éclatèrent de rire.

IX

Le bain terminé, au milieu de ses enfants dont les cheveux étaient encore tout mouillés, Daria Alexandrovna, un fichu sur la tête, s'approchait de la maison, lorsque le cocher lui dit : Voici un monsieur qui vient par ici. On dirait le monsieur de Pokrovskoië ! »

Daria Alexandrovna regarda en avant et toute joyeuse reconnut Lévine coiffé d'un chapeau gris et vêtu d'un paletot de même couleur. Il marchait à leur rencontre. Bien qu'elle fût toujours heureuse de le voir, elle fut particulièrement satisfaite de se montrer à lui dans toute sa gloire. Personne mieux que Lévine ne pouvait comprendre ce qui faisait son orgueil.

En l'apercevant il crut avoir devant les yeux le tableau de la future vie de famille qu'il rêvait.

— Vous ressemblez à une couveuse ! Daria Alexandrovna, lui dit-il.

— Que je suis heureuse de vous voir ! répondit celle-ci en lui tendant la main.

— Vous dites que vous êtes heureuse de me voir et pourtant vous ne m'avez pas informé de votre arrivée. Mon frère passe l'été avec moi : c'est par un mot de Stiva que j'ai su que vous étiez ici.

— De Stiva ? demanda étonnée Daria Alexandrovna.

— Oui, il m'a écrit que vous étiez installée ici, et il pense que vous me permettrez de vous aider le cas échéant ; mais tout à coup, Lévine parut embarrassé, il s'interrompit et marcha en silence près du breack arrachant sur son passage de petites branches de tilleul qu'il coupait avec ses dents. Sa gêne provenait de ce qu'il supposait que Daria Alexandrovna serait attristée de voir un étranger lui offrir l'aide qu'elle aurait dû trouver en son mari. En effet, Daria Alexandrovna n'aimait pas cette habitude de Stépan Arkadiévitch d'imposer à des tiers ses embarras domestiques, et elle comprit que Lévine l'avait deviné. Elle aimait précisément Lévine pour sa finesse de compréhension et son tact.

— J'ai bien compris que c'était une façon de dire que vous désiriez me voir et j'en suis très heureux. Je m'imagine que vous, qui êtes habituée à la ville devez trouver toute cette vie bien sau-

vage, et si vous avez besoin de mes conseils, je suis tout à votre service.

— Oh ! non, dit Dolly. Au commencement, j'ai eu bien des tracas, mais maintenant tout est arrangé, grâce à ma vieille bonne, dit-elle en désignant Maria Philémonovna qui, comprenant qu'on parlait d'elle, sourit gaiement et amicalement à Lévine. Elle le connaissait déjà, savait que c'était un bon parti pour la *demoiselle* et désirait que tout s'arrangeât.

— Veuillez vous asseoir ; nous nous serrerons un peu, lui dit-elle.

— Merci, j'irai à pied. Enfants ! qui veut courir avec moi pour dépasser les chevaux ?

Les enfants connaissaient peu Lévine, ils ne se rappelaient plus bien quand ils l'avaient vu, mais ils ne montraient pas envers lui ce sentiment étrange, de gêne et de répulsion, qu'éprouvent en général leurs semblables à l'égard des grandes personnes dont l'allure leur semble feinte, ce qui constitue pour eux une cause fréquente de réprimandes. L'hypocrisie, quelle qu'elle soit, peut quelquefois échapper à l'homme le plus intelligent et le plus perspicace, mais l'enfant, le plus borné, la reconnaît sans peine, si habilement dissimulée qu'elle soit, et s'en détourne. Or, Lévine, sans être pour cela plus parfait qu'un autre, était la franchise même, c'est pourquoi les enfants lui témoignaient une amitié au moins égale à celle qu'ils

lisaient sur le visage de leur mère. A sa proposition les deux aînés bondirent aussitôt et coururent avec lui aussi simplement que s'ils avaient couru avec miss Hull ou avec leur mère. Lili voulut aussi aller avec lui, et la mère y consentit. Lévine la mit sur son épaule et courut avec elle.

— N'ayez pas peur ! N'ayez pas peur, Daria Alexandrovna ! lui dit-il en souriant gaîment. Il n'y a pas de danger que je la laisse tomber.

Ses mouvements adroits, sûrs, et prudents, rassurèrent la mère, elle eut même un sourire de joyeuse approbation.

Ici, à la campagne, en compagnie des enfants et de Daria Alexandrovna qui lui était si sympathique, Lévine retrouvait cette humeur joyeuse et enfantine, dont il était coutumier, et que Daria Alexandrovna aimait particulièrement en lui. Il courait avec les enfants et leur apprenait la gymnastique ; il faisait rire Miss Hull avec son mauvais anglais et racontait à Daria Alexandrovna ses occupations à la campagne.

Après le dîner, Daria Alexandrovna étant assise sur le balcon seule avec lui se mit à parler de Kitty.

— Vous savez ! Kitty vient ici. Elle passera tout l'été avec moi.

— Vraiment ! fit-il en rougissant, et aussitôt, pour changer la conversation il ajouta : Alors, faut-il que je vous envoie deux vaches ? et si vous

tenez absolument à payer, si vous n'en avez pas honte, vous donnerez cinq roubles par mois.

— Non, merci, maintenant tout est arrangé.

— Eh bien, alors, j'irai voir vos vaches, et si vous me le permettez je verrai quelle nourriture leur est préférable; tout est là.

Et Lévine, exclusivement pour changer la conversation, se mit à exposer à Daria Alexandrovna la théorie de l'alimentation des vaches, considérant celles-ci comme des machines à fabriquer le lait, etc.

Tout en parlant il éprouvait le désir mêlé de crainte, il est vrai, d'apprendre des détails sur Kitty. Il redoutait, en effet, que le calme si chèrement acquis par lui pût être troublé.

— C'est possible, mais tout cela demande de la surveillance et qui le fera ? dit négligemment Daria Alexandrovna.

Son ménage était maintenant si bien organisé, grâce à Maria Philémonovna, qu'elle n'y voulait rien changer.

Elle n'avait pas confiance en l'expérience de Lévine. Cette théorie de la vache machine à lait lui était suspecte.

Il lui semblait que les dissertations de cette sorte ne pouvaient que nuire au ménage. Ce qu'expliquait Maria Philémonovna lui paraissait bien plus simple :

« Il faut, disait celle-ci, donner à Pestrouchka et

Bielopakha plus de fourrage et de breuvage et il ne faut pas que le cuisinier emporte les eaux grasses à la vache de la blanchisseuse. »

Cela était clair, tandis que les digressions sur la nourriture farineuse et herbacée lui semblaient spécieuses et obscures ; d'ailleurs pour l'instant elle désirait surtout ramener la conversation sur Kitty.

X

— Kitty m'écrit qu'elle n'aspire qu'à la solitude et au repos, dit Dolly après un court silence.

— Et sa santé, est-elle meilleure? demanda Lévine avec émotion.

— Grâce à Dieu elle s'est complètement rétablie. Au reste, je n'ai jamais cru à une maladie de poitrine.

— J'en suis bien heureux! dit Lévine, et Dolly pendant qu'il prononçait ces mots crut voir sur son visage une expression de touchant attendrissement; il se tut et la regarda.

— Voyons, Constantin Dmitritch, dit Daria Alexandrovna avec son bon sourire un peu moqueur, pourquoi en voulez-vous tant à Kitty?

— Moi, mais je ne lui en veux nullement.

— Si, vous êtes certainement fâché. Pourquoi sans cela ne seriez-vous venu ni chez nous ni chez

les Stcherbatzki lors de votre dernier séjour à Moscou ?

— Daria Alexandrovna, dit Lévine en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, je m'étonne que vous qui êtes si bonne, ne le compreniez pas. Comment n'avez-vous pas pitié de moi, sachant...

— Quoi ? Qu'est-ce que je sais ?

— Vous n'ignorez pas que je me suis déclaré et qu'on m'a éconduit, prononça Lévine ; et toute la tendresse qu'un moment auparavant il ressentait pour Kitty s'évanouit pour faire place en son âme à la colère que lui suggérait le souvenir de l'offense autrefois éprouvée.

— Pourquoi supposez-vous que je le sache ?

— Parce que tout le monde le sait.

— Non, vous vous trompez ; je ne le savais pas, cependant je m'en doutais.

— Eh bien, maintenant vous êtes fixée.

— Je savais seulement qu'elle était vivement tourmentée d'une chose à laquelle elle ne me permettait pas de faire allusion ; d'ailleurs si elle ne m'en a rien dit à moi, à plus forte raison n'en a-t-elle parlé à personne. Mais que s'est-il passé entre vous, dites-moi ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Soit, mais à quel moment cela s'est-il passé ?

— La dernière fois que je suis allé chez vos parents.

— Voulez-vous connaître ma façon de penser :

je la plains beaucoup, oui beaucoup. Vous, vous souffrez dans votre amour propre...

— Peut-être, mais...

Elle continua, l'interrompant :

— Tandis qu'elle, la pauvre enfant, est vraiment bien à plaindre. Maintenant, je comprends tout.

— Excusez-moi si je pars, Daria Alexandrovna, dit Lévine en se levant. Au revoir !

— Non, attendez, dit-elle, le retenant par la manche. Attendez. Asseyez-vous.

— Je vous en prie, oui je vous en supplie, ne parlons plus de cela, dit-il en se rasseyant ; et dans son cœur il sentait renaître un espoir qu'il avait cru ensevelir pour toujours.

— Si je ne vous aimais pas, reprit Daria Alexandrovna, et des larmes emplirent ses yeux ; si je ne vous connaissais pas comme je vous connais...

Le sentiment que Lévine croyait mort s'animait de plus en plus, se précisait et remplissait son cœur.

— Oui maintenant, je comprends tout, poursuivait Daria Alexandrovna. Vous ne pouvez vous faire une idée de cela. Pour vous autres, hommes, qui êtes libres de votre choix, vous pouvez savoir clairement qui vous aimez ; mais la jeune fille doit attendre ; avec la réserve qui lui est imposée, elle voit les hommes de loin et doit accepter tout sur parole. Peut-elle seulement s'expliquer à elle-même ses sentiments ?

— Oui, si son cœur ne parle pas...

— Même si le cœur parle. Songez-y : vous autres, hommes, si vous avez en vue une jeune fille, que faites-vous ? vous fréquentez sa maison, vous essayez de vous rapprocher ; vous examinez en un mot, vous attendez d'être certains que vous aimez ; ensuite, et une fois que vous êtes bien fixés, vous faites votre demande...

— Non, ce n'est pas tout à fait exact.

— Il n'en est pas moins vrai que vous ne faites votre demande que quand votre amour a mûri, quand, entre deux partis, vous avez fait votre choix. Pour la jeune fille, c'est tout autre chose : on veut qu'elle choisisse et on ne lui en fournit pas les moyens : tout ce qu'elle peut faire, c'est de répondre oui ou non.

« Oui, le choix entre moi et Vronski », pensa Lévine ; et le mort qui ressuscitait en son âme, lui sembla mourir une seconde fois en torturant son cœur.

— Daria Alexandrovna, dit-il, on choisit ainsi une robe ou quelque autre emplette sans importance mais pas l'amour. Au reste le choix a été fait, il en est ainsi, et on ne peut le refaire.

— Ah ! l'orgueil, l'orgueil ! dit Daria Alexandrovna, d'un air de mépris pour la bassesse de ce sentiment comparé à ceux que seules comprennent les femmes. Lorsque vous vous êtes déclaré à Kitty elle se trouvait précisément dans une de ces situations où l'on ne sait que répondre. Elle hésitait

entre vous et Vronski ; or, lui, elle le voyait chaque jour, tandis que vous, depuis longtemps, vous n'étiez pas venu. Si elle avait été plus âgée, si j'avais été à sa place, par exemple, il n'y aurait pas eu d'hésitation : Vronski m'a toujours déplu. Voilà pourquoi cela s'est ainsi terminé...

Lévine croyait encore entendre la réponse de Kitty : « Non, cela ne peut être. »

— Daria Alexandrovna, dit-il sèchement, je suis touché de votre confiance, mais je crois que vous vous trompez. Est-ce à tort ou à raison, je l'ignore, mais cet orgueil que vous méprisez tant me rend désormais tout espoir relativement à Catherine Alexandrovna absolument impossible.

— Je ne vous dirai qu'une chose, songez que je vous parle d'une sœur que j'aime comme mes enfants : je ne puis vous dire qu'elle vous aime, je voulais simplement vous faire comprendre que son refus, au moment où elle vous l'a exprimé, ne prouvait absolument rien.

— Je ne vous comprends pas ! dit Lévine en se levant brusquement. Si vous saviez quelle peine vous me faites. C'est comme si vous aviez perdu un de vos enfants et qu'on vînt vous dire : il était si beau, si bon ! s'il vivait encore, vous en auriez de la joie, mais hélas ! il est mort, mort, mort...

— Comme vous êtes bizarre ! dit Daria Alexandrovna, souriant tristement à l'émotion de Lévine.

Oui, maintenant, je comprends de mieux en mieux continua-t-elle d'un air pensif. Alors vous ne viendrez pas quand Kitty sera ici?

— Non. Sans doute je ne fuirai pas Catherine Alexandrovna, mais je ferai tout mon possible pour lui éviter le désagrément que lui causerait ma présence.

— Vous êtes vraiment très ridicule, dit Daria Alexandrovna en le regardant tendrement. Eh bien, mettons que nous n'ayions rien dit... Que veux-tu, Tania? dit-elle en français à la petite fille qui entra.

— Où est ma pelle, maman? répondit l'enfant en russe.

— Je te parle français, réponds-moi de même.

La fillette ne trouvait pas le mot français. Sa mère le lui souffla et, ensuite, lui indiqua, toujours en français, l'endroit où se trouvait cette pelle.

Tout cela déplut à Lévine. Tout maintenant, d'ailleurs, dans la maison de Dolly, même ses enfants, lui paraissait moins bien qu'auparavant. « Pourquoi leur parle-t-elle français? Cela sonne faux, cela n'est pas naturel. Ces enfants le sentent. Elle leur apprend le français et les déshabitude de la franchise », pensait-il. Il ignorait que Daria Alexandrovna s'était déjà fait vingt fois cette réflexion; néanmoins, en dépit du tort fait à la franchise, elle s'était vue contrainte à employer ce

système nécessaire à son avis pour apprendre les langues étrangères à ses enfants.

— Mais pourquoi déjà partir ? restez donc avec nous.

Lévine resta jusqu'au thé, mais sa gaité s'était envolée et il se sentait gêné.

Après le thé il sortit dans le vestibule et ordonna d'atteler les chevaux. Quand il revint, il trouva Daria Alexandrovna tout émue, le visage troublé, les yeux pleins de larmes. Pendant que Lévine était sorti, un incident était venu troubler toute la joie de cette journée et blesser son orgueil maternel. Gricha et Tania s'étaient battus pour une balle. Daria Alexandrovna, attirée par les cris dans la chambre des enfants, les avait trouvés dans un état affreux : Tania tenait Gricha par les cheveux, tandis que lui, les traits convulsés par la colère, la frappait au hasard à coups de poing. A ce spectacle, son cœur se déchira ; la vie lui parut s'obscurcir tout à coup, elle sentit que ces enfants dont elle était si fière, n'étaient ni plus ni moins qu'ordinaires, qu'en outre, ils étaient mauvais, mal élevés, doués d'instincts grossiers, brutaux, en un mot, c'étaient des enfants méchants.

L'impression avait été si forte qu'elle ne pouvait en détacher sa pensée ni parler d'autre chose, et

qu'elle ne put s'empêcher de confier son chagrin à Lévine.

Celui-ci, la voyant malheureuse, entreprit de la consoler en lui disant que cela ne prouvait pas nécessairement de mauvais sentiments, que tous les enfants se battaient ; mais au fond de son cœur il pensait tout autre chose : « Non, moi, je ne feindrai pas et je ne parlerai pas en français à mes enfants, se disait-il, aussi ils seront différents de ceux-ci. Il ne faut pas gâter les enfants, mais il importe de ne pas les dénaturer. Oui, mes enfants seront charmants, ils ne ressembleront pas à ceux-ci. » Sur ces réflexions, il prit congé de Daria Alexandrovna et partit sans qu'elle cherchât à le retenir.

XI

Vers le milieu du mois de juillet, Lévine vit arriver le *starosta* du domaine de sa sœur, situé à vingt verstes au-delà de Pokrovskoié ; celui-ci lui apportait son rapport sur la marche des affaires et sur la fenaison. Le principal revenu de ce domaine était fourni par les prairies, qu'autrefois les paysans affermaient à raison de vingt roubles par *déciatine*.

Lorsque Lévine prit en main l'administration de ces terres, il examina les prairies et se rendit compte qu'elles valaient davantage ; il porta alors le prix du fermage à vingt-cinq roubles par *déciatine*. Les paysans refusèrent de louer à ces conditions et, comme le soupçonna Lévine, détournèrent d'autres preneurs. Il fut contraint de s'y rendre en personne ; il donna l'ordre de diviser les prairies en deux parties : l'une serait fauchée

par des ouvriers loués, et l'autre moyennant l'abandon d'une certaine quantité de la récolte.

Les paysans voulurent empêcher cela à tout prix, mais on passa outre et dès la première année, le rapport des prairies fut presque doublé. Les paysans continuèrent leur opposition les années suivantes, mais le fauchage se fit néanmoins comme Lévine l'avait résolu. Cette année-là les paysans avaient accepté de faire tout le travail à condition de garder pour eux un tiers de la récolte, et le starosta venait lui annoncer que tout était fini et que, par crainte de la pluie, il avait fait faire le partage en présence du garçon de bureau; en conséquence, les onze meules des maîtres étaient terminées. Lorsque Lévine interrogea le starosta, celui-ci lui répondit évasivement sur la quantité de foin de la prairie principale, en outre cette hâte d'avoir partagé le foin sans lui en demander préalablement la permission, et le ton général du paysan lui causèrent quelque méfiance; il se douta que ce partage du foin ne devait pas être très équitable et il résolut de s'en rendre compte par lui-même.

Il arriva au village à l'heure du dîner, laissa ses chevaux chez un vieillard de ses amis, le mari de la nourrice de son frère, et alla rejoindre celui-ci, près de ses ruches, afin d'obtenir quelques détails sur la fenaison.

Le bonhomme, nommé Parménitch, était un

vieillard bavard et de belle apparence. Il reçut joyeusement Lévine, lui montra tout son bien, et s'étendit longuement sur ses abeilles et leur production de cette année ; mais lorsque Lévine entama le chapitre des foins, il fut moins prolix et moins disposé à répondre. Cette attitude ne fit que confirmer les soupçons de Lévine. Il se rendit alors dans le champ et examina les meules. Elles ne semblaient point représenter cinquante charretées chacune. Aussi pour prendre en fraude les paysans Lévine ordonna d'amener les charrettes qui avaient servi de mesure, et de transporter sur elles une meule dans le hangar. La meule ne put fournir que trente-deux charretées.

Malgré les serments du *starosta* qui affirmait que le foin était très volumineux, qu'il était mal placé dans la charrette, et que tout s'était passé honnêtement, Lévine répondit que le foin avait été partagé sans son ordre et qu'il n'acceptait pas les meules, comme valant cinquante charretées. Après de longs pourparlers, il fut décidé que les paysans garderaient les onze meules à raison de cinquante charretées et qu'on ferait un nouveau partage pour le maître. Cette discussion se prolongea jusqu'à midi. Quand tout le foin fut partagé, Lévine, confiant la fin de sa besogne à l'employé, alla s'asseoir sur une petite meule, marquée d'une branche de cythise, et admira la prairie pleine d'animation.

Devant lui la rivière formait une cōurbe et derrière la petite mare un groupe bigarré de femmes bavardait et poussait de joyeux éclats ; elles s'avancèrent en remuant le foin qu'elles soulevaient en traînées ondoyantes d'un beau vert clair. Derrière elles, venaient des paysans qui, avec des fourches, saisissaient le foin dont ils faisaient de hautes et larges meules. A gauche, sur la prairie déjà rasée, une file de charrettes arrivait à grand bruit. Les bottes, soulevées par de longues fourches, s'enlevaient de terre pour s'entasser sur les charrettes surchargées et le foin parfumé débordant, tombait sur les croupes des chevaux.

— Quel beau temps pour faucher ! Le foin sera excellent ! dit un vieux paysan en s'asseyant près de Lévine. Ce n'est même pas du foin, on dirait du thé. Il est sec comme du grain pour les petits canetons, ajouta-t-il en désignant les meules qui s'amoncelaient. Depuis le dîner, on en a bien rangé la moitié.

— Est-ce la dernière ? cria-t-il à un jeune garçon qui, debout sur le devant de la charrette, agitait les brides de son cheval en passant près d'eux.

— C'est la dernière, père ! répondit le garçon en retenant le cheval ; puis se tournant en souriant vers une jeune femme qui, toute joyeuse, le visage frais et animé, était assise dans le chariot, il continua son chemin.

— C'est sans doute ton fils ? demanda Lévine.

— Oui, c'est mon cadet, dit le vieux avec un sourire tendre.

— Quel gaillard ! Il a l'air d'un bon garçon ! Est-il marié ?

— Oui, il y aura trois ans à la Saint-Philippe.

— A-t-il des enfants ?

— Des enfants ? Pendant une année, il a semblé n'y rien comprendre... Alors on s'est moqué..... Mais quel foin ! reprit le vieux. Un vrai thé ! répéta-t-il, visiblement désireux de changer de conversation.

Lévine regarda plus attentivement Ivan Paramé-nov et sa femme. Non loin de là, ils arrangeaient une meule, lui, debout sur la charrette, attrapait d'énormes brassées de foin qu'il piétinait pour le tasser et que sa femme lui jetait d'abord à bout de bras puis avec la fourche. Celle-ci, agile et gaie, travaillait adroitement. Le gros foin ne s'enfour-chait pas d'un coup. D'abord, elle le tassait, ensuite le prenant dans sa fourche d'un mouvement vigoureux et agile, s'appuyant de tout son corps, elle relevait le buste, avançait sa forte poitrine couverte d'une chemise blanche retenue par une ceinture rouge, soulevait lestement la fourche et lançait haut le foin dans la charrette. Ivan attrapait hâtivement le foin, s'efforçant, selon toute apparence, de lui épargner un travail superflu, et, écartant largement les bras, l'entassait dans la charrette. Quand elle lui eut jeté le reste du foin,

la jeune femme secoua la poussière qui lui glissait dans le cou, rajusta le fichu rouge serré sur son front blanc, et passa sous le chariot pour attacher la corde qui retenait la charge. Ivan lui apprenait à lier les cordes. Sur une réflexion de sa femme, il partit d'un large éclat de rire. L'expression de leurs visages décelait un amour fort, jeune, nouvellement éveillé.

XII

La charretée de foin était liée. Ivan sauta à terre et prit par la bride son bon et solide cheval. La femme jeta le râteau sur la charrette et d'un pas ferme, en balançant les bras, rejoignit un groupe d'autres paysannes. Ivan gagna le chemin et se mit à la suite des autres charrettes. Les femmes, le râteau sur l'épaule, vêtues de couleurs éclatantes, marchaient derrière et l'on entendait leurs joyeux éclats et leurs cris sonores. La voix rude et un peu sauvage de l'une d'elles entonna une chanson que reprirent au refrain diverses voix, les unes rudes, d'autres fraîches ou fortes.

Les femmes qui chantaient s'approchaient de Lévine, et il lui semblait qu'un nuage chargé d'une gaité bruyante s'avancait vers lui. Le nuage s'avancait, l'enveloppait, lui, la meule sur laquelle il était couché, d'autres meules et d'autres charrettes, toute la

prairie en un mot avec ses chars lointains, tout cela s'agitait et se balançait aux sons de cette chanson sauvage, pleine de gaieté, accompagnée de sifflets et de cris. Lévine enviait cette gaieté saine. Il aurait voulu prendre part à la manifestation de cette joie, mais il ne pouvait que s'allonger, regarder et écouter. Quand il cessa de les voir et de les entendre, il fut saisi du sentiment pénible de son isolement, de son oisiveté, de son hostilité envers ce monde.

Quelques-uns d'entre ces paysans, ceux-là même qui avaient le plus discuté avec lui au sujet du foin, ceux qu'il avait offensés ou ceux qui voulaient le tromper, le saluaient gaiement, ne montrant et n'ayant en fait contre lui aucune animosité; non seulement ils n'avaient pas de remords de l'avoir voulu tromper, mais ils ne s'en souvenaient même pas. Tout cela s'était évanoui dans le rude travail accompli en commun. Dieu qui leur avait donné ce jour leur avait en même temps dispensé les forces dont ils avaient besoin, et ce jour et ces forces ils les avaient consacrées au travail qu'ils considéraient comme leur récompense. Quels seraient ensuite les fruits du travail et à qui reviendraient-ils? C'étaient là des questions secondaires et mesquines auxquelles ils ne s'arrêtaient pas.

Lévine, bien souvent, avait été pris d'admiration pour cette vie, il avait alors éprouvé un sentiment d'envie pour ces hommes; mais ce jour-là, pour la

première fois, probablement sous l'impression que lui avait causée l'attitude d'Ivan Parménov et de sa jeune femme, il comprit clairement qu'il dépendait de lui seul de transformer cette vie oisive, factice et égoïste qui lui était si pénible en une vie noble et pure de travail en commun.

Le vieux qui était assis à côté de lui s'en était allé depuis longtemps; les gens s'étaient dispersés. Ceux des villages voisins étaient partis chez eux; ceux qui étaient de plus loin s'étaient réunis pour souper et coucher dans la prairie.

Lévine, que n'avaient pas remarqué les paysans, restait couché sur la meule, il observait, écoutait et réfléchissait.

Les paysans qui s'étaient installés dans la prairie dormirent à peine par cette courte nuit d'été. D'abord, pendant le souper, ils eurent une conversation générale, joyeuse et entrecoupée d'éclats de rires, puis, de nouveau, ils entonnèrent des chansons et les rires reprirent de plus belle.

Toute cette longue journée de travail n'avait laissé en eux d'autre trace que de la gaieté. Un peu avant l'aube, tout devint silencieux; seul le bruit des grenouilles qui coassaient dans la mare et des chevaux qui s'ébrouaient dans la prairie, s'entendait dans le brouillard matinal. Quand Lévine s'éveilla, il se leva de la meule où il était couché, et, regardant les étoiles, il comprit que la nuit était passée.

« Eh bien ! Que vais-je faire ? Et comment m'y prendre ? se dit-il, tâchant de se formuler d'une façon précise tout ce qu'il avait pensé et senti pendant cette courte nuit. Toutes ces réflexions se répartissaient pour lui en trois points : il lui fallait d'abord renoncer à sa vie d'autrefois, à son instruction désormais nuisible ; ce sacrifice d'ailleurs lui semblait simple et facile et ne lui laissait aucun regret. D'autres idées et d'autres images concernaient sa future existence. Il sentait nettement combien cette vie était simple, pure et équitable, et il était convaincu d'atteindre par elle à ce bonheur plein de calme et de dignité qu'il désirait jusqu'à la souffrance. Le troisième groupe de pensées s'agitait dans sa tête autour de cette question : comment établirait-il la transition de l'ancienne vie à la nouvelle ? Et il ne trouvait à cela aucune réponse précise. Il devrait, pensait-il, se créer une famille, travailler et sentir le besoin de travail ; mais alors il lui faudrait abandonner Pokrovskié ? Epouser une paysanne ? « Comment donc réaliser tout cela ? » et la même indécision répondait à ces questions. « D'ailleurs, je n'ai pas dormi de la nuit et mes idées ne sont pas nettes, je verrai cela plus tard. Une seule chose est certaine, c'est que cette nuit a décidé de mon sort. Tous mes rêves d'autrefois sur la vie de famille ne sont que folie ! Tout cela est beaucoup plus simple et certainement mieux », conclut-il. « Que tout

cela est beau ! » pensait-il en regardant les petits nuages suspendus en flocons au milieu du ciel au dessus de sa tête et qui affectaient la forme d'une étrange coquille nacrée. « Comme tout dans cette délicieuse nuit est charmant ! Mais quand donc cette coquille a-t-elle eu le temps de se former ? Il n'y a qu'un instant, j'ai regardé le ciel et n'y ai vu que deux taches blanches. Oui ! C'est ainsi que se sont transformées, sans que j'en aie eu conscience, les idées que j'avais sur la vie ! »

Il sortit de la prairie et prit la grand'route qu'il se mit à suivre dans la direction du village. Un vent léger s'élevait, la nature prenait une teinte grise et triste, comme il arrive ordinairement avant l'aurore, qui précède la victoire éclatante de la lumière sur les ténèbres.

Tout frissonnant de froid, Lévine marchait rapidement les yeux baissés. « Tiens, se dit-il tout à coup, une voiture qui vient par ici ! » On entendait en effet un bruit de grelots ; il leva la tête : à quarante pas de lui, sur la grand'route qu'il suivait, venait à sa rencontre une voiture attelée de quatre chevaux. Sans songer aux voyageurs qu'elle pouvait contenir, il regarda distraitement la voiture.

Dans un des coins dormait une vieille dame et près de la portière, était assise une jeune fille, qui visiblement, venait de s'éveiller et tenait les rubans de son bonnet blanc. Calme et pensive, sa physio-

nomie reflétait cette vie élégante et compliquée, qui était si étrangère à Lévine ; elle regardait les lueurs empourprées de l'aurore.

Au moment où la vision allait disparaître, un regard limpide se porta sur lui. Ce fut comme un éclair. Il l'avait reconnue, et une joie mêlée de stupeur illumina son visage.

Il ne pouvait se tromper ; ces yeux étaient uniques au monde. Une seule créature sur terre représentait pour lui l'univers entier et constituait en même temps la seule raison d'être de sa vie. Oui, c'était bien elle, c'était Kitty. Il comprit qu'elle se rendait de la station du chemin de fer à Ergouchovo, et, subitement, toutes ses émotions de la nuit, toutes les résolutions qu'il avait prises s'évanouirent comme un rêve. Il chassa avec horreur la pensée qu'il avait eue d'épouser une paysanne. Là, dans cette voiture qui s'éloignait rapidement et allait disparaître au prochain tournant de la route, là seulement était la véritable solution du problème de la vie qui, ces derniers temps, ne cessait de le hanter.

Elle ne regardait plus à la portière, le bruit des roues avait cessé de se faire entendre et le son des clochettes arrivait à peine jusqu'à lui, les aboiements des chiens lui indiquaient que la voiture traversait le village. Et lui, seul, étranger à tout, marchait, abandonné, sur la grand'route déserte.

Il regarda le ciel, espérant y retrouver la coquille

nacrée qu'il avait admirée quelques minutes auparavant et qui personnifiait pour lui la marche de ses idées et de ses sentiments pendant cette nuit : sur le ciel, plus rien ne rappelait la coquille. Là-haut, à des hauteurs inaccessibles, s'était accomplie la transformation mystérieuse ; il n'y avait plus trace de nacre ; un vaste tapis de petits nuages moutonneux couvrait presque la moitié du ciel, qui maintenant d'un bleu plus clair, répondait avec la même douceur mais aussi avec le même mystère à son regard interrogateur.

« Non, dit-il, quelque belle que soit cette vie simple et laborieuse, là n'est pas ma destinée. C'est *elle* que j'aime. »

XIII

Personne, excepté les amis les plus intimes et les familiers d'Alexis Alexandrovitch ne soupçonnait que cet homme, à l'extérieur froid et réfléchi, avait une faiblesse qui était en contradiction avec tout son caractère. Alexis Alexandrovitch ne pouvait entendre avec indifférence pleurer une femme ou un enfant. La vue des larmes le bouleversait et lui faisait perdre totalement la capacité de raisonner. Son chef de cabinet et son secrétaire le savaient et prévenaient toujours les solliciteuses de s'abstenir des larmes si elles ne voulaient pas compromettre leur affaire. « Il se fâchera et ne vous écouterait plus », disaient-ils. Et, en effet, en pareil cas, l'énervement que lui produisait la vue des larmes, se traduisait par une violente colère : « Je ne puis rien faire pour vous. Veuillez sortir ! » disait-il alors.

Quand, au retour des courses, Anna lui eut avoué ses relations avec Vronskï, et aussitôt après, cachant son visage dans ses mains, eut éclaté en sanglots, Alexis Alexandrovitch, malgré la colère qu'éveillait en lui cet aveu, se sentit profondément troublé; mais, comprenant que la manifestation extérieure de ce sentiment serait en l'occasion déplacée, il s'efforça se s'interdire tout mouvement, c'est pourquoi il ne bougea point et s'abstint même de regarder Anna. En conséquence, son visage revêtit l'impassibilité d'un mort et l'étrangeté de cette expression frappa vivement celle-ci.

En approchant de la maison, il fit un grand effort pour aider sa femme à descendre de voiture et prendre congé d'elle avec la politesse ordinaire; il prononça ensuite quelques mots qui ne l'engageaient à rien, lui disant que le lendemain il lui communiquerait sa décision.

Les paroles de sa femme qui confirmaient ses pires soupçons avaient atteint cruellement le cœur d'Alexis Alexandrovitch. Sa douleur était encore accrue par ce sentiment étrange de pitié physique qu'il ressentait pour elle et qu'avaient fait naître en lui ses larmes. Mais une fois seul dans la voiture, il constata avec un étonnement mêlé de joie que cette pitié avait totalement disparu, entraînant à sa suite ses doutes et les sentiments de jalousie qui depuis les derniers temps necessaient de le torturer.

Il éprouvait la sensation d'un homme à qui l'on

vient d'arracher une dent malade depuis longtemps : le patient ressent d'abord une douleur aiguë et se figure qu'on lui a retiré de la bouche quelque chose d'énorme, plus gros que la tête elle-même, puis soudain, ne croyant pas à son bonheur, il constate la suppression de la douleur qui empoisonnait depuis si longtemps sa vie et captivait toute son attention, il se rend compte qu'il va pouvoir de nouveau vivre, penser, en un mot cesser d'être l'esclave de son mal. Alexis Alexandrovitch éprouvait quelque chose d'analogue. Le choc avait été rude et terrible, mais c'était fini. Il sentait maintenant qu'il allait pouvoir de nouveau vivre sans penser uniquement à sa femme.

« Certes, c'est une femme perdue, sans honneur, sans cœur, sans religion. Du reste je l'ai toujours senti et toujours vu, mais par pitié pour elle je m'efforçais de m'abuser », se dit-il. Et il croyait sincèrement avoir été perspicace. Il se remémorait des détails de leur vie passée qui autrefois lui paraissaient très naturels et qui à cette heure lui semblaient autant de preuves de la corruption de sa femme. « J'ai commis une erreur en liant ma vie à la sienne, pensait-il ; mais mon erreur n'a rien de coupable, c'est pourquoi je n'ai pas lieu de m'affliger. La seule coupable, c'est elle ; mais il n'y a plus rien de commun entre nous, elle n'existe plus pour moi. »

Tout ce qui pouvait arriver maintenant à Anna

et à son fils, envers qui ses sentiments changeaient également, cessait de l'intéresser. Une seule chose désormais l'occupait : prendre le parti, qui serait à la fois le meilleur, le plus convenable et le plus commode pour lui, — convaincu à l'avance que ce parti serait en même temps le plus juste, — pour se laver de cette boue dont elle l'avait éclaboussé dans sa chute, et reprendre ensuite sa vie active, honnête et utile.

« Je ne dois pas être la victime d'une femme méprisable. L'important pour moi est de trouver l'issue la plus favorable pour sortir de cette situation pénible dans laquelle elle m'a placé. Et je la trouverai ! se dit-il en s'assombrissant de plus en plus. Je ne suis ni le premier, ni le dernier. » Et sans s'arrêter aux exemples historiques, tels que l'infortune de Ménélas dont de récentes représentations de la *Belle Hélène* avaient rafraîchi le souvenir, il se rappelait une série d'infidélités conjugales qui avaient eu récemment le grand monde pour théâtre.

« Darialov, Poltavskï, le prince Karibanov, le comte Praskhodine, Dramm... oui, ce bon Dramm, si honnête et si intelligent... Séménov, Tchaguine, Sigonine. » Tous ces noms lui venaient à la mémoire. « A vrai dire il s'attache bien quelque ridicule à ces gens, mais pour ma part je n'ai jamais songé à les railler, bien plus, je les ai toujours plaints sincèrement. » Telles étaient les réflexions

d'Alexis Alexandrovitch. Cependant, il était loin d'être sincère : jusqu'alors il ne s'était guère apitoyé sur les malheurs de cette sorte, et dans la fréquence des infidélités qu'il constatait il ne trouvait qu'une occasion plus souvent répétée de se grandir lui-même dans sa propre estime.

« C'est un malheur dont nul n'est à l'abri, continuait-il ; je le subis à mon tour. Tout ce que j'ai de mieux à faire est de m'arranger pour faire face à la situation dans les meilleures conditions possibles. » Et il passa en revue les diverses façons d'agir pour un homme qui se trouve dans sa situation.

« Darialov s'est battu en duel... »

Dans sa jeunesse, le duel avait particulièrement occupé la pensée d'Alexis Alexandrovitch, précisément parce qu'il était par tempérament très craintif, et s'en rendait compte. Il ne pouvait se figurer sans effroi le canon d'un pistolet dirigé sur lui et, de sa vie, il n'avait jamais pu se décider à faire usage d'une arme. Cette disposition d'esprit l'avait, dès sa jeunesse, souvent amené à penser au duel et à envisager la situation où s'imposerait l'obligation d'exposer sa vie. Depuis qu'il connaissait le succès et possédait une situation sociale prépondérante, il avait oublié ce sentiment, mais l'habitude de redouter sa propre lâcheté était maintenant si forte qu'Alexis Alexandrovitch réfléchit longuement et examina sous toutes ses faces la question du

duel, dont il allait jusqu'à accepter l'éventualité malgré l'intime conviction qu'il ne se battrait en aucun cas.

« Notre société, il est vrai, est encore si sauvage qu'il se trouverait des gens, — et dans ce nombre il comptait quelques personnes dont l'opinion lui était chère, — pour approuver le duel ; il n'en est pas de même en Angleterre. Et puis qu'arriverait-il ? Supposons que je le provoque en duel... » continuait Alexis Alexandrovitch, et tout en argumentant avec lui-même, il se représentait vivement la nuit qu'il passerait après la provocation, et croyant déjà voir le pistolet braqué sur lui, il tressaillit, comprenant qu'il ne se battrait pas.

« Supposons que je le provoque ; supposons qu'on m'apprenne à tirer, qu'on me place, que j'appuie sur la détente, se dit-il en fermant les yeux, et que je le tue ! » et Alexis Alexandrovitch secoua la tête pour chasser ces sottes pensées. « Quel profit retirerais-je du meurtre de cet homme pour régler mes relations envers ma femme et mon fils ? Il me resterait ensuite à déterminer ma conduite à leur égard, mais si, ce qui est infiniment plus probable, j'étais tué ou blessé ? Oui s'il m'arrivait malheur à moi qui suis innocent, ne serait-ce pas encore plus illogique ? Mais ce n'est pas tout : la provocation de ma part serait un acte malhonnête. N'ai-je pas d'avance la conviction que mes amis ne me permettront jamais de me battre, qu'ils n'admettront

pas que la vie d'un homme d'État nécessaire à la Russie, soit exposée au danger ? Qu'advierait-il alors ? Il arriverait que tout en sachant d'avance que l'affaire n'aboutirait pas, je me donnerais par cette provocation tous les dehors d'un homme courageux. Ce serait là une façon d'agir malhonnête, et dénuée de toute franchise ; ce serait, en effet, tromper les autres et moi-même. Le duel est donc impossible et, en outre, personne n'attend cela de moi. Mon objectif doit être de sauvegarder ma réputation qui m'est nécessaire pour poursuivre, sans obstacles, ma carrière. »

Le service public, qui déjà auparavant avait aux yeux d'Alexis Alexandrovitch une très haute importance, en revêtait en ces circonstances une plus grande encore.

Ayant ainsi discuté et finalement éliminé l'hypothèse d'un duel, Alexis Alexandrovitch songea au divorce, moyen auquel avaient eu recours quelques-uns des époux dont la mésaventure lui revenait à la mémoire. Passant en revue tous les cas connus de divorce (et il y en avait beaucoup) qui s'étaient produits dans la plus haute société, qui lui était si familière, Alexis Alexandrovitch n'en trouva pas un seul qui eût réellement atteint le but qu'il poursuivait. Dans tous ces cas, le mari avait cédé ou vendu la femme infidèle, et la coupable, celle qui en raison même de sa faute n'avait aucun droit au mariage, y avait gagné de se créer de

nouveaux liens. Quant au divorce légal, celui qui entraînerait le châtiment de la femme coupable, Alexis Alexandrovitch ne voyait pas la possibilité d'y recourir. Il comprenait que les conditions complexes de sa vie ne lui permettaient pas d'avoir recours aux preuves grossières qu'exigeait la loi pour démontrer la culpabilité de la femme. Il sentait que le raffinement des mœurs de la société à laquelle il appartenait, lui interdisait l'usage de ces preuves, quelque flagrantes qu'elles fussent, et qu'en les fournissant il s'abaisserait lui-même dans l'opinion publique à un niveau inférieur à celui de sa femme.

Une tentative de divorce ne pouvait d'ailleurs donner lieu qu'à un procès scandaleux, véritable aubaine pour ses ennemis, qui en profiteraient pour le calomnier et tâcher d'ébranler sa haute situation sociale ; de sorte que le but vers lequel il tendait et qui consistait à sortir de cette situation critique avec le minimum de dommage possible ne serait pas non plus atteint avec cette solution. En outre, le divorce, ou toute tentative dans ce sens, avait pour résultat d'éloigner à jamais la femme de son mari, en favorisant au contraire le rapprochement de celle-ci avec son amant ; or, malgré l'indifférence complète et en dépit du mépris qu'il professait à l'égard de sa femme, il redoutait au fond de son âme tout ce qui pouvait faciliter son union avec Vronski, ne voulant à aucun

prix qu'elle tirât profit de son crime. Cette seule pensée l'irritait au point qu'il poussa un cri de douleur ; il se leva et changea de place dans la voiture ; puis il demeura longtemps immobile, le visage empreint d'une expression de morne tristesse, le seul mouvement qu'il fit fut pour envelopper frileusement dans son plaid ses jambes maigres et osseuses.

« Le divorce à proprement parler étant écarté, reste la séparation, c'est là le moyen qu'ont employé Karibanov, Praskhaudine et ce bon Dramm, » continua-t-il, reprenant en même temps que son calme le cours de ses réflexions. Mais cette mesure était aussi scandaleuse que le divorce, et, en outre, comme dans ce dernier cas, c'était jeter sa femme dans les bras de Vronski. « Non, c'est impossible, impossible ! prononça-t-il à haute voix en retournant son plaid. Il n'est pas admissible que je subisse toute la peine alors qu'elle et son complice jouiraient d'un bonheur parfait. » La jalousie qui l'avait cruellement torturé durant la période d'incertitude qu'il avait traversée, avait disparu au moment où, par l'aveu même de sa femme, il avait appris brutalement toute l'étendue de son malheur, mais à sa place s'était développé un autre sentiment : le désir non seulement de l'humilier mais de lui infliger quelque souffrance en punition de son crime.

Sans oser se l'avouer positivement, il souhaitait

en lui-même la voir souffrir en expiation de l'atteinte qu'elle avait portée à son repos et à son honneur. Il examina de nouveau les hypothèses du duel, du divorce et de la séparation, et de nouveau, les rejeta. Bref, il demeura convaincu qu'il n'y avait réellement qu'une seule issue : oui, il la garderait avec lui, afin de cacher aux yeux du monde la vérité, et il emploierait tous les moyens possibles pour parvenir à rompre leur liaison et, surtout, bien qu'il n'en voulût pas convenir, pour la punir. « Je lui déclarerai qu'après avoir examiné la situation pénible, faite par elle à notre famille, le *statu quo*, du moins pour l'extérieur, me semble la seule issue acceptable et la plus conforme aux intérêts de tous, et que je consens à l'observer, mais sous la condition expresse qu'elle se conforme à ma volonté, c'est-à-dire qu'elle cesse toute relation avec son amant. » Une fois cette décision bien arrêtée, Alexis Alexandrovitch la fortifia encore par une considération très importante : « En observant cette conduite, je me conforme aux prescriptions de la religion ; par cette décision, en effet, je ne chasse pas la femme criminelle, je lui laisse au contraire la possibilité de s'amender et même, quelque pénible que cela puisse être pour moi, je consacre une partie de mes forces à son rachat et à son salut. » Alexis Alexandrovitch, au fond de lui-même, ne s'abusait pas, il savait pertinemment qu'il n'avait sur sa femme aucune influence morale, que toutes ces tentatives

de rachat n'aboutiraient qu'au mensonge ; pas une seule fois, en outre, en ce moment d'épreuve, il n'avait songé à chercher un point d'appui dans la religion ; mais maintenant que sa décision concordait, lui semblait-il, avec les exigences de la religion, cette sanction de sa résolution lui donnait une entière satisfaction en même temps qu'elle lui procurait un certain calme. Il lui était agréable de penser que dans une affaire aussi grave personne ne pourrait l'accuser d'avoir agi contrairement aux préceptes de cette religion dont il tenait si haut le drapeau au milieu de la tiédeur et de l'indifférence générales.

Même en y réfléchissant davantage, Alexis Alexandrovitch ne voyait pas pourquoi ses rapports avec sa femme ne pouvaient rester, à peu de chose près, ce qu'ils étaient auparavant. Sans doute jamais il ne pourrait lui rendre son estime, mais rien ne l'obligeait à bouleverser sa vie parce que sa femme était coupable et infidèle. « Oui, le temps qui aplanit tout passera et nos relations d'autrefois se rétabliront, se disait-il, ou plutôt elles deviendront telles que le cours de ma vie n'en sera pas troublé. Qu'elle soit malheureuse, c'est dans l'ordre des choses, mais moi qui ne suis pas coupable, je ne dois pas souffrir. »

XIV

En approchant de Pétersbourg, Alexis Alexandrovitch avait définitivement arrêté sa décision ; en outre, il avait mentalement composé la lettre qu'il écrirait à sa femme. Dans le vestibule, il jeta un coup d'œil sur les lettres et les papiers arrivés du ministère et donna l'ordre de porter le tout dans son cabinet de travail.

— Qu'on dételle et qu'on ne reçoive personne, répondit-il à une question du portier, en appuyant particulièrement sur les derniers mots qu'il prononça avec un certain plaisir, indice d'une meilleure humeur.

Alexis Alexandrovitch arpenta deux fois la longueur de son cabinet et s'arrêta en faisant craquer ses doigts devant son grand bureau, où le valet de chambre venait d'allumer six bougies. Il s'assit, prit dans ses mains quelques papiers qu'il replaça

ensuite sur la table, puis, posant ses coudes sur son bureau, la tête légèrement inclinée de côté, il réfléchit un moment; enfin il se mit à écrire sans plus s'arrêter. Il ne s'adressait pas directement à sa femme et écrivait en français, employant le mot *vous* qu'il jugeait moins froid en cette langue qu'en russe.

« Je vous ai exprimé, disait-il, lors de notre dernière entrevue, mon intention de vous communiquer ma résolution relativement au sujet de notre conversation. Après avoir mûrement réfléchi, je viens remplir cette promesse. Voici ma décision : Quels que soient vos actes, je ne me reconnais pas le droit de rompre les liens par lesquels un pouvoir sacré nous a unis. La famille ne doit pas être détruite par le caprice, par la volonté ou même par le crime de l'un des époux, c'est pourquoi notre vie doit rester ce qu'elle était auparavant. Ceci est nécessaire pour moi, pour vous et pour votre fils. Je suis convaincu que vous vous êtes repentie, que vous vous repentez encore du fait qui m'oblige à vous écrire cette lettre et que, dans un avenir très rapproché, vous m'aidez à extirper avec la racine la cause de notre discorde et à oublier le passé. Dans le cas contraire, vous vous imaginez facilement ce qui vous attendrait, vous et votre fils. J'espère causer de tout cela plus longuement avec vous lors de notre prochaine entrevue. D'ailleurs la saison

d'été touche à sa fin ; je vous prie donc de revenir à Saint-Pétersbourg le plus promptement possible, mardi au plus tard. Toutes les dispositions nécessaires pour votre retour seront prises. Je dois vous faire remarquer que j'attache une importance particulière à ce que vous fassiez droit à ma demande.

« A. KARÉNINE. »

P.-S. — « Ci-joint l'argent dont vous pourrez avoir besoin pour vos dépenses. »

Il relut sa lettre et en fut satisfait. Il se félicitait surtout d'avoir pensé à l'argent. Il n'y avait en effet ni mots cruels ni reproches, mais aussi pas de faiblesse ; en somme, il lui faisait un pont d'or pour revenir. Il plia la lettre, passa dessus un grand coupe-papier en ivoire massif, glissa l'argent à l'intérieur et mit le tout sous enveloppe ; ceci fait, il sonna avec le plaisir que lui causait toujours le contact de ses luxueux objets de bureau.

— Tu remettras cette lettre au courrier, pour qu'il la porte demain à Anna Arkadiévna, à la campagne, dit-il en se levant.

— Bien, Votre Excellence. Dois-je vous servir le thé ici ?

Alexis Alexandrovitch se fit apporter le thé dans son cabinet et, tout en jouant avec son lourd coupe-papier, il s'approcha du fauteuil près duquel étaient préparés une lampe et un livre français sur

les inscriptions eugubines qu'il avait commencé. Au-dessus du fauteuil était suspendu au mur, dans un cadre doré de forme ovale, un superbe portrait d'Anna fait par un peintre célèbre ; Alexis Alexandrovitch le regarda. Deux yeux impénétrables répondirent à son regard et il crut y distinguer une nuance d'ironie mêlée d'insolence, comme le soir de leur explication. La dentelle noire qu'elle avait sur la tête et qui avait été admirablement exécutée par le peintre, les cheveux noirs et la belle main blanche aux doigts chargés de bagues, tout cela causait à Alexis Alexandrovitch une vive émotion, lui semblait impertinent et provocant. Il fixa le portrait une minute et tressaillit si fort que ses lèvres en eurent un frémissement sonore, et il se détourna. Il s'assit vivement dans le fauteuil et ouvrit le livre. Il essaya de lire, mais malgré tous ses efforts il ne pouvait ressaisir l'intérêt autrefois très vif qu'il trouvait aux inscriptions eugubines. Il regardait les lignes et pensait à autre chose. Il ne pensait pas à sa femme mais à une complication survenue dernièrement dans ses fonctions d'État, et qui, dès lors, était devenue l'intérêt principal de son service. Il se rendait compte que maintenant mieux que jamais il pénétrait cette complication ; il concevait en effet, dans son esprit — il pouvait le dire sans fausse modestie — l'idée capitale, capable de dénouer toute cette affaire et de l'élever dans la carrière en abaissant du même coup ses ennemis ;

cette idée, il n'en doutait pas, était d'une très grande utilité pour le pays. Aussitôt que le domestique qui apportait le thé fut sorti de la chambre, Alexis Alexandrovitch se leva et s'approcha de son bureau. Plaçant devant lui, avec un fin sourire de satisfaction, la serviette contenant les affaires courantes, il prit un crayon et se plongea dans la lecture d'une affaire compliquée. Voici en quoi elle consistait :

Le trait caractéristique d'Alexis Alexandrovitch comme homme d'Etat, celui qui le distinguait comme fonctionnaire hors ligne et qui avait contribué à son succès autant que son ambition, sa persévérance, son tact, son honnêteté et sa confiance en lui-même, c'était le mépris absolu qu'il avait de la paperasserie, de la correspondance inutile, qu'il réduisait le plus possible, afin de prendre contact avec les affaires réelles et de réaliser une économie. Il arriva que, dans la célèbre commission du 2 juin, fut mise à l'ordre du jour la question de l'épandage des terres de la province de Zaraïsk, qui relevait du service d'Alexis Alexandrovitch, et offrait un exemple frappant de l'inutilité des dépenses et de l'inertie administrative. Cette question de l'épandage de la province de Zaraïsk remontait à l'administration du prédécesseur d'Alexis Alexandrovitch, et avait effectivement coûté beaucoup d'argent, dépensé en pure perte. Alexis Alexandrovitch, dès son entrée au minis-

tère, s'en rendit compte et voulut prendre l'affaire en main ; mais il ne se sentait pas alors assez solide au ministère, il savait que trop d'intérêts étaient en jeu dans cette affaire et qu'il était imprudent de s'y aventurer. De plus, d'autres affaires sollicitaient ses soins et il négligea celle-ci, en sorte que tout alla comme par le passé en raison de la force de l'inertie. (Beaucoup de gens continuaient à en vivre et notamment une famille fort honorable et très musicienne, dont chacune des filles jouait d'un instrument à cordes. Alexis Alexandrovitch connaissait bien cette famille, il avait même servi de témoin au mariage de l'une des aînées.) La reprise de cette affaire par un ministère hostile était malhonnête, selon l'opinion d'Alexis Alexandrovitch, parce qu'en chaque ministère il y avait des scandales bien plus criants, que personne, en raison de certaines convenances de service, n'osait soulever. Maintenant qu'on lui jetait ce gant, il le relevait hardiment et exigeait la nomination d'une commission spéciale chargée d'étudier et de contrôler les travaux de la commission d'épandage des champs de la province de Zaráïsk, mais en revanche lui-même se montrait très sévère pour ces messieurs. Il exigeait en outre la nomination d'une commission spéciale pour la question des populations allogènes. Cette dernière question avait été soulevée incidemment dans la séance du 2 juin, et chaudement défendue par Alexis Alexandrovitch,

qui la considérait comme très urgente. Cette affaire suscitait dans le comité des discussions entre divers ministères. Le ministère hostile à Alexis Alexandrovitch voulait prouver que la situation des allogènes était très florissante, que les réformes projetées ne pourraient que lui nuire, et que tout le mal que l'on pouvait avoir à regretter résultait de l'inexécution, par le ministère d'Alexis Alexandrovitch, des mesures prescrites par la loi. En réponse à ces accusations, Alexis Alexandrovitch avait l'intention d'exiger : 1° la formation d'une nouvelle commission chargée d'étudier sur place la situation faite aux populations allogènes ; 2° dans le cas où cette situation serait telle qu'elle ressortait des rapports officiels remis au comité, la nomination d'une nouvelle commission de savants pour étudier les causes de la triste situation de ces populations au point de vue : *a)* politique ; *b)* administratif ; *c)* économique ; *d)* ethnographique ; *e)* matériel ; *f)* religieux ; 3° que le ministère hostile fasse connaître les mesures prises par lui pendant les dix dernières années pour améliorer les conditions désavantageuses où se trouvaient les populations allogènes ; et enfin, 4° des explications sur le fait d'avoir agi contrairement au sens de la loi organique, vol..., art. 18 et 36, ainsi qu'il résultait des renseignements fournis au comité, n^{os} 17.015 et 18.308 du 5 décembre 1883.

L'animation colorait le visage d'Alexis Alexan-

drovitch, tandis qu'il écrivait d'une main rapide le résumé de ses considérations.

Ayant rempli une feuille de papier il se leva, sonna et fit porter un mot à son chef de cabinet pour lui demander les renseignements dont il avait besoin. Puis, s'étant lavé, il passa dans sa chambre; il jeta de nouveau un regard sur le portrait de sa femme et fronça les sourcils avec un sourire de mépris. Il reprit alors son livre sur les inscriptions eugubines auxquelles cette fois il trouva de l'intérêt et, à onze heures, il alla se coucher. Une fois au lit il se rappela sa discussion avec sa femme, et il ne vit plus la situation sous un jour aussi sombre.

XV

Anna avait beau contredire obstinément Vronski quand il lui disait que leur situation était fausse, au fond de son âme elle en comprenait toute la fausseté et toute la malhonnêteté et, de toutes ses forces, désirait en sortir. Lorsqu'en revenant des courses, avec son mari, sous l'empire de son émotion, elle lui avait tout avoué, malgré la douleur que lui avait occasionné cet aveu, elle se sentit soulagée. Depuis le départ de son mari elle ne cessait de se répéter qu'elle était heureuse, que maintenant tout était expliqué, et qu'elle ne serait plus obligée de recourir à la dissimulation ni au mensonge. Sa situation lui semblait désormais indiscutablement nette; peut être lui réservait-elle de mauvais jours pour l'avenir; elle aurait au moins l'avantage de n'être ni équivoque ni mensongère. Le mal que son aveu avait fait à elle-même et à

son mari serait compensé, pensait-elle, par la netteté de la situation. Le soir elle vit Vronskî mais ne lui parla pas de ce qui s'était passé entre elle et son mari, bien qu'il eût été nécessaire de le faire pour la décision qu'il importait de prendre.

Le lendemain matin, en s'éveillant, sa première pensée fut pour les paroles qu'elle avait dites à son mari ; celles-ci lui parurent si odieuses, si étranges et si brutales qu'elle ne pouvait comprendre comment elle avait eu le courage de les prononcer, et elle n'osait penser à ce qui allait en résulter. Mais les mots étaient lâchés et Alexis Alexandrovitch était parti sans rien dire.

« J'ai revu Vronskî et ne lui en ai pas parlé. Au moment où il partait j'ai voulu le rappeler et tout lui dire, mais j'ai craint qu'il ne trouvât singulier que je ne lui aie pas dit cela tout d'abord. Pourquoi cette crainte et ce silence ? »

Et en réponse à cette question la rougeur de la honte envahit son visage. Elle s'expliqua ce qui l'avait retenue : elle comprit qu'elle avait eu honte. Sa situation qui, la veille au soir, lui paraissait des plus claires, lui semblait maintenant sans issue. Elle qui, jusqu'alors, n'avait pas même songé au déshonneur fut soudain prise de peur lorsque cette pensée lui vint. Réfléchissant à la décision que pourrait prendre son mari, les idées les plus terribles lui venaient à l'esprit. Elle s'imaginait que d'un instant à l'autre l'intendant de son mari

allait arriver pour la chasser de la maison et que sa faute serait proclamée à la face de l'univers. Elle se demandait où elle irait si on la chassait ainsi et ne savait que répondre. D'un autre côté, reportant sa pensée sur Vronski, elle s'imaginait que l'amour qu'il avait eu pour elle n'était plus si fort, qu'il commençait à se lasser d'elle; elle, de son côté ne pouvait s'imposer à lui, et, finalement, elle ressentait de la haine pour lui. Ces paroles qu'elle avait dites à son mari et qui ne cessaient de hanter son cerveau, elle s'imaginait les avoir dites en public et elle en arrivait à croire que l'univers entier les avait entendues. Elle ne pouvait se résoudre à regarder en face les gens de son entourage; elle évitait d'appeler sa femme de chambre, elle hésitait même à descendre, redoutant la présence de son fils et de sa gouvernante.

Tout à coup, la femme de chambre qui, depuis longtemps, guettait près de la porte, se décida à entrer d'elle-même. Anna la regarda interrogativement et rougit de crainte. La femme de chambre s'excusa d'être entrée disant qu'elle avait cru entendre sonner. Elle apportait une robe et un billet. Le billet était de Betsy. Celle-ci lui rappelait que le matin même viendraient chez elle Lisa Merkalova et la baronne Stoltz avec ses admirateurs : Kaloujinski et le vieux Strémov, pour une partie de croquet. « Venez, ne serait-ce que pour une étude de mœurs; je vous attends », disait-elle en terminant.

Anna lut le billet et soupira profondément.

— Je n'ai besoin de rien, absolument de rien — dit-elle à Annouchka qui arrangeait sur la toilette les flacons et les brosses. — Va-t'en, je vais m'habiller de suite et sortir : Je n'ai besoin de rien, de rien.

Annouchka sortit, mais Anna ne se mit pas tout de suite à sa toilette ; elle restait assise dans la même attitude : la tête baissée, les bras tombants, et, de temps en temps, un long frisson agitait tout son corps ; elle semblait vouloir faire quelque mouvement ou dire quelque chose : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » ne cessait-elle de répéter ; mais ces mots n'avaient pour elle aucun sens. L'idée de chercher un refuge dans la religion, malgré sa foi solide, fruit de son éducation religieuse, lui paraissait aussi folle que d'avoir recours à Alexis Alexandrovitch lui-même.

Elle savait d'avance qu'elle ne pouvait espérer aucun secours de la religion qu'à la condition de renoncer à ce qui faisait la raison d'être de sa vie. En outre, elle souffrait et s'épouvantait d'un nouvel état moral qu'elle ressentait pour la première fois : dans son âme tout semblait se doubler comme se doublent parfois les objets devant des yeux fatigués. Par moments elle ne savait plus ce qu'elle devait craindre ni ce qu'elle devait désirer. Était-ce le présent où l'avenir ? En somme que désirait-elle exactement, elle ne le savait pas.

— « Ah ! qu'y a-t-il donc ? » se dit-elle, ressentant tout à coup une vive douleur de chaque côté de la tête. Se ressaisissant alors elle s'aperçut qu'elle se tenait les cheveux de chaque côté des tempes et les tirait. Elle sauta du lit et se mit à marcher.

— Le café est servi et mademoiselle attend avec Serge, dit Annouchka qui, entrant à ce moment, trouva Anna comme elle l'avait laissée.

— Serge ? Comment, Serge ? Qu'est-ce qu'il a, Serge ? fit Anna s'animant tout à coup et se rappelant pour la première fois, depuis le matin, l'existence de son fils.

— Je crois qu'il a commis une faute, répondit en souriant Annouchka.

— Quelle faute ?

— Je crois qu'il a mangé en cachette une des pêches qui étaient dans le salon.

Le souvenir de son fils tira soudain Anna du dédale de ses rêveries. Avant tout elle était mère et se devait tout entière à son fils ; ce rôle qu'elle n'avait cessé d'observer jusqu'à l'exagération même depuis ces dernières années, lui revint tout à coup à la mémoire, et elle sentit avec joie que dans la situation où elle se trouvait, elle avait un point d'appui, en dehors de son mari et de Vronski. C'était son fils. Quelle que soit la situation dans laquelle elle se trouverait, elle ne pouvait abandonner son fils. Son mari pourrait la couvrir d'opprobre et la chasser, Vronski pourrait s'éloigner d'elle et re-

prendre sa vie indépendante (de nouveau cette pensée lui causa un vif sentiment d'amertume), elle n'abandonnerait pas son fils. Son but, dans la vie, était désormais bien défini : tous ses efforts devraient tendre à sauvegarder sa position par rapport à son fils, et à éviter qu'on ne le lui enlevât. Elle devait même agir sans tarder, éviter toute perte de temps par crainte qu'on ne le lui prit. Il lui fallait partir avec lui, et pour cela se calmer et sortir de cet état angoissant dans lequel elle se trouvait. La pensée d'une action ayant pour but direct son fils, la nécessité de partir immédiatement n'importe où avec lui, l'apaisait déjà.

Elle s'habilla vivement, descendit, et, d'un pas ferme, entra au salon où comme d'ordinaire l'attendaient pour le café Serge et sa gouvernante.

Serge, entièrement vêtu de blanc, était debout près de la table ; il se tenait penché et son visage avait cette expression concentrée qu'elle lui connaissait et qui le faisait ressembler à son père ; il arrangeait des fleurs qu'il venait d'apporter.

La gouvernante avait un air particulièrement sévère. L'enfant, comme cela lui arrivait souvent, cria d'une voix perçante : « Ah ! maman ! » puis s'arrêta indécis, ne sachant s'il devait aller dire bonjour à sa mère et laisser là ses fleurs ou terminer la couronne qu'il avait commencée.

La gouvernante salua et raconta longuement la faute dont Serge s'était rendu coupable. Mais Anna

ne l'écoutait pas. Elle se demandait en elle-même si oui ou non elle l'emmènerait avec elle. « Non, se dit-elle résolument; je partirai seule avec mon fils. »

— Oui, c'est très mal, dit-elle enfin; et, prenant son fils par l'épaule, elle eut pour lui un regard plus ému que sévère; l'enfant fut troublé mais en lui-même il ressentit de la joie. L'embrassant alors : — « Laissez-le-moi », dit-elle à la gouvernante étonnée; et, tenant toujours son fils par l'épaule, elle s'assit à la table où le café était servi.

— Maman! Je... je... ne... balbutiait l'enfant s'efforçant de lire sur le visage de sa mère ce qu'elle pensait de l'histoire de la pêche.

— Serge, dit-elle aussitôt que la gouvernante fut sortie, tu as mal agi, mais tu ne recommenceras plus?... Dis-moi... m'aimes-tu?

Elle sentait les larmes lui venir aux yeux. « Puis-je ne pas l'aimer, — se dit-elle, remarquant le regard de l'enfant qui exprimait à la fois la crainte et la joie, et se joindra-t-il à son père pour me punir? N'aura-t-il pas pitié de moi? » Des larmes coulaient maintenant sur son visage. Pour les cacher elle se leva précipitamment et, presque en courant, se sauva sur la terrasse.

Aux orages des jours précédents avait succédé un temps frais et clair; et malgré l'éclat des rayons du soleil qui se reflétait sur les feuilles mouillées il faisait froid. Anna tressaillit au contact de cette

fraîcheur que lui rendait plus sensible encore l'état de surexcitation morale dans laquelle elle se trouvait et qui, en ce moment, augmentait encore d'intensité.

— Va, va trouver Mariette, dit-elle à Serge qui voulait la suivre. Et elle se mit à marcher sur la natte qui tapissait la terrasse. « Est-ce qu'ils ne me pardonneront pas ; ne comprendront-ils pas que fatalement tout devait arriver ainsi ? » se dit-elle. Elle s'arrêta et regardant onduler sous le vent la cime des arbres dont les feuilles encore humides brillaient au soleil, elle sentit qu'elle ne pouvait espérer leur pardon, que tout et tous seraient sans pitié pour elle, oui tout, jusqu'à ce ciel, jusqu'à cette verdure. Et de nouveau, elle éprouva une étrange sensation de dédoublement. « Il ne faut pas, non, il ne faut pas réfléchir, se dit-elle. Il faut m'en aller. Mais où aller ? Quand partir ? Et qui emmener ? C'est cela, je prendrai le train du soir pour Moscou. J'emmènerai Serge et je prendrai le strict nécessaire. Mais avant tout il faut leur écrire à tous les deux. » Elle passa rapidement dans son boudoir, s'assit à son bureau et se mit en devoir d'écrire à son mari :

« Après ce qui s'est passé, je ne puis plus rester dans votre maison. Je pars et j'emmène mon fils. Je ne connais pas les lois. J'ignore donc avec qui légalement doit rester l'enfant, mais je l'emmène parce que je ne saurais vivre sans lui. Soyez magnanime, laissez-le moi... »

Jusqu'ici elle avait écrit rapidement et sans embarras ; mais l'appel à la générosité de son mari, qualité qu'elle se refusait à lui reconnaître, et l'obligation de terminer la lettre par quelques paroles touchantes l'arrêtèrent.

« Parler de ma faute et de mon repentir, mais cela m'est impossible parce que... » De nouveau elle s'arrêta ne sachant comment exprimer sa pensée. « Non, se dit-elle, je n'ajouterai rien », et déchirant la lettre, elle en écrivit une autre où elle s'abstint de faire allusion aux sentiments généreux d'Alexis Alexandrovitch, puis la cacheta. Restait à écrire à Vronski. Elle traça d'abord ces mots : « J'ai tout avoué à mon mari », puis elle s'arrêta et longtemps fut incapable d'en écrire davantage. Ce début lui paraissait brutal et peu féminin. « Mais que lui écrire ensuite... ? » se dit-elle.

De nouveau la rougeur de la honte couvrait son visage au souvenir de son calme ; elle fut saisie d'un vif dépit contre lui et déchira en menus morceaux la lettre commencée. « Ce n'est pas la peine », se dit-elle ; fermant alors son buvard elle monta annoncer à la gouvernante et aux domestiques qu'elle partirait ce jour même pour Moscou et commença aussitôt les préparatifs du départ.

XVI

Dans toutes les chambres de la maison de campagne commença alors un incessant va et vient ; tour à tour le portier, le jardinier, les domestiques passaient chargés de bagages. Les armoires et les commodes étaient ouvertes, et deux fois l'on fut obligé d'aller acheter des cordes ; les parquets étaient jonchés de papiers et de vieux journaux ; deux malles, plusieurs sacs, et des plaids empaquetés étaient déposés dans l'antichambre. Le coupé et deux voitures de louage attendaient près du perron. Les soucis du départ avaient fait oublier à Anna son trouble intérieur. Devant la table de son boudoir elle préparait son sac de voyage quand Annouchka attira son attention sur le bruit d'une voiture qui s'approchait. Anna regarda à la fenêtre et aperçut près du perron le courrier d'Alexis Alexandrovitch qui sonnait à la porte d'entrée.

— Va savoir ce qu'il y a, dit-elle ; et, calme, résignée à tout, elle s'assit dans un fauteuil les mains jointes sur les genoux. Le domestique lui apporta un gros paquet dont l'adresse était de la main d'Alexis Alexandrovitch.

— L'huissier a l'ordre d'attendre la réponse, dit-il.

— Bon, répondit Anna ; et dès qu'il fut sorti, d'une main tremblante elle ouvrit l'enveloppe. Une liasse de billets de banque entourée d'une bande cachetée s'échappa du paquet. Elle ouvrit la lettre qu'elle se mit à lire en commençant par la fin : « Toutes les dispositions nécessaires pour votre retour seront prises... j'attache une importance particulière à ce que vous fassiez droit à ma demande... » lisait-elle. Elle alla plus haut, alla jusqu'au bout puis recommença au commencement. La lecture terminée, elle fut saisie d'un frisson glacé et se sentit écrasée par un malheur terrible et inattendu.

Elle qui le matin regrettait ses aveux à son mari et n'avait d'autre désir que de reprendre ses papiers, éprouvait maintenant, en face de cette lettre, qui précisément comblait ses vœux, la sensation d'avoir éprouvé le plus terrible malheur qui soit possible.

« Il a raison ! Il a raison ! » prononça-t-elle. « Naturellement, il a toujours raison. Il est chrétien, il est généreux ! Oh ! que cet homme est vil

et méprisable ! Et dire que je suis seule à le comprendre, que jamais personne ne le comprendra en dehors de moi qui suis impuissante même à l'expliquer. On vantera sa religion, sa moralité, son honnêteté, son intelligence, mais personne n'a vu ce que moi j'ai vu. Tout le monde ignore que, pendant huit ans, il a opprimé ma vie, qu'il a étouffé tout ce qui palpitait en moi, que pas une seule fois il ne s'est dit que j'étais une femme vivante et que j'avais besoin d'amour. Personne ne sait qu'il m'offensait à chaque instant et qu'il n'en était que plus content de lui. N'ai-je pas cherché de toutes mes forces à donner une raison d'être à ma vie ; ne me suis-je pas efforcée de l'aimer et, ne pouvant y parvenir, n'ai-je pas reporté toute ma tendresse sur mon fils ? Mais j'en suis venue au point de ne plus pouvoir m'illusionner. Suis-je donc coupable si Dieu m'a faite avec le besoin d'aimer et de vivre ? Et maintenant ? Si encore il me tuait, s'il le tuait, je pourrais comprendre, pardonner, mais non... Comment n'ai-je pas prévu ce qu'il ferait ; pouvait-il agir autrement avec la bassesse de son caractère ? Et c'est lui qui aura raison, c'est moi qui serai une femme perdue et il profitera de cette occasion pour m'abaisser encore davantage »... Des phrases de la lettre lui revenaient à la mémoire :

« ... Vous imaginez facilement ce qui vous attendrait vous et votre fils ». « C'est la menace de me prendre mon fils et, sans doute il en a le droit,

leur loi est si stupide. Mais ne sais-je pas pourquoi il parle ainsi ? Il ne croit pas à mon affection pour mon fils, peut-être méprise-t-il mon sentiment. Mais il sait que je n'abandonnerai pas mon fils, car sans lui la vie m'est impossible même avec celui que j'aime, et en abandonnant mon fils pour m'enfuir, j'agisrais comme la femme la plus basse, la plus infâme. Il sait tout cela et il est convaincu que je n'aurai pas la force d'agir ainsi. »

Elle se rappelait encore cette phrase : « Notre vie doit rester ce qu'elle était ». Cette vie, auparavant, était pleine de souffrances, les derniers temps même elle était devenue terrible, que serait-ce donc maintenant ? Tout cela il le sait. Il sait aussi que je ne puis pas me repentir de ce qui est la raison d'être de ma vie, de mon amour. Il sait que toutes ses exigences ne peuvent aboutir qu'au mensonge et à la fausseté ; mais il cherche à prolonger ma torture, je le connais. Il nage dans le mensonge comme le poisson dans l'eau. Mais, je ne lui ferai pas ce plaisir, non ; je déchirerai ce tissu de mensonges dans lequel il cherche à m'envelopper. Advienne que pourra. Tout est préférable au mensonge et à la fausseté ! Mais que faire ? mon Dieu, mon Dieu ! Y a-t-il jamais eu une femme aussi malheureuse que moi ?... Non, je briserai tout, tout ! » s'écria-t-elle en bondissant et en refoulant ses larmes. Et elle s'approcha de la table pour écrire une autre lettre. Mais au fond de son

âme, elle sentait qu'elle était incapable d'aucune résolution, et qu'elle ne pouvait sortir de cette situation quelque fausse et malheureuse qu'elle fût.

Elle s'assit à la table, mais, au lieu d'écrire, elle appuya sa tête sur son bras et se mit à sangloter comme un enfant. Elle pleurait son rêve à jamais envolé, son rêve d'une situation nette et franche. Maintenant, elle le savait d'avance, rien ne serait changé à sa situation, celle-ci même serait plus terrible qu'auparavant. Elle sentait que la place qu'elle occupait dans le monde et qui, le matin, lui semblait si facile à abandonner, lui était plus chère qu'elle ne se l'imaginait et qu'elle ne pouvait se décider à l'échanger contre la position honteuse d'une femme qui a quitté son mari et son fils pour s'enfuir avec un amant; elle comprenait qu'elle aurait beau faire, elle ne serait pas la plus forte. C'était ainsi; elle ne connaîtrait jamais l'amour dans la liberté et resterait pour toujours la femme criminelle vivant sous la menace d'une dénonciation, l'épouse infidèle honteusement liée à un homme indépendant mais dont elle ne pourrait jamais partager la vie. Telle était sa conviction; cependant sa situation lui apparaissait sous un jour si sombre qu'il lui était impossible d'en imaginer le dénouement. Et elle pleurait sans se retenir, comme un enfant puni.

Entendant les pas du domestique, elle se reprit, et pour lui cacher son visage fit semblant d'écrire.

— L'huissier attend la réponse, dit le valet.

— La réponse ? Oui, dit Anna, qu'il attende ; je sonnerai.

« Que puis-je écrire ? pensa-t-elle. Que puis-je décider seule ? Je ne sais quelle résolution prendre ; qui est-ce que j'aime ? » De nouveau, elle sentait qu'en son âme tout se doublait. Saisie de crainte, elle prit le premier prétexte venu pour se distraire. « Il faut que je voie Alexis (c'est ainsi qu'en elle-même elle appelait Vronski), lui seul peut me tirer d'embarras. J'irai chez Betzy, je le verrai peut-être là-bas », se dit-elle ; elle oubliait que la veille encore, quand elle lui avait dit qu'elle n'irait pas chez la princesse Tverskaïa, il lui avait répondu que dans ce cas il n'irait pas non plus.

Elle s'approcha de la table et écrivit à son mari :

« J'ai reçu votre lettre.

« ANNA. »

Puis elle sonna et remit le billet au domestique.

— Nous ne partons plus, dit-elle à Annouchka qui entra.

— Vraiment, dit celle-ci.

— Non. Cependant, ne déballez pas avant demain. Qu'on garde la voiture, j'irai chez la princesse.

— Quelle robe faut-il préparer ?

XVII

La société conviée pour la partie de croquet à laquelle la princesse Tverskaïa avait invité Anna, devait se composer de deux dames et de leurs admirateurs. Ces deux dames étaient les personnalités les plus en vue d'un nouveau cercle pétersbourgeois surnommé, pour une raison quelconque, « LES SEPT MERVEILLES DU MONDE. » Ces dames appartenaient au plus grand monde, mais à un monde hostile à celui que fréquentait Anna. En outre, le sieur Strémov, un des hommes les plus influents de Pétersbourg, l'admirateur de Lise Merkalova, était, dans le service, l'ennemi d'Alexis Alexandrovitch. Pour toutes ces raisons Anna n'avait pas voulu accepter l'invitation, et c'était à ce refus que faisait allusion le billet de la princesse Tverskaïa. Mais maintenant, dans l'espoir de rencontrer Vronski, Anna avait décidé d'y aller. Elle arriva la pre-

mière. Au même instant qu'elle, le valet de Vronskï, ressemblant à un chambellan de la cour, avec ses favoris bien peignés, entra aussi. Il s'arrêta près de la porte et, se découvrant, la laissa passer. A sa vue, Anna se souvint que Vronskï avait dit la veille qu'il ne viendrait pas. C'était probablement pour s'excuser qu'il envoyait un mot. Pendant qu'elle se débarrassait de son manteau dans l'antichambre, elle entendit le valet dire, en affectant de ne pas prononcer les *r*, à la manière des chambellans : « De la part du comte à la princesse », et il remit le billet.

Elle eut envie de lui demander où était son maître et de retourner chez elle pour lui écrire de venir la voir ou elle-même d'aller chez lui, mais elle n'en eut pas le temps. La sonnette avait déjà annoncé son arrivée et le valet de la princesse Tverskaïa, faisant demi-tour à la porte d'entrée, attendait qu'elle pénétrât à l'intérieur de l'appartement.

— La princesse est au jardin, on vous annonce de suite. Ne désirez-vous pas venir au jardin? demanda un second valet dans l'autre pièce.

Elle se sentait aussi indécise, aussi troublée que chez elle; peut-être même cet état était-il encore aggravé par l'impossibilité où elle se trouvait de rien entreprendre; elle ne pouvait voir Vronskï et il lui fallait rester ici, dans une société qui lui était totalement étrangère, et dont l'humeur était en

contradiction absolue avec la sienne. Mais elle portait une toilette qui, elle le savait, lui allait à merveille, puis elle se croyait moins seule, au milieu de cette habituelle atmosphère d'oisiveté solennelle, aussi se sentait-elle mieux qu'à la maison. Au moins il ne lui était pas nécessaire de s'ingénier à trouver l'emploi de son temps. Elle n'avait qu'à laisser aller les choses d'elles-mêmes. Voyant Betsy venir à sa rencontre, dans une toilette blanche dont l'élégance la frappa, Anna lui sourit comme toujours. La princesse Tverskaïa était accompagnée de Toushevitch et d'une jeune fille, une parente de province, qui, à la grande joie de sa famille, passait l'été chez la fameuse princesse.

L'expression d'Anna avait sans doute quelque chose de particulier, car Betsy lui en fit aussitôt la remarque.

— J'ai mal dormi, répondit Anna en regardant attentivement le valet qui venait à leur rencontre et qui, elle le supposait, portait le billet de Vronski.

— Comme je suis heureuse que vous soyez venue, dit Betsy. Je suis fatiguée et je voudrais précisément m'installer pour prendre une tasse de thé avant leur arrivée...

Puis s'adressant à Toushevitch :

— Vous ferez bien d'essayer avec Macha le *croket ground* à l'endroit où l'on a rasé le gazon. Nous aurons le temps de causer ensemble pendant le thé, *we'll have a cosy chat*, n'est-ce pas? pour-

suivit-elle, se tournant vers Anna avec un sourire, et lui serrant amicalement la main dans laquelle elle tenait son ombrelle.

— D'autant plus que je ne pourrai pas rester longtemps, il faut que j'aille chez la vieille Vrédi; il y a un siècle que je le lui promets, dit Anna pour qui le mensonge, auparavant si étranger à sa nature, était devenu non seulement une chose simple et naturelle en société, mais presque un plaisir.

Pourquoi disait-elle une chose à laquelle, une minute auparavant, elle ne songeait même pas, elle n'aurait pu l'expliquer. Seule la considération que Vronski ne venait pas la poussait à se ménager un moyen de se rendre libre afin de tenter de le voir. Mais pourquoi avait-elle nommé précisément mademoiselle Vrédi, la vieille demoiselle d'honneur qu'elle n'avait nullement besoin de voir, elle-même n'aurait pu le dire; or, il se trouva qu'elle n'eût pu inventer de moyen plus habile pour se ménager un rendez-vous avec Vronski.

— Non, je ne vous laisserai partir à aucun prix, dit Betsy en fixant le visage d'Anna. Vraiment; si je vous aimais moins, je serais offensée. Vous avez l'air d'avoir peur de vous compromettre en ma société... S'il vous plaît, le thé dans le petit salon, dit-elle au domestique en fermant à demi les yeux, comme elle en avait l'habitude lorsqu'elle donnait des ordres.

Elle prit le billet des mains du valet et le lut.

— Alexis nous fait faux-bond, dit-elle en français. Il écrit qu'il ne peut venir aujourd'hui, ajouta-t-elle du ton le plus naturel et le plus simple, comme si jamais elle n'eût songé que Vronskî pût avoir d'autre importance pour Anna que celle de partenaire au croquet.

Anna n'était pas sans savoir que Betsy était au courant de ses relations avec Vronskî ; néanmoins, lorsqu'il était question de celui-ci dans leur conversation, elle était momentanément convaincue qu'elle ne savait rien.

— Ah ! fit-elle négligemment, semblant n'attacher qu'un intérêt médiocre à cette communication ; et elle continua en souriant :

— Comment votre société peut-elle compromettre quelqu'un ?

Cette façon de dissimuler un secret en jouant avec les mots avait pour Anna, comme en général pour toutes les femmes, un charme tout spécial, et ce n'était pas tant la nécessité de tenir caché son secret ni le but dans lequel elle s'efforçait d'y parvenir qui la séduisait, mais bien le procédé lui-même.

— Je ne peux pas être plus catholique que le pape, dit-elle. Strémov et Lisa Merkalova sont du meilleur monde ! D'ailleurs ils sont reçus partout ; et quant à *moi*, elle accentua particulièrement le mot *moi*, je n'ai jamais été ni sévère ni intolérante. A vrai dire, je n'en ai pas le temps.

— Non, mais peut-être ne tenez-vous pas à vous rencontrer avec Strémov? Qu'il se chicane avec Alexis Alexandrovitch au conseil, ce n'est pas notre affaire; mais dans le monde, c'est l'homme le plus aimable que je connaisse, et qui plus est, un joueur passionné de croquet. Du reste, vous en jugerez, et vous verrez avec quel esprit il se tire de ce rôle ridicule de vieil amoureux de Lisa. Il est charmant. Vous ne connaissez pas Sapho Stoltz? C'est le nouveau ton, tout à fait le dernier cri.

Betsy continuait de bavarder et, cependant, à son regard gai, intelligent, Anna sentait qu'elle devinait son embarras et cherchait à l'en tirer.

Toutes deux étaient dans le petit salon.

— Voyons, il faut répondre à Alexis, dit Betsy en s'asseyant devant la table.

Elle écrivit quelques lignes qu'elle mit sous enveloppe.

— Je lui dis qu'il vienne dîner, qu'il manquerait un cavalier pour une de nos invitées. Lisez donc et voyez si mon billet est suffisamment expressif. Excusez-moi, je vous laisse pour un moment; cachez la lettre, je vous prie, et envoyez-la, lui dit-elle de la porte. J'ai des ordres à donner.

Sans hésiter un moment, Anna prit la place de Betsy devant le bureau, et, sans prendre connaissance de ce que celle-ci avait écrit, ajouta au bas :

« J'ai absolument besoin de vous voir, trouvez-vous au jardin de Vrédé, à six heures. J'y serai. »

Ceci fait, elle cacheta la lettre, et Betsy, en rentrant, la remit devant elle au domestique.

Pendant le thé qu'on leur servit sur une petite table, dans le petit salon plein de fraîcheur, les deux femmes eurent, en effet, le *cosy chat* promis par la princesse avant l'arrivée des invités. Elles causaient, en les jugeant, de celles qu'on attendait, et la conversation s'arrêta sur Lisa Merkalova.

— Elle est charmante et m'a toujours été très sympathique, dit Anna.

— Vous avez raison de l'aimer, elle est folle de vous. Hier elle est venue me voir après les courses, elle était au désespoir de ne pas vous rencontrer. Elle dit que vous êtes une véritable héroïne de roman et que si elle était homme, elle ferait des folies pour vous, à quoi Strémov lui réplique qu'elle en fait assez sans cela.

— Mais, expliquez-moi donc une chose que je n'ai jamais pu comprendre, dit Anna après un moment de silence et d'un ton qui montrait clairement qu'elle ne faisait pas une question banale, mais que ce qu'elle demandait avait une réelle importance pour elle. Dites-moi, je vous prie, quels rapports y a-t-il entre elle et le prince Kaloujsky, qu'on appelle Mickha? Je les ai rarement rencontrés ensemble. Qu'y a-t-il entre eux?

Betsy sourit des yeux et regarda attentivement Anna.

— C'est un nouveau genre, dit-elle. Toutes

l'adoptent et jettent leurs bonnets par-dessus les moulins. Mais il y a manière et manière.

— Oui, mais quelles sont ses relations avec Kaloujsky ?

Betsy, ce qui lui arrivait rarement, fut prise d'un accès de franche hilarité.

— Vous empiétez sur le domaine de la princesse Miagkaïa. C'est une question d'enfant terrible que vous me posez là.

Et Betsy, ne pouvant se retenir, s'abandonnait à ce rire contagieux des gens qui rient rarement.

— Il faut le leur demander, prononça-t-elle en riant aux larmes.

— Non, vous riez ! dit Anna, gagnée aussi malgré elle par cet accès d'hilarité. Mais je n'ai jamais pu comprendre quel était, dans tout cela, le rôle du mari.

— Le rôle du mari ? Le mari de Lisa Merkalova porte toujours son plaid derrière elle et se tient sans cesse prêt à son service. Quel est le fin mot de tout cela ? personne ne veut même le savoir. Il y a certains détails de toilette dont on affecte de ne pas parler dans la bonne société, auxquels même on ne veut pas penser. Il y a, à mon avis, une grande analogie entre ces détails et la question que vous me posez.

— Irez-vous à la fête des Rolandaki ? demanda Anna pour changer la conversation.

— Je ne pense pas, répondit Betsy.

Et, sans regarder son amie, elle se mit à verser le thé parfumé dans de petites tasses transparentes. Elle avança la tasse d'Anna, prit une cigarette qu'elle glissa dans un tube d'argent et l'alluma.

— Voyez-vous, je suis dans une très heureuse situation, commença-t-elle, recouvrant son sérieux et prenant sa tasse à la main ; je comprends votre caractère et celui de Lise. Lise est une de ces natures naïves qui, comme les enfants, ne saisissent pas la différence entre le bien et le mal ; du moins, étant enfant, elle ne la saisissait pas. A présent, elle se rend compte que cette naïveté lui va bien et affecte, par genre, de ne pas comprendre, dit Betsy avec un fin sourire. Du reste, elle a raison, cela lui va. Voyez-vous, une même chose peut être envisagée de façons très différentes : selon qu'on la considère tragiquement ou placidement elle prend les proportions d'une souffrance ou devient un sujet de joie. En ce qui vous concerne, peut-être êtes-vous trop portée à regarder les choses par le côté tragique.

— Comme je voudrais connaître les autres comme je me connais moi-même, dit Anna d'un air pensif et sérieux. Suis-je meilleure ou pire ? A mon avis, je suis pire.

— Enfant terrible ! enfant terrible ! dit Betsy. Mais les voilà.

XVIII

Des pas et une voix d'homme se firent entendre, puis des voix de femmes et des rires, et les invités attendus parurent enfin : c'était Sapho Stolz accompagnée d'un jeune homme nommé Vaska, dont l'extérieur revêtait une santé florissante ; à n'en pas douter, un régime confortable composé de viandes saignantes, de truffes et de bourgogne, lui avait valu cette apparence de prospérité physique.

Vaska salua les dames, jeta sur elles un regard d'une seconde et pénétra dans le salon derrière Sapho, suivant, comme s'il eût été attaché à elle, la jeune femme qu'il dévorait de ses yeux brillants. Sapho Stoltz était une jolie blonde aux yeux noirs. Elle entra d'une allure décidée, faisant sonner les hauts talons de ses souliers, et secoua d'une mâle et vigoureuse étreinte la main des dames.

Anna, qui n'avait encore jamais rencontré cette nouvelle célébrité, fut frappée de sa beauté ainsi que de l'excentricité excessive de sa toilette et de la hardiesse de ses manières. Elle était coiffée d'un véritable échafaudage de cheveux, les uns vrais, les autres faux, d'une nuance dorée, en sorte que sa tête était à peu près aussi haute que son buste, moulé dans un corsage très décolleté. Ses gestes étaient si accentués qu'à chacun de ses mouvements se dessinaient les formes de ses genoux et de ses cuisses.

Betsy se hâta de la présenter à Anna.

— Imaginez-vous que nous avons failli écraser deux soldats, se mit-elle aussitôt à raconter, accompagnant son sourire d'un clignement d'yeux et repoussant du pied la queue de sa robe. J'étais en voiture avec Vaska... Au fait, vous ne le connaissez pas ; elle désigna alors le jeune homme par son nom de famille, en rougissant et riant tout à la fois de s'être oubliée à l'appeler Vaska devant une étrangère. Le jeune homme salua de nouveau Anna, mais sans rien lui dire. S'adressant alors à Sapho :

— Vous avez perdu votre pari, nous sommes arrivés les premiers. Payez, dit-il en souriant.

Sapho répondit, plus gaiement encore :

— Pas maintenant.

— Soit, vous me paierez plus tard.

— Bon ! bon ! Mais, s'écria-t-elle tout à coup,

s'adressant à la maîtresse de maison. Je suis bonne... j'ai tout à fait oublié. Je vous ai amené un hôte. Le voici.

Cet hôte inattendu qu'amenait Sapho et qu'elle oubliait de présenter, avait cependant une telle importance que, malgré sa jeunesse, les deux dames se levèrent pour le saluer.

C'était un nouvel admirateur de Sapho, qu'à l'exemple de Vaska il ne quittait pas d'une semelle.

Bientôt arrivèrent le prince Kaloujsky en compagnie de Strémov et de Lisa Merkalova. Celle-ci, brune et maigre, avait le type oriental, l'air nonchalant et des yeux charmants, que tout le monde disait impénétrables. Sa toilette de teinte sombre, qui aussitôt attira l'attention et causa l'admiration d'Anna, était en parfaite harmonie avec son genre de beauté. Autant Sapho était brusque et vive, autant Lisa, au contraire, était souple et langoureuse.

De l'avis d'Anna, Lisa était beaucoup plus séduisante. Betsy, en parlant d'elle, lui avait dit qu'elle posait à l'enfant innocent, mais aussitôt qu'elle la vit, elle se rendit compte que ce reproche était injustifié. A la vérité, elle était bien réellement une femme naïve et jolie, mais elle était charmante et à coup sûr irresponsable. Au demeurant, ses manières ne valaient guère mieux que celles de Sapho; comme celle-ci, en effet, elle était

flanquée de deux admirateurs, l'un jeune, l'autre vieux, qui la dévoraient des yeux ; néanmoins, il y avait en elle quelque chose qui marquait sa supériorité sur son entourage : ce je ne sais quoi qui différencie l'éclat du diamant de celui des pierres fausses. Cet éclat rayonnait dans ses yeux charmants et vraiment impénétrables. Le regard fatigué en même temps que passionné de ses yeux cerclés de bistre, frappait par son absolue franchise. Quiconque regardait ses yeux pouvait s'imaginer la connaître entièrement, et la connaître, c'était l'aimer.

Lorsqu'elle aperçut Anna, un joyeux sourire s'épanouit soudain sur son visage.

— Ah ! comme je suis heureuse de vous rencontrer, dit la jeune femme en s'approchant d'elle. Hier, aux courses, j'ai voulu vous joindre, mais vous étiez déjà partie. Je désirais tant vous voir, précisément hier. N'est-ce pas que c'était horrible ? poursuivit-elle en regardant Anna ; et l'éclat de ses yeux semblait découvrir toute son âme.

— Oui, je n'aurais jamais cru que ce spectacle pût être aussi émouvant, répondit Anna en rougissant.

A ce moment, toute la société se leva pour aller au jardin.

— Moi, je n'irai pas, dit Lisa en souriant ; et s'asseyant près d'Anna : Vous non plus, n'est-ce pas ? Quel plaisir peut-on trouver à jouer au croquet !

— Pourtant, j'aime assez cela, dit Anna.

— Dites-moi, comment faites-vous pour ne pas vous ennuyer ? Rien qu'à vous regarder on se sent joyeux. Vous vivez, vous ; moi, je m'ennuie.

— Vous ennuyer, vous ! Mais c'est impossible ! Votre maison passe pour la plus gaie de Pétersbourg.

— Peut-être s'ennuie-t-on encore davantage hors de notre cercle ; quant à moi, loin de m'amuser, je m'ennuie mortellement.

Sapho alluma une cigarette, et, fidèlement escortée des deux jeunes gens, se rendit au jardin. Betsy et Strémov restèrent à prendre le thé.

— Comment se fait-il que vous vous ennuyiez ? dit Betsy. Sapho vient à l'instant de nous dire que votre réception d'hier était des plus gaies.

— Dieu ! que je me suis ennuyée ! dit Lisa Merkalova. On s'est en effet réuni chez moi, après les courses, mais que ces réceptions sont banales et monotones. Toute la soirée nous sommes restés assis sur les divans. Le beau plaisir, vraiment ? Non, je vous en prie, dites-moi comment vous faites pour ne pas vous ennuyer, demanda-t-elle de nouveau à Anna. Il suffit de jeter un regard sur vous pour se dire : cette femme a sans doute ses soucis comme tout le monde, mais, à coup sûr, elle ne s'ennuie pas. Dites, comment faites-vous ?

— Mais je ne fais rien, répondit Anna, émue de cette insistance.

— C'est le meilleur moyen, intervint Strémov.

Ce dernier était un homme d'une cinquantaine d'années, grisonnant, mais encore vert ; bien que laid, son visage était original et intelligent. Lisa Merkalova était la nièce de sa femme et il passait avec elle tous ses moments de loisir. Il était, dans le service, l'adversaire d'Alexis Alexandrovitch, mais en homme intelligent, il affectait, en reconstruant Anna dans le monde, de se montrer particulièrement courtois avec elle.

— Ne rien faire, dit-il en souriant finement, est bien le meilleur moyen. Je vous l'ai dit depuis longtemps, poursuivit-il, s'adressant à Lisa Merkalova, le plus sûr moyen de ne pas s'ennuyer, c'est de ne pas penser qu'on s'ennuiera ; de même que si l'on souffre d'insomnie, il ne faut pas avoir l'idée qu'on ne dormira pas. C'est ce qu'Anna Arkadieвна vient à l'instant de vous dire.

— Certes, je serais ravie d'avoir réellement dit cela, car c'est non seulement spirituel, mais absolument vrai, répondit Anna en souriant.

— Non, expliquez-moi pourquoi l'on éprouve autant de difficulté ou pour s'endormir ou pour ne pas s'ennuyer ?

— Pour s'endormir, il faut travailler, et pour s'amuser, c'est aussi nécessaire.

— Mais à quoi bon travailler, puisque mon travail n'est utile à personne ? Faut-il faire semblant ? Je ne sais pas... je ne veux pas...

— Vous êtes incorrigible, dit Strémov sans la regarder, et, de nouveau, il s'adressa à Anna.

Il avait rarement l'occasion de la rencontrer, aussi ne pouvait-il guère lui dire que des banalités : il lui parla de son retour à Pétersbourg, de l'affection que la comtesse Lydie Ivanovna avait pour elle ; mais malgré le tour banal de la conversation, il était évident qu'il faisait tous ses efforts pour lui être agréable tout en lui témoignant son plus profond respect.

Toustchevitch vint dire que la société attendait les joueurs de croquet.

— Non, ne partez pas, je vous en prie, dit Lisa Merklova, apprenant que l'intention d'Anna était de s'en aller.

Strémov se joignit à elle.

— Le contraste sera trop grand, dit-il, entre la société d'ici et celle de la vieille demoiselle Vrédé. En outre, vous ne serez pour elle qu'un prétexte à médisances, tandis qu'ici votre présence éveille les sentiments les plus opposés.

Anna resta un moment indécise. Les paroles flatteuses de cet homme intelligent, la sympathie naïve et enfantine que lui témoignait Lisa Merklova, tout ce milieu mondain dans lequel elle se sentait si à l'aise, tout cela lui semblait si simple auprès de ce qui l'attendait, qu'elle eut un instant d'hésitation.

« Faut-il rester, se dit-elle, et reculer encore

le moment pénible de l'explication? » Mais aussitôt elle se rappela ce qui l'attendait une fois qu'elle se trouverait seule à la maison, si elle ne se décidait pas à prendre un parti quelconque. Elle se revit, comme le matin, prête à s'arracher les cheveux à pleines mains, et ce souvenir lui parut tellement pénible qu'elle dit adieu et partit.

XIX

Malgré sa vie mondaine et frivole en apparence, Vronskï détestait le désordre. Dans sa jeunesse, étant au corps des pages, il se trouva un jour endetté, voulut emprunter de l'argent et essuya un refus ; depuis lors, il s'était toujours arrangé pour éviter de se trouver en pareille posture.

Dans ce but, quatre ou cinq fois par an, selon les circonstances, il mettait de l'ordre dans ses affaires ; il appelait cela faire ses comptes ou sa LÈSSIVE.

Le lendemain des courses, Vronskï s'éveilla tard et sans se raser ni prendre son bain, il endossa un costume de treillis, puis, installant sur sa table son argent, ses comptes et ses papiers, il se mit au travail. Petritzkï savait par expérience que dans ces circonstances-là son ami était de mauvaise humeur, aussi dès qu'en s'éveillant il l'aperçut

devant la table, il s'habilla sans bruit et sortit pour ne pas le déranger.

Tout homme dont l'existence comporte quelque complication, s'imagine volontiers qu'il est le seul qui soit obligé de faire face à ces difficultés; il ne pense pas que les autres sont en butte à des embarras aussi complexes que ceux dont lui-même déplore la rencontre. Tel était l'état d'esprit de Vronski; celui-ci en effet était persuadé, et cette conviction, bien qu'assez juste, n'était pas exempte d'une certaine pointe d'orgueil, que tout autre, à sa place, se serait égaré depuis longtemps pour sombrer finalement sur les écueils d'une situation aussi embrouillée. Cependant il sentait le moment opportun pour faire ses comptes et tirer au clair sa situation.

Il s'attaqua d'abord à la question d'argent, la jugeant plus facile. Il transcrivit de sa petite écriture fine, sur une feuille de papier, tout ce qu'il devait, il en fit le compte et se trouva débiteur de dix-sept mille et quelques centaines de roubles, qu'il laissa de côté pour avoir un chiffre rond. Ayant totalisé d'autre part son argent liquide et son carnet de chèques, il se rendit compte qu'il disposait, à l'heure actuelle, de dix-huit cents roubles; or, jusqu'au nouvel an, il ne prévoyait pas de rentrées. Il se mit alors à étudier attentivement ses dettes qu'il transcrivit en les classant en trois catégories. Dans la première il plaça les plus pressantes, celles qu'il fallait se tenir prêt à payer au

premier avis, celles en un mot qu'il ne pourrait remettre lorsqu'on en exigerait le paiement. Ces dettes s'élevaient à près de quatre mille roubles, dont quinze cents pour le cheval et deux mille cinq cents dont il s'était porté garant pour un jeune camarade nommé Vinievski, lequel avait perdu cette somme en jouant avec un escroc. Vronski avait offert de payer sur-le-champ (il disposait alors des fonds nécessaires), mais Vinievski et Iachvine avaient insisté pour se libérer eux-mêmes, alléguant que Vronski n'ayant même pas joué, ne pouvait être responsable. Tout cela était fort bien, en vérité, néanmoins Vronski ne s'illusionnait pas, il savait que pour cette vilaine histoire, à laquelle il n'avait participé qu'à titre de répondant de Vinievski, il devait avoir sous la main deux mille cinq cents roubles; il pourrait ainsi, en cas de réclamation, les jeter au grec qui les avait escroqués et du même coup se débarrasser de lui. Ainsi, pour cette catégorie, la plus urgente, il lui fallait quatre mille roubles. Les dettes de la deuxième catégorie se montaient à huit mille roubles; c'étaient de beaucoup les plus importantes. Elles avaient trait aux dépenses de l'écurie : approvisionnement d'avoine et de foin, appointements de l'Anglais, fournitures du sellier, etc. De ce côté encore il fallait distribuer deux mille roubles pour être à peu près tranquille. La dernière catégorie comprenait les notes des fournisseurs,

de l'hôtel, du tailleur; celles-ci pouvaient attendre. Il lui fallait donc immédiatement environ six mille roubles; or, il n'en avait pas dix-huit cents.

Pour un homme à qui l'on attribuait un revenu de cent mille roubles, il semblait que ce dût être un jeu que de réunir une pareille somme; mais en réalité la situation était bien différente : Vronski était loin d'avoir ces cent mille roubles. La grosse fortune de son père, qui représentait une rente annuelle de deux cent mille roubles, était indivise entre les deux frères. Quand le frère aîné, criblé de dettes, avait épousé Varia Tchirkova, fille du décembriste, qui n'avait aucune fortune, Alexis avait abandonné à son frère tous les revenus des propriétés paternelles, ne se réservant de ce fait qu'un revenu de vingt-cinq mille roubles par an. Il avait alors dit à son frère que cette somme lui suffirait amplement jusqu'à ce qu'il se mariât, ce qui probablement n'arriverait jamais. Et celui-ci qui commandait l'un des régiments les plus brillants et qui venait précisément de se marier, ne put refuser ce cadeau. Sa mère, sur sa fortune personnelle, donnait à Alexis un supplément de vingt mille roubles et le jeune homme dépensait le tout. Or, ces derniers temps, la vieille comtesse, mécontentée par sa liaison et son brusque départ de Moscou, avait cessé de lui envoyer de l'argent et en conséquence, Vronski, habitué depuis quelque temps à vivre sur le pied de quarante-cinq

mille roubles par an, s'était vu réduit à son revenu de vingt-cinq mille roubles, d'où le déficit. Recourir à sa mère, il n'y pouvait songer : sa dernière lettre, qu'il avait reçue la veille, l'avait particulièrement irrité ; elle était prête à tous les sacrifices, y disait-elle, dans le but de favoriser son succès dans le monde et son avancement, mais s'il persistait à scandaliser toute la bonne société, il ne devait, en aucune façon, compter sur elle. Ce procédé, qui consistait à le prendre par l'argent, l'offensait particulièrement ; aussi se sentait-il plus refroidi que jamais à son endroit. Cependant il ne pouvait revenir sur la généreuse décision qu'il avait prise à l'égard de son frère, bien que dans les circonstances présentes et en raison de sa liaison avec madame Karénine, il commençât à entrevoir que ce don généreux avait été fait à la légère et que tout en étant célibataire, il pouvait avoir besoin d'un revenu de cent mille roubles. Mais il était impossible de revenir là-dessus. Il lui suffisait de penser à la femme de son frère, de se souvenir que cette bonne et charmante Varia ne manquait jamais l'occasion de lui dire qu'elle n'oubliait pas sa générosité et savait l'apprécier, pour comprendre l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de reprendre la parole donnée. Cette perspective lui semblait aussi inadmissible que celle de battre une femme, de voler ou de mentir. Un seul moyen lui restait, et c'est sans la moindre hésitation qu'il

décida d'y recourir : il lui fallait, chose facile en somme, emprunter dix mille roubles chez un usurier, réduire ensuite ses dépenses, enfin vendre son écurie de courses. Cette décision une fois prise, Vronski écrivit aussitôt un mot à M. Rolandaki, qui, plusieurs fois, lui avait fait des propositions pour l'achat de ses chevaux ; puis il envoya chercher l'Anglais et l'usurier, et fit une répartition de l'argent qui lui restait. Ses affaires ainsi réglées, il écrivit à sa mère un mot très froid ; il tira alors de son portefeuille trois billets d'Anna qu'il relut, et qu'ensuite il brûla puis, se souvenant de leur conversation de la veille, il devint pensif.

XX

Vronskî avait organisé son existence de la façon la plus heureuse : il s'était composé, pour son usage personnel, un code de lois qui définissait nettement ce qu'il fallait faire et ne pas faire. A vrai dire, ce code n'embrassait qu'un cercle peu étendu, mais en revanche ses lois étaient si explicitement définies, que sans jamais s'en écarter il n'avait, en quelque circonstance que ce fût, aucune hésitation. Ce code lui prescrivait en effet : qu'on doit acquitter une dette contractée envers un joueur indélicat, mais qu'il n'est pas nécessaire de solder la note de son tailleur ; que le mensonge défendu envers les hommes est permis au contraire envers les femmes ; qu'on ne doit tromper personne hormis un mari ; qu'une offense ne se pardonne pas, mais que l'insulte est permise, etc. Toutes ces lois n'étaient peut-être pas conformes à la raison ni à la morale, elles étaient néanmoins fermement établies et, en

les observant, Vronskï y gagnait la tranquillité et se sentait le droit de porter haut la tête. Mais les derniers temps, ses relations avec Anna l'incitèrent à s'apercevoir qu'il y avait dans son code quelques lacunes et il entrevit dans l'avenir des difficultés et des doutes, en présence desquels il ne saurait quel parti adopter.

Jusqu'à présent ses rapports avec Anna et son mari lui paraissaient simples et naturels ; ils étaient nettement et clairement définis par des principes dont il s'était fait une règle de conduite. Une femme honnête lui avait donné son amour, lui l'aimait en retour, la jugeant aussi estimable, sinon plus encore, que ne l'aurait été une épouse légitime. Il se serait laissé couper la main plutôt que de prononcer un mot ou de faire une allusion capables non seulement de l'offenser, mais encore de porter l'atteinte la plus légère au respect qu'il lui devait en sa qualité de femme.

Ses rapports envers la société étaient aussi clairement déterminés : il accordait à tout le monde le droit de connaître sa liaison avec Anna, ou tout au moins de la soupçonner, mais non celui d'en parler, résolu à fermer la bouche aux indiscrets ; il ne se dissimulait pas qu'il avait causé lui-même le déshonneur de cette femme qu'il aimait, mais il n'aurait pas supporté qu'en raison même de sa déchéance, quelqu'un s'arrogeât le droit de lui manquer de respect.

Vis-à-vis du mari, sa position était plus nette encore ; du moment qu'Anna l'avait aimé, il se croyait un droit imprescriptible sur elle, considérant le mari comme un être inutile et gênant ; certes il sentait combien était ridicule la situation de cet homme, mais il n'y pouvait rien. Le seul droit qu'il lui reconnaissait était d'exiger une réparation par les armes, exigence à laquelle d'ores et déjà il était tout disposé à se soumettre.

Cependant, les derniers temps avaient surgi entre les amants de nouveaux liens moraux, dont l'imprécision même n'était pas sans effrayer Vronski. La veille, Anna lui avait appris qu'elle était enceinte, et il sentait que cette révélation devait l'inciter à prendre une résolution quelconque, mais rien dans son code personnel ne s'appliquait exactement à cette circonstance. Il fut donc pris à l'improviste et, au premier moment, quand elle lui avoua sa position, il lui sembla qu'il était d'une absolue nécessité pour elle d'abandonner son mari. Il lui fit part de cette opinion. Pourtant, après réflexion, la réalisation de ce vœu de la première heure ne lui semblait plus aussi désirable, mais il n'osait se l'avouer à lui-même, craignant de découvrir que cette nouvelle manière de voir lui était suggérée par l'égoïsme.

« Lui faire quitter son mari, se disait-il, c'est unir sa vie à la mienne. Y suis-je préparé ? Comment fuir tous deux sans argent ? Admettons même

que je puisse m'en procurer... Pourrais-je m'en aller avec elle ? Ne suis-je pas lié par le service ? Aucune hésitation n'est possible ; en lui faisant cette proposition, je dois me tenir prêt à me procurer l'argent nécessaire et à donner ma démission. »

Tout en réfléchissant et en envisageant l'alternative de démissionner ou de rester au service, il sentait s'éveiller en lui un autre sentiment qu'il était seul à connaître et qui était peut-être celui qui exerçait sur sa vie la principale influence.

L'ambition avait été le rêve de son enfance et de sa jeunesse, et même à l'heure actuelle, bien qu'il ne voulût pas en convenir, ce sentiment était de force à contrebalancer son amour.

Ses premiers pas dans le monde et dans la carrière militaire avaient été heureux ; cependant, deux ans auparavant, il avait commis une forte maladresse : dans le but d'afficher son indépendance, il avait refusé l'avancement qu'on lui proposait, espérant se faire valoir par cette attitude. Loin d'en tirer quelque profit, il ne réussit qu'à se faire passer pour un prétentieux et ceux-là même qui lui avaient porté quelque intérêt, l'abandonnèrent ; bon gré mal gré il garda donc sa réputation d'indépendant. Il sut faire contre mauvaise fortune bon cœur, il ne parut en vouloir à personne, ne se montra nullement offensé et sembla n'ambitionner que la liberté de s'amuser en paix. En

réalité, depuis une année, c'est-à-dire depuis son départ de Moscou, il avait cessé de s'amuser. Il comprenait qu'il cessait d'être l'homme indépendant dont la puissance d'action n'est limitée que par la volonté. Ce rôle s'effaçait peu à peu, et dépouillé de cette auréole, il apparaissait aux yeux du monde comme un incapable dont tout le mérite se bornait à être un brave et honnête garçon.

Sa liaison avec madame Karénine, qui avait fait beaucoup de bruit et attiré l'attention générale, par le nouvel éclat qu'elle lui donnait, avait momentanément calmé sa fièvre d'ambition. Mais depuis une semaine, elle le brûlait avec une nouvelle ardeur. Son ami d'enfance, Serpoukhovskoï, qui appartenait au même monde que lui, son camarade de promotion, son condisciple au corps des cadets, où ils rivalisaient dans les études et les exercices physiques, le compagnon qui avait partagé ses aventures et ses rêves ambitieux, revenait d'Asie Centrale, où il avait gagné deux grades et une distinction rarement conférée aux généraux si jeunes. A peine était-il rentré à Pétersbourg que tout le monde parlait de lui; on le considérait unanimement comme un astre de première grandeur apparaissant à l'horizon. Bien que du même âge que Vronskï, dont il était le camarade, il était général et sur le point d'être promu à un poste important.

Auprès de lui, Vronskï, tout indépendant et brillant qu'il était et malgré qu'il fût aimé d'une

femme charmante, n'était qu'un simple capitaine auquel on laissait la liberté de rester indépendant tout à son aise.

« Certes, se disait-il, je ne suis pas jaloux du succès de Serpoukhovskoï, néanmoins, son avancement me prouve qu'il suffit d'attendre et qu'un homme comme moi peut faire rapidement son chemin. Il y a seulement trois ans, il en était au même point que moi. En donnant ma démission, je brûle mes vaisseaux ; en restant au contraire au service, je ne perds rien. D'ailleurs ne m'a-t-elle pas dit qu'elle ne voulait rien changer à sa situation ? Et possédant son amour, puis-je envier le sort de Serpoukhovskoï ! »

Tout en tortillant lentement ses moustaches, il quitta la table et fit le tour de la chambre. Ses yeux brillaient d'un éclat particulier ; il se sentait l'esprit net, calme et joyeux, résultat habituel de la mise à jour de ses affaires. Satisfait d'y voir clair dans son esprit comme dans ses comptes, il se rasa, s'habilla, prit un bain froid et se disposa à sortir.

XXI

— Justement, je venais te chercher, dit Petritzkï. Ta lessive a duré bien longtemps, aujourd'hui. As-tu terminé?

— C'est fini, lui répondit Vronskï, le regard souriant.

Tout en parlant, il tiraillait doucement les bouts de ses moustaches, comme s'il eût craint, d'un mouvement trop brusque ou trop vif, de détruire l'ordre qu'il avait si péniblement mis dans ses affaires.

— Ce travail te réussit toujours à l'égal d'un bain, dit Petritzkï. Je viens de chez Gritzka (c'était le nom qu'il donnait au commandant de leur régiment). On t'attend là-bas.

Vronskï regardait son camarade, sans répondre, pensant à tout autre chose.

— Ah ! c'est donc chez lui cette musique ? dit-il ;

— les échos lointains de polkas et de valse parvenaient en effet jusqu'à eux. — En quel honneur cette fête?

— Pour l'arrivée de Serpoukhovskoï.

— Ah ! dit Vronski, je ne savais pas.

Ses yeux brillèrent d'un éclat plus vif.

Ayant pris ou plutôt s'étant imposé la résolution de sacrifier son ambition au bonheur que lui procurait son amour, Vronski ne pouvait se montrer jaloux de Serpoukhovskoï, ni lui en vouloir de n'être pas venu tout d'abord chez lui ; en somme, c'était un bon camarade et il était heureux de le revoir.

— Vraiment, j'en suis très heureux, ajouta-t-il.

Le colonel Démine occupait une grande maison de campagne. Au moment où ils arrivèrent, toute la société se trouvait sur le balcon, très large, du premier étage. Dans la cour, Vronski remarqua tout d'abord les chanteurs en costumes de treillis, réunis autour d'un petit fût d'eau-de-vie, puis le colonel, un homme à la puissante carrure et au teint réjoui, qui se tenait au milieu du cercle des officiers. Il était sur les premières marches de la terrasse et d'une voix qui dominait l'orchestre en train de jouer un quadrille d'Offenbach, il donnait, en agitant les mains, des ordres à un groupe de soldats, qui se tenait un peu en côté. Quelques soldats, le vaguemestre et plusieurs sous-officiers, s'approchèrent de la terrasse en même temps que Vronski. Le colonel, qui était retourné à table, re-

vint sur le perron, une coupe à la main, et porta ce toast :

— A la santé de notre ancien camarade, le valeureux général, prince Serpoukhovskoï. Hourra !

Serpoukhovskoï, tenant également une coupe, s'avança derrière le colonel.

— Tu rajeunis tous les jours, Bondarenko, dit-il, s'adressant à un soldat qui, le teint coloré, se trouvait devant lui.

Vronskï n'avait pas vu Serpoukhovskoï depuis trois ans. Son allure lui sembla plus martiale, sans doute à cause de ses favoris qu'il avait laissé pousser, toutefois il était toujours aussi élégant ; au reste, c'était moins sa beauté que la douceur et la noblesse de son visage ou la majesté de sa stature que l'on admirait en lui.

Une seule transformation frappa Vronskï, c'était l'apparition de ce sourire plein de douceur qui se fixe invariablement sur le visage de tout homme que le succès favorise et qui devient un objet d'admiration pour tout le monde. Vronskï avait déjà eu l'occasion de constater sur d'autres visages cette expression qu'il remarquait ce jour-là sur celui de Serpoukhovskoï.

Comme il descendait le perron, Serpoukhovskoï aperçut Vronskï. Un sourire joyeux éclaira son visage. Il fit un signe de tête à son ami, leva sa coupe en lui envoyant un salut, voulant par là lui faire comprendre qu'il devait d'abord s'approcher

du vaguemestre qui, dans une attitude respectueuse, se préparait déjà à recevoir l'accolade.

— Eh bien ! le voilà ! s'écria le colonel. Et Iachvine prétendait que tu étais dans les humeurs noires !

Serpoukhovskoï donna l'accolade au brave vaguemestre, et essuyant sa bouche avec son mouchoir, s'approcha de Vronski.

— Comme je suis heureux ! dit-il en lui serrant la main et l'entraînant à l'écart.

— Occupez-vous de lui ; cria le colonel à Iachvine en désignant Vronski ; et il descendit vers les soldats.

— Pourquoi n'es-tu pas venu aux courses, hier ? Je comptais t'y rencontrer, dit Vronski en regardant Serpoukhovskoï.

— J'y suis allé, mais fort tard, dit-il ; puis, s'adressant à un aide de camp :

— Veuillez partager cela entre les soldats.

Il tira hâtivement de sa poche trois billets de cent roubles qu'il remit en rougissant à l'officier.

— Vronski, désires-tu boire ou manger ? demanda Iachvine. Hé ! donnez donc quelque chose à manger au comte. Tiens, bois cela, en attendant.

La fête se prolongea longtemps chez le colonel : on but beaucoup. On porta en triomphe Serpoukhovskoï et le colonel. Après quoi, ce dernier et Petritzki dansèrent devant les chanteurs. Puis le colonel, se sentant un peu las, s'assit sur un banc,

dans la cour, et entama avec Iachvine une conversation tendant à prouver la supériorité de la Russie sur la Prusse, notamment dans les charges de cavalerie; la gaieté s'apaisa pour un moment. Serpoukhovskoï entra dans la maison et alla se laver les mains dans le cabinet de toilette. Il y trouva Vronskî. Celui-ci, s'étant débarrassé de son uniforme de coutil, se versait de l'eau sur la tête et sur le cou et sa peau rougissait sous la friction de sa main. Ayant terminé ses ablutions, Vronskî s'assit près de Serpoukhovskoï, sur un petit divan, et la conversation prit un tour intéressant pour tous deux.

— Je n'ai jamais cessé, grâce à ma femme, d'être au courant de tes affaires, dit Serpoukhovskoï. Je suis très heureux que tu l'aies vue souvent.

— Elle est très amie avec Varia, et ce sont les seules femmes de Pétersbourg avec qui j'aie du plaisir à me trouver, répondit en souriant Vronskî.

L'agréable sujet sur lequel il prévoyait que la conversation allait s'engager, était en réalité la cause de ce sourire.

— Les seules? demanda Serpoukhovskoï, en souriant également.

— Oui, répondit Vronskî; de mon côté je n'ai pas manqué de nouvelles de toi, mais ce n'est pas ta femme qui me les fournissait; j'ai été très heureux de tes succès, cependant ce n'était pas pour me surprendre; j'attendais même davantage de toi,

Serpoukhovskoï parut satisfait. Cette opinion, évidemment, lui était agréable, et il ne trouvait pas nécessaire de s'en cacher.

— Pour ma part, j'avoue franchement que j'ai surpassé mes espérances ; mais je suis heureux, très heureux : je suis ambitieux, c'est mon faible, pourquoi ne le pas dire ?

— Tu ne l'avouerais peut-être pas si tu avais moins de succès.

— Je ne pense pas, dit Serpoukhovskoï en souriant de nouveau. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que c'est l'unique raison d'être de l'existence, néanmoins, je reconnais que sans cela la vie serait fastidieuse. Je me trompe peut-être, je crois pourtant pouvoir dire que je suis doué d'aptitudes spéciales pour le genre d'activité que je me suis choisi et que le pouvoir entre mes mains, quel qu'il soit, sera mieux placé qu'entre celles de beaucoup de personnes que je connais ; c'est pourquoi je me sens d'autant plus heureux que je me vois plus proche du pouvoir, dit Serpoukhovskoï, et il était aisé de s'apercevoir qu'il avait conscience de sa valeur.

— Ce que tu dis là peut être vrai pour toi mais non pour tout le monde. J'étais de ton avis autrefois, mais depuis j'ai vécu et j'ai acquis la certitude qu'il y a autre chose dans la vie.

— Nous y voilà ! fit en riant Serpoukhovskoï. Je t'ai déjà dit que j'avais entendu parler de toi ; j'ai

donc eu connaissance de ton refus... Certes, je suis loin de te désapprouver, mais il est des façons d'agir, et si je juge ton acte bon au fond, j'en condamne d'autre part la mauvaise exécution.

— Ce qui est fait est fait. Vois-tu ? Je n'ai pas coutume de regretter mes actes. Et, somme toute, je m'en trouve très bien.

— Pour l'instant, je n'en doute pas ; mais tout a une fin. Je ne parle pas de ton frère... C'est un bon enfant, comme notre hôte, du reste. L'entends-tu ? ajouta-t-il ; on percevait à ce moment de joyeux hourras ! Il est gai. Il s'amuse, mais il te faut autre chose à toi.

— Je ne dis pas le contraire.

— En outre, des hommes comme toi sont nécessaires ..

— A qui ?

— Tu le demandes ? Mais à la société, à la Russie. La Russie a besoin d'hommes, il lui faut un parti, autrement tout ira de mal en pire.

— Que veux-tu dire ? Le parti de Barténiev contre les communistes russes ?

— Non, dit Serpoukhovskoï avec une grimace de dépit à l'idée qu'on pût le soupçonner d'une bêtise pareille. Tout cela, c'est une blague. Cela a toujours été et sera toujours ainsi. Au fond il n'y a pas de communistes, mais bien des hommes qui ont besoin d'inventer des intrigues et d'imaginer un parti dangereux. C'est vieux jeu. Non, à l'heure

présente, la Russie a besoin d'un parti d'hommes indépendants comme toi et moi.

— Mais pourquoi? — Ici Vronski cita les noms de quelques personnalités en vue. — Pourquoi, poursuivit-il, ceux-là ne sont-ils pas indépendants ?

— Mais parce qu'ils n'ont pas ou n'avaient pas dès leur naissance l'indépendance inhérente à la fortune. Il leur a manqué de naître comme nous près du soleil. Ceux-là, on peut les acheter avec de l'argent ou avec des honneurs ; pour se maintenir ils ont besoin d'inventer une opinion, et cette opinion à laquelle eux-mêmes ne croient pas, cette opinion pernicieuse au premier chef est en réalité leur seul moyen d'existence. C'est par elle qu'ils obtiennent d'être logés et payés par l'Etat. CELA N'EST PAS PLUS FIN QUE CELA, quand on regarde bien dans leur jeu. Il se peut que je sois pire ou plus bête qu'eux, bien que je ne voie pas trop pourquoi ; nous n'en avons pas moins toi et moi, une énorme supériorité sur ces gens-là : c'est qu'il est infiniment plus difficile de nous acheter. Et de pareils hommes sont plus nécessaires que jamais.

Vronski écoutait attentivement son ami, mais le sens même des paroles l'intéressait moins que la portée des vues de Serpoukhovskoï. Ce dernier se voyait déjà en train de lutter contre le pouvoir et il se sentait à l'avance, dans ce milieu, des sympathies et des antipathies ; pour Vronski, au contraire, rien

n'existait au-delà des intérêts de son escadron. A vrai dire il reconnaissait à Serpoukhovskoï une grande capacité de réflexion et une remarquable subtilité de compréhension ; il admirait également son esprit et son éloquence, qualités si rares dans leur milieu, et, quelque honte qu'il en éprouvât, il n'était pas sans en ressentir un sentiment d'envie.

— Oui, mais il me manque pour cela la chose principale, répondit-il, il me manque l'amour du pouvoir. Je l'ai eu autrefois mais maintenant c'est bien fini.

— Permits-moi de te dire qu'il n'en est rien, dit Serpoukhovskoï en souriant.

— Non, c'est vrai, c'est très vrai ! Pour le moment, du moins, à parler franchement.

— Que ce soit vrai *pour le moment*, cela est possible ; mais *pour le moment* ne veut pas dire toujours.

— Peut-être.

— Tu dis *peut-être*, continua Serpoukhovskoï, comme s'il devinait ses pensées, et moi je dis *sûrement*. Au reste c'est pour cela que je voulais te voir. Tu as agi comme il fallait, et je suis le premier à t'approuver, mais tu ne dois pas t'entêter. Donne-moi seulement CARTE BLANCHE. Je ne t'offre pas ma protection... Cependant pourquoi ne le ferais-je pas ? Ne m'as-tu pas souvent protégé, toi ? Et notre amitié ne doit-elle pas être au-dessus de cela ? Oui, reprit-il avec une tendresse presque féminine, en

lui souriant, donne-moi CARTE BLANCHE, sors du régiment et je t'entraînerai sans que tu t'en aperçoives.

— Mais comprends donc que je n'ai besoin de rien hormis d'une seule chose : ne rien changer à ma situation présente, dit Vronski.

Serpoukhovskoï se leva et vint se placer en face de lui.

— Ne rien changer à ta situation présente, je comprends ce que tu entends par là, mais écoute-moi, nous sommes du même âge, peut-être as-tu connu plus de femmes que moi — le léger sourire qui s'esquissait sur le visage de Serpoukhovskoï prévenait Vronski qu'il ne devait pas appréhender la façon dont il toucherait le point sensible — mais je suis marié, moi, or j'affirme, et du reste quelqu'un l'a dit, que celui qui possède une femme et qui l'aime vraiment, connaît mieux la femme que celui qui en a possédé des milliers...

— Nous venons tout de suite ! cria Vronski à un officier qui entra dans la chambre pour les prévenir que le colonel les appelait.

Vronski était maintenant curieux d'entendre Serpoukhovskoï et de voir où il voulait en venir.

— Voici franchement mon opinion : la femme est l'obstacle principal à la carrière de l'homme. Il est difficile de mener de front une entreprise quelconque et l'amour d'une femme. Le seul moyen d'éviter cela est le mariage. De quelle façon pour-

rais-je le mieux te faire saisir ma pensée ? dit Serpoukhovskoï qui aimait les comparaisons. Attends ! Attends ! Oui, c'est cela... Il est impossible si l'on porte un fardeau de faire usage de ses mains, à moins que le fardeau ne soit lié sur le dos ; il en est ainsi du mariage ; et je n'ai pas tardé à m'en apercevoir. Mes mains, tout d'un coup, sont devenues libres. Si au contraire on s'embarrasse d'un fardeau en dehors du mariage, on s'emprisonne les mains et on devient incapable de faire quoi que ce soit. Regarde Mazankov, regarde Kroupov... Ils ont gâché leur carrière ; et d'où vient le mal, sinon des femmes ?

— Mais quelles femmes ! dit Vronskï, se rappelant l'aventurière française et l'actrice auxquelles étaient liés ces deux hommes.

— Plus la position sociale de la femme est élevée, plus le danger est grand. Il ne s'agit plus en effet de traîner un fardeau avec les mains, mais bien de l'arracher à un autre.

— Tu n'as jamais aimé ! dit Vronskï en regardant devant lui et en songeant à Anna.

— Peut-être, mais souviens-toi de ce que je te dis. Sache encore que toutes les femmes sans exception sont plus matérielles que les hommes. La conception que nous avons de l'amour est grandiose, la leur au contraire est terre à terre.

— Tout de suite, nous venons tout de suite ! fit-il au valet qui entra.

Mais celui-ci ne venait pas les appeler de nouveau comme il le pensait, il apportait un billet à Vronskï.

— C'est un domestique qui l'a remis pour vous de la part de la princesse Tverskaïa.

Vronskï décacheta la lettre et subitement son visage s'empourpra.

— Je me sens mal à la tête, je vais rentrer, dit-il à Serpoukhovskoï.

— Eh bien, alors, au revoir. Me donnes-tu carte blanche ?

— Nous en recauserons. Je te reverrai à Pétersbourg.

XXII

Il était cinq heures passées ; Vronski devait se presser pour n'être pas en retard ; ne voulant pas prendre sa voiture que tout le monde connaissait, il monta dans la voiture de place de Iachvine et donna l'ordre de marcher le plus vite possible. C'était une voiture à quatre places, très large ; il s'assit dans un des coins, allongea les jambes sur la banquette de devant et se mit à réfléchir.

Il pensait vaguement à ses affaires qu'il avait si bien mises en ordre le matin même, il se souvenait aussi des paroles amicales et flatteuses de Serpoukhovskoï. Ne lui avait-il pas dit qu'il le tenait pour un homme indispensable ? Enfin et par-dessus tout, c'était l'attente du rendez-vous qui le préoccupait, mais tout cela se confondait en une impression générale : il se sentait heureux de vivre. Ce sentiment était si vif qu'il sourit malgré lui. Il

abaissa ses jambes, les croisa, et palpa le mollet de celle qui avait été contusionnée la veille dans sa chute, puis se rejetant au fond de la voiture, il aspira plusieurs fois à pleins poumons.

« C'est bon ! oui, c'est bon de vivre ! » se dit-il. Il avait déjà maintes fois éprouvé cette sensation agréable d'être, jamais pourtant avec une pareille intensité. La légère douleur qu'il ressentait dans sa jambe robuste, lui était à ce moment agréable ; il éprouvait même un réel plaisir à se sentir respirer. Cette claire et froide journée du mois d'août, qui impressionnait si péniblement Anna, le stimulait au contraire et rafraîchissait son visage et son cou échauffés par la réaction des ablutions. Le parfum qui s'exhalait de ses moustaches, soigneusement lustrées à la brillantine, lui semblait particulièrement agréable dans cet air frais. Tout ce qu'il voyait à travers les vitres de la voiture, tout dans cette atmosphère douce et pure sous les pâles rayons du soleil couchant lui causait une impression de fraîcheur, de gaieté et de force aussi prononcée que celle qu'il ressentait en lui-même ; les toits des maisons brillaient à l'occident, les contours des haies et des bâtiments se faisaient moins nets, les passants et les voitures devenaient rares, les arbres et les plantes semblaient figés dans leur immobilité, les champs de pommes de terre alignaient leurs sillons longs et réguliers, et les ombres des maisons, des arbres et des buissons

s'allongeaient obliquement ; tout cet admirable paysage semblait être l'œuvre fraîchement achevée de quelque peintre habile.

— Plus vite ! cria Vronskï, et se penchant à la portière, il sortit de sa poche un billet de trois roubles et le donna au cocher qui justement se retournait. L'homme toucha de la main quelque chose près de la lanterne, fit claquer son fouet et aussitôt la voiture roula rapidement sur la chaussée.

« Vraiment je suis satisfait de mon sort ! » pensait-il, et machinalement il regardait le bouton de la sonnette placé entre les deux vitres ; en lui-même il se représentait Anna telle qu'il l'avait vue la dernière fois. « Plus je vais, plus je l'aime ». Ah ! voilà le jardin de la villa Vrédé. Où peut-elle bien être ? Comment se fait-il qu'elle soit ici ? Pourquoi m'a-t-elle donné rendez-vous en cet endroit et pourquoi m'écrit-elle sur la lettre de Betsy ? »

Ces questions, qu'il n'avait pas songé à se poser auparavant, affluaient subitement à son esprit, mais il était un peu tard pour y penser. Il arrêta le cocher avant d'atteindre l'avenue et, ouvrant la portière, sauta de la voiture encore en marche ; il prit alors l'avenue qui conduisait à la maison. Il ne vit personne, tout d'abord ; mais en regardant à droite, il aperçut celle qu'il cherchait. Son visage était couvert d'une voilette, mais il lui fut facile de la reconnaître à sa démarche particulière ainsi qu'au

mouvement des épaules et de la tête ; une grande joie l'envahit alors et il ressentit une sorte de secousse électrique, une nouvelle énergie prit possession de lui ; tous ses mouvements, depuis ceux de ses pieds jusqu'à ceux de ses poumons, lui devinrent perceptibles, en même temps qu'un léger picotement lui brûlait les lèvres.

Quand ils furent l'un près de l'autre, elle lui serra fortement la main.

— Tu n'es pas fâché que je t'aie fait venir ? J'avais un besoin urgent de te voir, dit-elle alors ; un pli sérieux et sévère marquait ses lèvres, ce que voyant, Vronski sentit s'envoler sa belle humeur.

— Pourquoi serais-je fâché ? Mais comment es-tu venue ici ?

— Qu'importe ! dit-elle en passant son bras sous le sien. Allons, j'ai besoin de te parler.

Il comprit que quelque chose d'extraordinaire s'était passé et un pressentiment l'avertit que ce rendez-vous ne lui réservait rien de bien gai. En sa présence il perdait toute volonté. Sans connaître la cause de son émotion, il se sentait envahi par le même trouble.

— Voyons ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, et serrant son bras sous le sien, il s'efforçait de lire ses pensées sur son visage.

Elle fit encore quelques pas pour se ressaisir et, tout à coup, s'arrêta.

— Je ne te l'ai pas dit hier, commença-t-elle

rapidement et en respirant avec effort, mais en revenant à la maison avec Alexis Alexandrovitch, je lui ai tout avoué... Je lui ai dit que je ne puis plus être sa femme, que... enfin je lui ai dit tout.

Il l'écoutait, le corps incliné vers elle, comme s'il eût voulu rendre moins pénible sa confiance ; mais à peine eut-elle achevé ces mots qu'il se redressa subitement et que son visage revêtit une expression pleine de fierté et de gravité.

— Oui, oui, cela vaut mieux ! Mille fois mieux ! Mais je comprends combien tu as dû souffrir, dit-il.

Elle n'écoutait pas ses paroles, cherchant seulement à déchiffrer sa pensée sur son visage ; mais elle ne pouvait imaginer que l'expression de Vronski se rapportait à la première idée qui lui était venue — la perspective d'un duel inévitable.

Jamais jusqu'alors, elle n'avait envisagé cette éventualité, aussi donna-t-elle une tout autre interprétation à l'expression de sévérité mal dissimulée qui se peignait sur le visage de son amant.

Depuis la lettre de son mari, elle avait l'intime conviction que tout resterait comme par le passé ; elle ne cherchait point à se dissimuler qu'elle manquerait du courage nécessaire pour sacrifier sa situation, abandonner son fils et partir avec son amant. Les événements de la matinée qu'elle avait passée chez la princesse Tverskaïa l'avaient encore confirmée davantage dans ces idées. Néanmoins, ce rendez-vous était pour elle de la dernière impor-

tance. Elle espérait y découvrir enfin la solution qui changerait leur situation et la sauverait.

Si dès le premier mot il lui eût dit résolument, passionnément et sans une minute d'hésitation : Quitte tout et pars avec moi ! elle eût abandonné son fils et l'aurait suivi. Mais loin de produire sur lui l'impression qu'elle en attendait, sa révélation paraissait au contraire l'offenser.

— Je n'ai pas souffert le moins du monde, cela s'est fait de soi-même, dit-elle d'un ton légèrement irrité. Et voilà... A ces mots elle tira de son gant la lettre de son mari.

— Je comprends, je comprends, — dit-il vivement en prenant la lettre, mais sans la lire et dans le but évident de la calmer. — Mon vœu le plus mon cher, unique désir était de mettre fin à cette situation afin de pouvoir consacrer toute ma vie à ton bonheur.

— A quoi bon me dire cela ? Puis-je en douter ? Si j'en doutais...

— Qui donc vient par ici ? dit tout à coup Vronski en désignant deux dames qui se dirigeaient de leur côté. Ces personnes pourraient peut-être nous reconnaître, ajouta-t-il, et il l'entraîna rapidement dans une allée latérale.

— Ah ! tout m'est égal ! dit Anna.

Ses lèvres tremblaient et Vronski crut voir que ses yeux, à travers sa voilette, le regardaient avec une étrange expression de haine.

— Il ne s'agit pas de cela. Je ne puis douter de tes sentiments. Mais voici sa lettre ; lis-la.

Elle s'arrêta de nouveau. Tout en lisant, Vronski comme au moment où Anna lui avait appris sa rupture avec son mari, s'abandonnait malgré lui à l'impression naturelle que provoquait en lui sa situation vis-à-vis du mari outragé. Tandis qu'il tenait la lettre entre ses mains, il songeait malgré lui à la provocation qu'il considérait comme inévitable, aujourd'hui, peut-être demain ce serait chose faite ; il se voyait déjà sur le terrain, le visage empreint de cette même expression calme et fière qui se reflétait à l'heure actuelle sur ses traits ; il se représentait le moment où, ayant déchargé en l'air son pistolet, il attendrait que son adversaire fit feu sur lui. Et au milieu de ces réflexions, il se rappelait soudain les paroles de Serpoukhovskoï ; ses pensées du matin lui revenaient aussi à la mémoire : valait-il pas mieux ne pas se lier ? Mais il ne pouvait être question de cela entre eux.

Sa lecture terminée, il leva les yeux sur elle, mais son regard manquait de fermeté. Elle comprit aussitôt qu'il avait déjà réfléchi et que, quoiqu'il lui dit, il ne lui livrerait pas toute sa pensée ; elle sentit alors son dernier espoir l'abandonner. Son attente était déçue...

— Tu vois quel homme c'est ? dit-elle d'une voix tremblante. Il...

— Laisse-moi te dire que j'en suis très heureux,

dit en l'interrompant Vronski. Au nom de Dieu, laisse-moi achever, ajouta-t-il, la suppliant du regard de lui permettre d'expliquer ses paroles. Je suis heureux parce qu'il est impossible, comme il semble le supposer, de laisser les choses en l'état où elles sont.

— Pourquoi pas ? prononça Anna retenant avec peine ses larmes et semblant n'attacher plus aucune importance à ses paroles.

Elle sentait que son sort était décidé.

Vronski voulait dire qu'après le duel, qui selon lui était maintenant inévitable, cette situation ne pourrait forcément se prolonger, néanmoins, il dit tout autre chose.

— Cela ne peut plus durer ainsi et j'espère bien que maintenant tu vas le quitter. Je pense... il s'embarrassa et rougit... que tu me laisseras désormais le soin d'arranger notre vie. Demain... poursuivit-il. Elle ne le laissa pas achever.

— Et mon fils ? s'écria-t-elle. Tu vois ce qu'il écrit ? Il me faudrait l'abandonner. Et cela je ne le peux ni ne le veux.

— Mais, au nom de Dieu, quel parti vaut-il mieux prendre ? Abandonner ton fils ou continuer cette existence humiliante.

— Humiliante ! Pour qui ?

— Pour tous et principalement pour toi.

— Tu la trouves humiliante ? Non, ne dis pas cela... Ces paroles n'ont pas de sens pour moi, dit-elle d'une voix tremblante.

Il lui était pénible en ce moment de l'entendre dire des mensonges. Elle sentait qu'en dehors de son amour il ne lui restait plus rien et elle voulait l'aimer.

— Comprends donc, que du jour où je t'ai aimé, tout en moi s'est transformé. Ton amour seul compte pour moi, s'il m'appartient toujours, je me sens à une hauteur telle que rien ne peut m'atteindre. Je suis fière de ma situation parce que je suis fière .. oui, fière...

Elle n'acheva pas sa phrase. Des larmes de honte et de désespoir étouffaient sa voix. Elle s'arrêta et se mit à sangloter.

De son côté, Vronski sentait l'émotion lui barrer la gorge et lui serrer le nez ; pour la première fois de sa vie il se mit à pleurer. Il n'aurait pu dire cependant d'une façon précise ce qui l'attendrissait le plus. Certes il plaignait sincèrement Anna mais il se sentait incapable de la consoler ; pourtant il se savait l'unique cause de son malheur et il avait conscience d'avoir commis une mauvaise action.

— Le divorce est-il donc impossible ? demandait-il timidement.

Elle hocha la tête sans répondre.

— Ne pourrais-tu pas garder ton fils tout en quittant ton mari ?

— Sans doute, mais tout dépend de lui. Pour l'instant il me faut retourner chez lui, fit-elle sèchement.

• Son pressentiment s'avérait ; rien ne serait modifié dans sa situation.

— Mardi je serai à Pétersbourg et nous prendrons une résolution.

— Oui, dit-elle, mais ne parlons plus de cela.

La voiture d'Anna, qu'elle avait renvoyée avec l'ordre de venir la reprendre à la grille du jardin Vrédié, s'avançait.

Ayant dit adieu à Vronski elle rentra chez elle.

XXIII

La commission du 2 juin siégeait habituellement le lundi. Alexis Alexandrovitch entra dans la salle des séances, salua comme d'ordinaire le président et les membres de la commission, puis s'asseyant à sa place, posa les mains sur les papiers disposés devant lui. Parmi ces papiers se trouvaient divers renseignements qui lui étaient nécessaires et un résumé de la proposition qu'il avait l'intention de faire. D'ailleurs ces notes ne lui étaient pas indispensables. Il connaissait à fond le sujet et n'avait nullement besoin d'aider sa mémoire ; il savait fort bien tout ce qu'il avait à dire. Il ne doutait pas qu'une fois le moment venu, quand il se trouverait en face de son adversaire, s'efforçant vainement de prendre un air indifférent, ses paroles couleraient d'elles-mêmes beaucoup mieux que s'il les préparait à l'avance. Il sentait que le sujet qu'il avait à

traiter était si vaste que chaque mot aurait de l'importance. Cependant, c'était de l'air le plus indifférent et le plus calme qu'il écoutait le rapport habituel. A voir cet homme dont les mains blanches, aux doigts longs et effilés, aux veines gonflées, palpaient légèrement les bords d'une feuille de papier blanc placée devant lui, à voir l'attitude las-sée avec laquelle il inclinait la tête, nul ne se serait douté que l'instant d'après il allait prononcer des paroles qui soulèveraient une véritable tempête, obligeraient les membres de la commission à crier plus fort les uns que les autres et forceraient le président à les rappeler à l'ordre. Quand le rapport fut terminé, Alexis Alexandrovitch, d'une voix douce et faible, déclara qu'il avait quelques observations à présenter au sujet de la question des populations allogènes. L'attention générale se porta sur lui. Il toussota et, sans regarder son adversaire, s'adressa, comme il le faisait toujours quand il prononçait un discours à la première personne qui se trouvait devant lui — ce vis-à-vis était, dans l'occasion, un petit vieillard à l'aspect tranquille et sans la moindre importance dans la commission — et se mit à développer ses observations. Quand il aborda le point décisif de la question, son adversaire bondit et commença à l'interrompre.

Strémov qui était aussi membre de cette commission et qui se sentait piqué au vif entreprit égale-

ment de se justifier, bref, la séance devint des plus orageuses. Finalement Alexis Alexandrovitch demeura maître du terrain. Sa proposition fut acceptée. On nomma trois nouvelles commissions ; et, le lendemain, dans certains milieux pétersbourgeois, il n'était question que de cette séance.

Le succès d'Alexis Alexandrovitch dépassait même ses prévisions.

Le lendemain était le mardi. Alexis Alexandrovitch en s'éveillant se rappela avec un certain plaisir son succès de la veille et, malgré tout son désir de paraître indifférent, il ne put réprimer un léger sourire, quand son chef de cabinet, pour le flatter, lui dit que l'écho des événements qui avaient marqué la séance de la commission était parvenu jusqu'à lui.

Alexis Alexandrovitch se mit au travail avec son chef de cabinet et s'absorba si bien dans ses affaires qu'il en oublia que ce mardi était précisément le jour qu'il avait fixé à Anna pour son retour ; aussi fut-il fort étonné autant que désagréablement surpris quand un domestique vint lui annoncer l'arrivée de sa femme.

Anna était rentrée à Pétersbourg le matin, de bonne heure. Selon son télégramme, la voiture était allée l'attendre à la gare ; Alexis Alexandrovitch n'ignorait donc pas son retour, néanmoins à son arrivée, elle ne le trouva point au-devant d'elle. On l'avertit qu'il n'était pas encore sorti et

qu'il travaillait avec son chef de cabinet. Elle le fit prévenir de son arrivée puis passa dans son cabinet de toilette où elle entreprit de déballer ses malles en l'attendant. Mais une heure se passa sans qu'il vint. Elle se rendit alors dans la salle à manger sous prétexte d'y donner des ordres et se mit à causer à haute voix, afin d'attirer son attention. Mais il ne sortit pas, bien qu'elle l'entendît marcher jusqu'à la porte et reconduire son chef de cabinet. Elle savait que, suivant son habitude, il ne tarderait pas à sortir pour se rendre au ministère et elle tenait auparavant à s'entretenir avec lui afin de régler leurs rapports pour l'avenir.

Elle traversa la salle à manger et résolument se dirigea vers son cabinet. Elle entra : Alexis Alexandrovitch vêtu de son uniforme, était évidemment prêt à sortir ; il se tenait assis devant une petite table sur laquelle il appuyait ses bras et regardait tristement devant lui. Il ne la vit pas tout d'abord, Anna comprit qu'il pensait à elle.

Quand il la vit, il voulut se lever, mais se ravisa ; une vive rougeur envahit son visage, chose que chez lui Anna n'avait jamais vue ; se levant alors rapidement, il s'avança au-devant d'elle, fixant des yeux, afin d'éviter son regard, son front et sa coiffure. Il s'approcha d'elle, lui prit la main et la fit asseoir.

— Je suis très heureux que vous soyez rentrée, dit-il en s'asseyant près d'elle ; il était visible qu'il

voulait encore dire quelque chose, mais il s'arrêta. Plusieurs fois, il ouvrit la bouche, mais sans prononcer un seul mot. De son côté Anna, bien que préparée à cette entrevue à laquelle elle était venue avec la ferme résolution de l'écraser sous son mépris et ses accusations, ne trouvait rien à dire, prise subitement de pitié pour lui. Leur silence fut assez long.

— Comment va Sérïoja ? demanda-t-il, et, sans attendre la réponse il ajouta : Je ne dînerai pas à la maison, aujourd'hui, j'ai besoin de sortir tout de suite.

— Je voulais partir pour Moscou, dit-elle.

— Non, vous avez très, très bien fait de rentrer, répondit-il, et de nouveau il se tut.

Voyant qu'il ne pouvait se décider à parler, Anna prit les devants.

— Alexis Alexandrovitch, dit-elle sans baisser les yeux, lui tenait toujours son regard fixé sur sa coiffure, je suis une femme coupable et mauvaise, mais je reste telle que je vous ai dit être, et si je suis venue ici, c'est pour vous dire que je ne puis changer.

— Je ne vous demande pas cela, dit-il (son ton s'était subitement raffermi, et son regard qu'il ne cherchait plus à détourner maintenant était chargé de haine), je le supposais. (Sous l'influence de la colère il reprenait visiblement possession de toutes ses capacités.) Ainsi que je vous l'ai dit et écrit, —

poursuivit-il d'une voix brève et sifflante, — je vous répète que je ne suis pas obligé de le savoir. Je veux l'ignorer. Toutes les femmes n'ont pas comme vous la complaisance d'annoncer à leurs maris une aussi agréable nouvelle (il accentua particulièrement le mot agréable). J'ignore tout tant que le monde ne saura rien, tant que mon nom ne sera pas livré au déshonneur. C'est pourquoi je vous préviens que nos relations doivent rester telles qu'elles ont toujours été, et que je ne me résoudrais à prendre les mesures nécessaires pour mettre mon honneur à l'abri que dans le cas où VOUS VOUS COMPROMETTRIEZ.

— Mais nos relations ne peuvent plus être ce qu'elles étaient autrefois... dit-elle d'une voix timide, en le regardant avec effroi.

Elle le retrouvait tel qu'auparavant avec ses mêmes gestes calmes, sa même voix aigre et railleuse et une vive sensation de dégoût succédait en elle-même à la pitié qu'elle avait un moment ressentie pour lui. Elle se sentait subitement envahie par la peur, néanmoins il lui fallait coûte que coûte établir nettement leurs rapports.

— Je ne puis être votre femme, quand je... commença-t-elle.

Il eut un rire froid et méchant.

— Le genre de vie que vous avez choisi influe probablement sur vos idées ; mais le respect et le mépris que j'éprouve à la fois pour votre conduite

— respect pour le passé et mépris pour le présent
— sont des sentiments par trop vifs pour que j'aie jamais eu l'intention d'attacher à mes paroles le sens dans lequel vous semblez vouloir les interpréter.

Anna soupira et baissa la tête.

— D'ailleurs je m'étonne, continua-t-il en s'échauffant, qu'alors que vous n'avez éprouvé aucun scrupule à informer brutalement votre mari de votre infidélité, vous puissiez en ressentir au sujet de l'accomplissement de vos devoirs d'épouse...

— Alexis Alexandrovitch, qu'exigez-vous de moi ?

— J'exige de ne jamais rencontrer cet homme ici ; j'exige que votre conduite soit telle, que *ni le monde ni les domestiques ne puissent la soupçonner*... J'exige enfin que vous ne le voyiez plus. Il me semble que ce n'est pas trop demander. Vous jouirez en retour de tous les droits d'une épouse honnête sans être astreinte pour cela à en remplir les devoirs. Voilà tout ce que j'avais à vous dire. Maintenant il est temps que je parte. Je ne dînerai pas à la maison.

Là-dessus il se leva et se dirigea vers la porte.

Anna se leva aussi. Sans ajouter un mot il la salua et la laissa passer devant lui.

XXIV

La nuit que Lévine avait passée dans les champs ne lui fut pas sans profit. L'exploitation qu'il dirigeait cessait de lui plaire et même de l'intéresser. Malgré une splendide récolte, il n'avait jamais eu — c'était du moins son opinion — autant de déboires ni de discussions pénibles avec les paysans que cette année ; maintenant il comprenait parfaitement la cause de ces déboires et de cette hostilité.

Le plaisir qu'il prenait à travailler par lui-même, le rapprochement entre lui et les paysans qui en était la conséquence, le penchant qu'il éprouvait pour le sort et le genre de vie de ces gens, le désir ardent qu'il avait de se créer une semblable existence, désir devenu si impérieux que cette nuit même il avait cessé d'être un rêve pour se préciser nettement et se convertir en une résolution fermement arrêtée, tout cela avait tellement modifié son

opinion sur l'exploitation qu'il lui était désormais impossible de retrouver l'attrait qu'avait auparavant pour lui ce genre d'occupation ; involontairement il percevait les sentiments hostiles que nourrissaient à son égard ces paysans qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer comme la cause de tout le mal. Composer des troupeaux de vaches de tout premier ordre, telles que Pava ; fumer et labourer la terre avec des charrues ; diviser en neuf champs égaux tous entourés d'arbres, quatre-vingt-dix *déciatines* de terre convenablement engraisée au moyen de fumier bien enfoncé ; posséder des machines agricoles à vapeur, etc., certes tous ces projets constituaient un plan général des plus séduisants pour Lévine, et tout cela eu tête magnifique s'il eût pu l'exécuter seul, par ses propres forces, ou avec le concours de dévoués collaborateurs. Or il était à l'heure actuelle évident pour lui (l'ouvrage qu'il avait entrepris sur l'agriculture et dans lequel il considérait l'ouvrier comme l'élément principal de l'exploitation contribuait pour beaucoup à le confirmer dans cette opinion) que son administration n'était qu'une lutte incessante et acharnée entre lui et l'ouvrier ; mais, dans ce duel inégal, alors que lui-même n'avait pour toute arme qu'un inlassable désir de progrès et de perfectionnement, son adversaire lui opposait le rempart inexpugnable de la routine. Aussi était-il pertinemment convaincu que quelque grands que fussent ses efforts personnels, ils se briseraient

infailliblement contre une invincible inertie dont l'inévitable résultat serait de ruiner l'exploitation, de détériorer d'ingénieuses machines, d'abîmer de magnifiques bêtes et finalement d'épuiser le sol.

Ce qui l'affligeait le plus c'était que l'énergie qu'il employait à diriger cette entreprise se trouvait dépensée en pure perte et il ne pouvait s'empêcher, quand il songeait à son travail, d'en considérer le but comme des plus mesquins. En réalité, en quoi consistait la lutte ? D'une part lui, Lévine, était réduit à batailler pour un sou s'il ne voulait pas en arriver bientôt à manquer de l'argent nécessaire pour payer les ouvriers — ceux-ci, d'autre part, ne recherchaient que la possibilité de travailler tranquillement, agréablement, c'est-à-dire sans rien changer à leurs habitudes.

Ainsi donc leurs intérêts se trouvaient en absolue opposition : alors que de son côté Lévine s'efforçait de faire produire à chaque ouvrier la plus grande somme de travail possible, alors qu'il luttait contre la négligence de l'ouvrier et veillait à ce qu'il ne cassât ni le van ni le moulin, mais réfléchît à sa besogne, celui-ci n'avait d'autre souci que de rendre son travail le plus agréable possible, que de se ménager des repos et n'entendait nullement être astreint à penser. Cet été encore Lévine avait eu maintes fois l'occasion de constater cet état d'esprit. Un jour qu'il avait envoyé faucher le trèfle, pour le fourrage, en choisissant de préférence les surfaces

mauvaises, celles où il y avait beaucoup d'herbes et de menthe et qu'on ne pouvait par conséquent garder pour les semences, on lui avait au contraire fauché les meilleures *déciatines* qu'il réservait précisément pour cet usage, prétextant comme justification que c'était l'intendant qui l'avait ordonné et ajoutant, dans le but de le consoler, que le foin, cette année, serait magnifique. Mais Lévine n'en avait pas moins la conviction que si les faucheurs s'étaient précisément attaqués à ces *déciatines*, c'était uniquement parce qu'elles étaient les plus faciles à faucher. Une autre fois c'était une faneuse qu'il avait envoyée qui était cassée immédiatement parce que l'ouvrier chargé de la faire manœuvrer s'ennuyait de rester assis sur le devant et de sentir les ailes se balancer au-dessus de sa tête : « Ne vous inquiétez pas, lui disait-on, les femmes auront vite fait. » Les charrues fonctionnaient mal car les laboureurs négligeaient d'appuyer sur le soc pour l'enfoncer ; il en résultait un travail inutile et funeste pour la terre.

Comment dans ces conditions Lévine pouvait-il rester calme. Impossible de trouver des gardiens pour la nuit, aussi les chevaux pouvaient-ils entrer dans les champs de blé, et si les ouvriers consentaient parfois à tour de rôle à veiller la nuit, fatigués par le travail de la journée, ils s'endormaient. Ainsi arriva-t-il à Vanka, mais loin de nier sa faute, celui-ci ne trouva pour exprimer son repen-

tir que cette phrase : « Faites ce que vous voudrez ! » Trois des plus belles vaches périrent empoisonnées parce que, négligeant de leur donner à boire, on les avait laissées dans le champ de trèfle ; néanmoins personne parmi les paysans ne voulait croire que c'était le trèfle qui était la cause de leur mort, et, pour toute consolation, on se contenta de raconter à Lévine qu'un de ses voisins, en trois jours, avait perdu cent douze têtes de bétail. On ne pouvait cependant considérer tout cela comme la manifestation d'une rancune envers les biens ou envers la personne de Lévine, pour lequel, celui-ci ne l'ignorait pas, ils éprouvaient de l'amitié et qu'ils regardaient comme un monsieur simple (ce qui de leur part constituait la plus grande louange) ; il ne fallait y voir que le résultat d'une légèreté et d'une insouciance invincibles ; en outre, les intérêts de Lévine complètement étrangers et incompréhensibles pour ces gens se trouvaient être totalement opposés aux leurs, qu'ils trouvaient infiniment plus naturels. Depuis déjà longtemps Lévine était mécontent de son exploitation, sa barque faisait eau sans qu'il put savoir d'où, peut-être aussi cherchait-il à se leurrer lui-même. Mais maintenant il ne pouvait plus se tromper. Non seulement il ne s'intéressait plus à l'exploitation agricole mais il éprouvait pour elle de l'aversion, même du dégoût.

A cela se joignait encore la présence, à trente *verstes* de chez lui, de Kitty Stcherbatzki que, malgré

son ardent désir, il ne pouvait se décider à aller voir. Daria Alexandrovna Oblonskī, lors de la visite qu'il lui avait faite, l'avait bien invité à revenir, l'engageant même à renouveler sa demande à sa sœur et lui laissant entendre que celle-ci l'accepterait; en outre la profonde émotion qu'il avait ressentie lorsque, tout dernièrement, il avait aperçu Kitty, l'avait averti qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer; néanmoins il ne pouvait se décider à aller chez les Oblonskī pendant son séjour. Il ne pouvait oublier qu'à sa demande en mariage elle avait répondu par un refus, et ce fait établissait entre eux un obstacle infranchissable. « Je ne puis pourtant pas lui demander de devenir ma femme uniquement parce qu'elle n'a pu épouser celui qu'elle m'avait préféré », se disait-il. Cette réflexion lui suggérait une froideur presque hostile envers elle. « Je n'aurais pas la force de lui parler sans amertume, ni de la regarder sans colère. Je n'aboutirais qu'à me faire haïr d'elle encore davantage, c'est forcé. Comment en outre pourrais-je aller chez eux, maintenant, après ce que m'a dit Dolly? Me sera-t-il possible de ne pas laisser voir qu'elle m'a parlé? Et puis est-ce bien à moi de venir généreusement apporter le pardon et la grâce? M'appartient-il vraiment de jouer devant elle le rôle de l'homme magnanime qui consent à l'honorer de son amour?... Pourquoi aussi Daria Alexandrovna m'a-t-elle dit cela? J'aurais pu la rencontrer par hasard et alors

tout se serait arrangé. Mais maintenant c'est impossible, impossible ! »

Sur l'entrefaite il reçut de Daria Alexandrovna un billet dans lequel elle lui demandait une selle de dame pour Kitty. « On m'a dit que vous aviez une selle, écrivait-elle ; j'espère que vous nous l'apporterez vous-même. » C'était vraiment trop fort. Comment une femme intelligente et délicate comme Dolly pouvait-elle vouloir humilier ainsi sa sœur ? Il écrivit une dizaine de billets, qu'il déchira les uns après les autres ; bref il se contenta d'envoyer la selle sans y joindre aucune réponse. Pouvait-il donc annoncer sa visite alors qu'il était résolu à n'y pas aller ? Devait-il alors alléguer quelque empêchement ou prétexter son départ ? Aucune de ces excuses ne lui parut acceptable ; aussi se résolut-il à envoyer la selle sans commentaires et ce faisant, il demeura convaincu d'avoir commis une impertinence. Le lendemain même, laissant toute l'exploitation entre les mains de son intendant, il partit pour le district lointain où habitait son ami Svajski ; celui-ci en effet lui avait écrit récemment pour lui rappeler la promesse qu'il lui avait faite de venir passer quelques jours dans son domaine, où il y avait de très belles mares à bécassines. Ces mares du district de Sourovski tentaient Lévine depuis longtemps, mais, retenu par ses travaux agricoles, il ajournait toujours ce voyage. Dans les circonstances actuelles il saisis-

sait avec un réel plaisir l'occasion de s'éloigner du voisinage des Stcherbatzki et principalement de son domaine ; à ce plaisir, venait encore s'ajouter la perspective de se livrer à la chasse, passe-temps qui constituait pour lui le remède le plus efficace contre l'ennui.

XXV

Pour se rendre au district de Sourovski, il n'y avait ni chemin de fer ni route postière, de sorte que Lévine partit en tarantass avec ses chevaux.

A mi-chemin, il s'arrêta chez un riche paysan pour faire manger les chevaux. Un vieillard chauve, encore vert, portant une longue barbe rousse déjà grise près des joues, ouvrit la porte cochère et s'écarta pour laisser passer la troïka, puis, désignant au cocher une place sous l'auvent, dans une vaste cour neuve, propre et bien tenue, il invita Lévine à entrer dans la maison.

Une jeune femme proprement vêtue, les pieds nus dans des galoches, était accroupie pour laver le parquet du vestibule neuf. Elle fut d'abord prise de peur à la vue du chien qui accourait derrière Lévine et poussa un cri, mais, apprenant qu'il ne mordait pas, elle rit aussitôt de son effroi. De son

bras droit à la manche retroussée, elle indiqua à Lévine la porte de la chambre, puis, se courbant de nouveau, elle cacha son joli visage et se remit à laver.

— Voulez-vous un samovar ? demanda-t-elle.

— Oui, s'il vous plaît, répondit Lévine.

Dans la chambre qui était spacieuse se trouvait un poêle hollandais et un paravent. Sous les icones il y avait une table à dessins, un banc et deux chaises, et, près de l'entrée, une petite armoire à vaisselle. Les vasistas étaient fermés, il y avait peu de mouches et tout était si propre que Lévine fit coucher Laska dans un coin près de la porte, afin qu'elle ne salât pas le parquet, car elle avait suivi la voiture en courant et s'était baignée dans toutes les mares de la route.

Après avoir examiné la chambre, Lévine sortit dans l'arrière-cour. La jolie jeune femme en galoches, qui portait en se balançant les seaux vides, courut devant lui pour aller chercher de l'eau au puits.

— Reviens vite ! lui cria gaiement le vieux, et il s'approcha de Lévine : — Eh bien ! monsieur, vous allez chez Nicolas Ivanitch Sviajskī ! Il vient quelquefois chez nous, dit-il ; et il se mit à bavarder, en s'appuyant à la rampe du perron.

Pendant qu'il causait de ses relations avec Sviajskī la porte cochère grinça de nouveau et livra passage aux ouvriers qui revenaient des champs

avec les charrues et les herses. Ils devaient être mariés : deux d'entre eux, assez jeunes, portaient des blouses de coton et des bonnets ; deux autres, des ouvriers loués, selon toute apparence, avaient des blouses de toile ; l'un était vieux, l'autre jeune.

Le vieillard quitta le perron et s'approcha des chevaux qu'il se mit à dételer.

— Qu'avez-vous labouré ? demanda Lévine.

— Les champs de pommes de terre. Nous louons aussi un terrain. Hé, Fédor, ne laisse pas le hongre, mets-le à l'écurie, nous en attellerons un autre.

— Tu sais, père, j'ai dit d'envoyer des charrues. Nous les a-t-on amenées ? demanda un grand et jeune garçon qui paraissait être le fils du vieux paysan.

— Elles sont là, dans le vestibule, répondit le vieux en enroulant les brides qu'il venait d'ôter et les jetant à terre. Arrange cela avant le dîner.

La belle jeune femme, portant des seaux pleins, sous le poids desquels elle courbait l'épaule, traversa le vestibule ; puis vinrent d'autres femmes, les unes jeunes et jolies, les autres plus âgées, d'autres encore tout à fait vieilles et laides ; quelques-unes portaient des enfants.

Le samovar commençait à chanter. Les ouvriers et les faucheurs, après avoir détélé leurs chevaux, se préparaient à dîner. Lévine alla chercher ses provisions dans sa voiture et invita le vieux à prendre le thé avec lui.

— Nous l'avons déjà pris aujourd'hui, mais cela ne fait rien, nous acceptons avec grand plaisir cette offre. Et si vous voulez... pour la compagnie...

Pendant qu'ils prenaient le thé, Lévine apprit toutes les affaires de son hôte. Dix ans auparavant, il avait affermé d'une dame cent vingt *déciatines* de terre, et l'année précédente il les avait achetées ; il avait alors affermé trois cents *déciatines* d'un autre propriétaire. A son tour il sous-louait une petite partie de cette terre, la plus mauvaise, et il labourait lui-même avec toute sa famille et deux ouvriers à son service, une quarantaine de *déciatines* de champ. Le vieillard se plaignait de l'état des affaires. Mais Lévine vit bien qu'il ne se plaignait que par convenance et que son exploitation était au contraire en pleine prospérité.

Et en effet s'il en eût été autrement, aurait-il pu acheter de la terre à cent cinq roubles la *déciatine*, marier ses trois fils et un neveu ; enfin aurait-il eu le moyen de faire reconstruire deux fois sa maison détruite par des incendies successifs et chaque fois avec de notables améliorations ? Malgré les lamentations du vieux paysan, on voyait qu'il était justement fier de son bien-être, fier de ses fils, de son neveu et de ses brus, fier aussi de ses chevaux, de ses vaches et surtout de la parfaite harmonie qui régnait dans son ménage.

En causant avec le vieux, Lévine se rendit compte qu'il n'était pas adversaire du progrès ; il se livrait

en grand à la culture de la pomme de terre : celles-ci chez lui étaient déjà très avancées tandis que chez Lévine, elles commençaient seulement à fleurir. Il ensemençait du seigle et le sarclait, ce que Lévine n'avait jamais pu obtenir. Combien de fois en effet, en voyant se perdre ce magnifique aliment n'avait-il pas voulu le recueillir, mais sans jamais y parvenir ; chez ce paysan au contraire, tout se faisait comme il faut, et il ne pouvait assez vanter cette nourriture.

— Les femmes n'ont rien à faire, disait-il. Elles portent ces petits tas sur le chemin et les chariots les ramassent en passant.

— Voyez-vous, avec nous, les propriétaires, les ouvriers travaillent mal, dit Lévine en lui passant un verre de thé.

— Merci, dit le vieux en prenant le verre, mais refusant du sucre dont il lui restait un petit morceau déjà rongé. — Oui, les ouvriers travaillent mal. C'est la ruine ; voyez M. Sviajskï, par exemple, nous connaissons sa terre, elle est excellente ; eh bien ! cependant, il n'est pas très content de la récolte. Cela tient au manque de surveillance.

— Mais, toi, pourtant, tu travailles avec les ouvriers ?

— D'accord, mais notre travail est vraiment une besogne de paysans. Nous avons l'œil partout et si les ouvriers sont mauvais, nous nous arrangeons entre nous.

— Père, Phinojène a fait demander du goudron, dit la jeune femme en galoches qui entrait à ce moment.

— C'est ainsi, mon bon monsieur ! dit le vieillard en se levant, et, faisant un large signe de croix, il remercia Lévine et sortit.

Quand Lévine entra dans l'autre pièce de l'isba pour appeler son cocher, il aperçut tous les hommes de la famille assis autour de la table ; debout derrière eux les femmes les servaient. Un jeune et vigoureux garçon, le fils du paysan, la bouche pleine de gruau, racontait quelque histoire gaie à la grande joie de tous ; la jeune femme en galoches riait encore davantage en remplissant les assiettes de *stchi*.

Le joli visage de cette belle jeune femme ne devait pas être totalement étranger à l'impression de bien-être qu'emporta Lévine en quittant cette maison de paysans ; toujours est-il que cette impression était si vive qu'il ne pouvait s'en défaire et que tout le long du chemin, depuis la demeure du vieux paysan jusqu'à celle de Svajskī, il ne cessa de penser à cette famille ; une force en quelque sorte invincible l'obligeait à concentrer son attention sur elle.

XXVI

Sviajskï était maréchal de la noblesse de son district. De cinq ans plus âgé que Lévine, il était marié depuis longtemps. Il avait chez lui sa belle-sœur, une jeune fille pour laquelle Lévine éprouvait beaucoup de sympathie ; il n'ignorait pas que Sviajskï et sa femme désiraient vivement le marier à cette jeune fille ; il en avait même la ferme conviction, semblable en cela aux jeunes gens qui se savent de beaux partis, cependant il n'avait pas le courage de se l'avouer. Malgré son désir de se marier, malgré que, selon toutes les apparences, cette charmante jeune fille semblât destinée à devenir une excellente épouse, l'idée de se marier avec elle, — abstraction faite même de son amour pour mademoiselle Stcherbatzkï — paraissait à Lévine aussi invraisemblable que de s'envoler au

ciel. Et cette idée gâtait en partie le plaisir qu'il se promettait de son séjour chez Sviajskī.

En recevant la lettre de Sviajskī, dans laquelle celui-ci l'invitait à venir chasser, Lévine avait aussitôt pensé à cela ; cependant, après réflexion, il se convainquit que les intentions qu'il prêtait à Sviajskī n'étaient en somme que de pures hypothèses, sans aucun fondement sérieux et il résolut de passer outre et de se rendre à son invitation. Il n'était d'ailleurs pas fâché de se soumettre à cette épreuve et de voir de plus près cette jeune fille.

La vie de famille de son ami lui était particulièrement agréable, en outre, il considérait Sviajskī comme le meilleur des membres des zemstvos qu'il connût et il le trouvait excessivement intéressant.

C'était une de ces natures d'hommes qui déconcertaient toujours Lévine ; un de ces hommes dont les raisonnements reflètent une logique ferme bien qu'empruntée et dont la vie, nettement définie d'après des principes fermement arrêtés, s'écoule dans l'indépendance la plus complète, souvent même la plus opposée à leurs raisonnements. Sviajskī était de ceux-là ; il faisait montre d'un caractère excessivement libéral. Tout en méprisant la noblesse et regardant la plupart des gentilshommes comme de vrais planteurs, incapables d'oser s'expliquer à voix haute, tout en considérant la Russie comme un pays perdu et la comparant à la

Turquie, tout en trouvant le gouvernement exécrable, au point qu'il ne prenait jamais la peine de critiquer sérieusement ses actes, c'était un fonctionnaire irréprochable et un maréchal de la noblesse modèle, et, en voyage, il n'eût jamais manqué de se coiffer du bonnet à cocarde et à bord rouge.

Il déclarait que la vie n'était possible qu'à l'étranger où il se rendait aussitôt qu'il en trouvait la faculté, ce qui ne l'empêchait pas de diriger en Russie une exploitation très compliquée et des plus perfectionnées, de s'intéresser beaucoup à tout ce qui se passait et de n'ignorer rien de ce qui se faisait en Russie.

Il plaçait le paysan russe, au point de vue du développement intellectuel, entre le singe et l'homme, et, malgré cette opinion, aux élections du zemstvo, il serrait volontiers la main des paysans et prêtait à leurs avis une oreille attentive. Il ne croyait ni au diable ni à l'immortalité, néanmoins il se montrait très soucieux des conditions d'amélioration du clergé et de la diminution du nombre des paroisses et il ne reculait devant aucune démarche pour conserver une église dans son bourg.

Au point de vue féministe, il était avec les partisans extrêmes de la liberté absolue des femmes et surtout de leur droit au travail ; il vivait cependant avec sa femme d'une façon si charmante que tout le monde s'étonnait de les voir demeurer en aussi parfaite harmonie tout en n'ayant pas d'enfants ;

il ne laissait à sa femme d'autre occupation ni d'autre souci que de s'ingénier sous sa direction à imaginer les passe-temps les plus gais et les plus agréables.

Si Lévine n'avait pas eu la faculté de voir les gens sous leur aspect le plus favorable, le caractère de Sviajskī n'eût présenté pour lui aucune obscurité. « C'est un imbécile ou une canaille ! » Voilà le jugement qu'il aurait porté sur lui et tout eût été dit. Mais il savait pertinemment que Sviajskī n'était pas un imbécile, il le tenait au contraire pour très intelligent et pour très instruit et il l'estimait en outre, pour sa parfaite simplicité : aucun sujet ne lui était étranger et cependant il ne faisait pas volontairement étalage de ses connaissances.

Encore moins, Lévine pouvait-il dire qu'il fût une canaille ; doué d'une indiscutable honnêteté, d'une grande bonté et d'une intelligence supérieure, il s'adonnait gaîment, passionnément même, à une œuvre très appréciée de tous ceux qui l'entouraient ; bref, c'eût été folie de le croire capable de quelque mauvaise action.

Lévine s'efforçait en vain de le comprendre : Sviajskī et sa vie étaient pour lui comme une énigme vivante. Leur intime liaison l'autorisait à scruter jusqu'au fin fond la vie de son ami, mais c'était toujours sans succès. A chaque nouvelle tentative dans le but de pénétrer les coins les plus cachés de l'esprit de Sviajskī, Lévine consta-

tail chez celui-ci un certain embarras, il lui semblait même remarquer comme une crainte imperceptible dans son regard ; il paraissait avoir peur que Lévine ne le comprît ; mais son opposition n'altérait en rien sa gaiété ni sa belle humeur.

A l'heure présente, en raison des désillusions que lui causait l'exploitation, Lévine ressentait un plaisir particulier à aller chez Sviajski.

En dehors de la joie intense qui émanait de ce ménage heureux et content et de leur intérieur confortable, il éprouvait le désir très vif, augmenté encore par le dégoût que lui inspirait sa propre vie, de surprendre le secret auquel Sviajski devait son existence heureuse et exempte de difficultés. En outre, Lévine savait qu'il rencontrerait là des voisins de Sviajski, des propriétaires, il prévoyait que la conversation aurait pour thème inévitable la récolte ou les ouvriers et ces sujets l'intéressaient particulièrement en ce moment, malgré leur apparente banalité.

« A l'époque du servage, ou peut-être encore en Angleterre, on n'eût attaché à cela qu'une faible importance ; dans ces deux cas, en effet, la situation était suffisamment nette pour qu'il fût inutile de la préciser. Mais chez nous, au milieu de la crise de transformation que nous traversons, il est du plus haut intérêt de prévoir la solution que l'avenir réserve à ces questions. » Telles étaient les pensées que Lévine agitait en son esprit.

Contrairement à son espoir, la chasse fut loin d'être belle. La mare était desséchée et les bécasses se faisaient rares. Au bout de la journée il se trouvait n'avoir tué que trois pièces ; mais en revanche, il rapportait, comme de coutume en pareil cas, un vigoureux appétit et une excellente humeur ; il se trouvait en un mot dans cette disposition d'esprit particulièrement favorable que lui procurait toujours l'exercice physique. Pendant la chasse, alors qu'on l'eût dit exempt de toute préoccupation, il ne pouvait se défendre de songer sans cesse au vieux paysan et à sa famille, et cette pensée semblait soulever en lui une question qu'il s'efforçait en vain de résoudre.

Le soir, deux propriétaires vinrent, pendant le thé, causer affaires et la conversation prit naturellement le tour intéressant qu'avait prévu Lévine.

Celui-ci était tout près de la maîtresse de la maison, à la table à thé ; il causait avec la jeune femme dont il avait la sœur pour vis-à-vis. La maîtresse de la maison était une petite blonde, au visage rond, tout en fossettes et en sourires. Lévine l'observait avec soin, espérant découvrir en elle la solution de l'indéchiffrable énigme que représentait pour lui son mari ; mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait parvenir à se rendre maître de ses pensées et il éprouvait une étrange sensation de gêne. Ce trouble était causé uniquement par la toilette de la belle-sœur de son ami ; celle-ci en effet por-

tait une robe décolletée en carré et Lévine s'imaginait que la jeune fille avait revêtu ce costume à son intention. Ce petit carré de chair, malgré la blancheur du cou, ou peut-être même à cause de cette blancheur, paralysait entièrement la pensée de Lévine. Était-ce à tort, toujours est-il qu'il se considérait comme visé par cette coquetterie ; néanmoins il ne se reconnaissait pas le droit de tourner les yeux de ce côté et il s'efforçait de s'en abstenir. Cette toilette, en raison même de l'intention qu'il s'imaginait y découvrir, lui causait des remords ; il se croyait coupable de quelque vilenie et il eût voulu fournir des explications sur sa conduite, mais il se sentait impuissant à le faire. La rougeur qui ne cessait de lui monter au visage, le trouble et la gêne qui l'obsédaient, n'avaient pas d'autre cause ; peu à peu cet embarras gagnait la jeune fille, mais sans paraître s'en apercevoir, la maîtresse de la maison continuait de causer avec Lévine.

— Vous croyez, disait-elle, poursuivant le fil de la conversation, que mon mari ne s'intéresse pas à ce qui se passe en Russie ? Détrompez-vous. Il est possible qu'il se plaise beaucoup à l'étranger, il s'y plaît cependant moins qu'ici, où il se trouve dans son véritable milieu. Certes il a beaucoup à faire ; mais il a le don de s'intéresser à tout. A propos ! vous n'avez pas vu notre école ?

— Je crois l'avoir vue... n'est-ce pas cette petite maison entourée de lierre ?

— Effectivement. C'est l'œuvre de Nastia, dit-elle en désignant sa sœur.

— Vous enseignez vous-même? demanda Lévine s'efforçant, sans pouvoir y parvenir, de fixer son regard plus haut que l'échancrure de la robe.

— J'ai en effet donné des leçons et j'en donne encore, mais nous avons aussi une excellente institutrice. Nous avons même introduit dans cette école l'enseignement de la gymnastique.

— Non, merci, je ne veux plus de thé, dit Lévine.

Et, conscient de son impolitesse, mais n'ayant pas la force de poursuivre cette conversation, il se leva en rougissant.

— J'entends là-bas, dit-il, une conversation qui m'intéresse beaucoup.

Et il se dirigea vers l'autre extrémité de la table où se trouvait le maître de la maison en compagnie des deux propriétaires.

Assis auprès de la table, Sviajskī d'une main tenait sa tasse, et de l'autre se caressait la barbe en la remontant vers son nez, puis l'abandonnait pour la reprendre ensuite. De ses yeux noirs et brillants, il fixait l'un de ses interlocuteurs, un homme à moustaches grises, qui paraissait prendre un vif intérêt et un grand plaisir à l'écouter.

Le propriétaire se plaignait du peuple. Lévine ne doutait pas que Sviajskī, sans beaucoup de peine, eût pu faire cesser les jérémiades du propriétaire au moyen de quelques mots d'une logique

irréfutable, mais il savait aussi que, lié par sa fonction, son ami devait se borner à écouter les propos comiques du propriétaire, ce qui n'était d'ailleurs pas sans lui causer quelque joie.

L'homme aux moustaches grises devait être une sorte de *négrier* très convaincu ; c'était à coup sûr un campagnard endurci et un propriétaire rural passionné.

Il suffisait à Lévine de jeter un coup d'œil sur son costume à l'ancienne mode et déjà usé, de mise peu commune parmi les propriétaires, il lui suffisait de voir ses yeux intelligents et plissés, d'écouter son langage dont le ton impérieux semblait le résultat d'une longue habitude, il lui suffisait enfin de remarquer les mouvements brusques de ses longues et belles mains, brunies par le soleil, et qu'ornait seul le vieil anneau de mariage à l'annulaire, pour se convaincre de la véracité de ses suppositions.

XXVII

— Si j'étais sûr de n'éprouver aucun regret en abandonnant mon œuvre, en renonçant au fruit de mon travail, je n'hésiterais pas à le faire : je vendrais mes domaines et, comme Nicolas Ivanitch, je m'en irais entendre *La Belle Hélène*, disait le vieux propriétaire.

Et un fin sourire illumina son visage intelligent.

— Pourtant vous n'en faites rien, riposta Nicolas Ivanitch Sviajski... Et vous avez vos raisons pour cela.

— La raison en est que je suis chez moi et que tout ce qui m'entoure est vraiment à moi ; et puis, je me leurre toujours de l'espoir que le peuple s'améliorera. Sinon quelle triste situation ! partout l'ivrognerie et la débauche ! Pas la moindre solidarité et comme conséquence la misère : plus de

chevaux, plus de vaches, mais une atroce famine. Vous croyez peut-être aider ces hommes en les embauchant? Une fois à votre service, ils n'ont d'autre but que de tout gâcher et ils trouvent encore le moyen d'aller se plaindre au juge de paix.

— Mais vous aussi, vous pouvez porter plainte au juge de paix, objecta gaiement Sviajski.

— Au juge de paix? Moi? Pour rien au monde! On en jaserait tellement que j'aurais tôt fait de regretter ma plainte! Voyez plutôt : dans ma fabrique, des ouvriers, après avoir reçu une avance sur leurs gages, ont abandonné le travail. Imaginez-vous comment le juge de paix, auquel j'avais eu recours, s'est prononcé? Il les a acquittés! Nous n'avons d'autre ressource que le tribunal de la commune et l'ancien du village ; celui-là au moins n'hésitera pas à fouetter votre homme comme au temps jadis. Si l'on nous supprimait cela, il ne nous resterait plus qu'à tout planter là pour fuir au bout du monde!

Cette tirade devait évidemment irriter Sviajski, néanmoins il ne se fâchait pas et paraissait même s'animer.

— Pourtant nous autres, moi, Lévine, lui, dit-il en désignant l'autre propriétaire, nous n'en sommes jamais réduits à cette extrémité.

— C'est possible, mais demandez à Michel Pétrovitch comment cela marche chez lui? Est-ce vraiment là une exploitation *rationnelle*? repartit

le propriétaire, tout fier d'employer le mot *rationnelle*.

— Dieu merci, mon exploitation est des plus simples, intervint Michel Pétrovitch, je n'ai d'autre souci que de tenir l'argent prêt à l'automne pour les impôts. Les paysans viennent alors me trouver : « Petit père, me disent-ils, sauve-nous ! » Or ces paysans sont des voisins, j'ai pitié d'eux, je leur avance un tiers de l'impôt en me contentant de leur dire : « Mes enfants, souvenez-vous que je vous ai aidés, agissez de même envers moi, lorsque j'aurai besoin de vous, au moment des semailles d'avoine ou du fauchage, et on s'arrangera... tant d'ouvriers par cour... » Je ne nie pas cependant qu'il y ait, dans le nombre, des coquins.

Lévine connaissait depuis longtemps ces habitudes patriarcales ; il échangea un regard avec Svajskî et, interrompant Michel Pétrovitch, s'adressa de nouveau au propriétaire à moustaches grises.

— En somme quel est votre avis ? Quelle est maintenant la meilleure façon de s'y prendre pour diriger l'exploitation rurale !

— Lemieux est de faire comme Michel Pétrovitch, à moins de se résoudre au métayage ou encore au fermage. C'est un moyen, mais qui conduit fatalement à l'appauvrissement du pays. Ainsi chez moi, du temps du servage et dans de bonnes conditions d'exploitation, la terre me rapportait neuf pour un,

aujourd'hui qu'elle est louée à moitié aux paysans, elle ne rapporte plus que trois pour un. L'émancipation a ruiné la Russie!

Sviajskī lança à Lévine un regard accompagné d'un geste de légère raillerie. Mais Lévine ne trouvait pas ridicules les paroles du propriétaire; au fond il les comprenait mieux que le caractère de Sviajskī. Beaucoup d'idées même, bien que tout à fait neuves pour lui, le frappèrent par leur justesse et leur logique dans la suite de l'explication que fournit le propriétaire, dans le but de prouver pourquoi l'émancipation avait ruiné la Russie.

Il était visible que cet homme exprimait sa pensée personnelle, et le fait était assez rare pour qu'il le remarquât; ces idées n'étaient évidemment pas la conception malade d'un esprit oisif, elles étaient la résultante de l'expérience; on les sentait mûries dans l'isolement de la campagne et longuement étudiées.

— Soyez persuadé, reprit-il, que le progrès est inséparable de la violence; et, dans le but évident de montrer qu'il n'était pas totalement dépourvu d'instruction, il poursuivit :

— Prenez les réformes de Pierre, de Catherine, d'Alexandre, lisez l'histoire de l'Europe, chacune des étapes de l'évolution agricole est marquée au coin de la violence; n'a-t-il pas fallu recourir à la force pour l'introduction de la culture de la pomme de terre ou de l'usage de la charrue? L'introduction

de celle-ci remonte peut-être à la période des apanages, il n'en est pas moins vrai qu'elle a nécessité l'emploi de la contrainte. Si au temps du servage il nous a été possible d'améliorer notre exploitation, d'introduire l'épandage, d'employer des machines perfectionnées, des séchoirs, des batteuses, et toutes sortes d'instruments, cela tient à ce qu'à cette époque nous disposions d'un pouvoir que nous n'avons plus; nous nous heurtâmes d'abord à l'opposition des paysans, mais bientôt ils finirent par nous imiter. A l'heure présente, par suite de l'émancipation, nous avons perdu le pouvoir, en sorte que l'exploitation, du point culminant qu'elle avait atteint, est destinée à s'abaisser fatalement, pour retourner en fin de compte à l'état sauvage le plus primitif. Telle est mon intime conviction.

— Pourtant si l'exploitation est rationnelle, il vous est toujours possible de la mener à bien en embauchant des ouvriers, dit Sviajski.

— En l'absence du pouvoir, avec quoi la mènerai-je, permettez-moi de vous le demander?

« Précisément, pensa Lévine, l'ouvrier est l'élément principal de l'exploitation ».

— Avec vos ouvriers, repartit Sviajski.

— Les ouvriers se refusent à fournir un travail convenable, et ne veulent pas employer les instruments perfectionnés. Ils ne savent qu'une chose, se souler comme des brutes et gâcher l'ouvrage: tantôt ils négligent de faire boire les chevaux en

temps voulu, ou déchirent les harnais neufs, tantôt ils échangent une bonne roue contre une mauvaise et boivent la différence, tantôt enfin, ils démolissent les machines à battre... Ils n'aiment pas se servir de ce qui est supérieur à leur esprit. Voilà pourquoi le niveau de l'exploitation s'abaisse. Les terres sont laissées en friche ou distribuées aux paysans et là où l'on récoltait des millions de *tchetverts* (1) on n'en obtient plus que des centaines de mille. La richesse publique est en baisse. On aurait pu faire la même chose, mais d'une façon plus adroite, si...

Là-dessus il se mit à développer un plan d'émancipation des paysans qui aurait eu, à son avis, l'avantage d'éviter les inconvénients dont il venait de faire le procès.

Lévine l'écoutait distraitement; quand il eut terminé, revenant à sa première idée, il s'adressa directement à Svajskî, cherchant à lui faire exprimer sincèrement son opinion.

— Il est hors de doute, dit-il, que le niveau de l'exploitation baisse et qu'en raison des rapports qui existent actuellement entre nous et l'ouvrier, on ne peut diriger avantageusement une exploitation rationnelle.

— Ce n'est pas mon avis, objecta cette fois sérieusement Svajskî. Je prétends au contraire que

(1) Mesure russe équivalant à 2 l. 097.

tout le mal vient de nous qui gérons mal nos propriétés, et, quant à dire que l'exploitation au temps du servage était des plus florissantes, je ne saurais être de cet avis; je la tiens pour ma part comme ayant été très inférieure. Nous n'avions pas de machines, le bétail laissait fort à désirer et pour ce qui est d'une direction, à vrai dire, il n'y en avait pas... Savait-on même compter? Existait-il seulement un propriétaire capable de dire ce qui lui était avantageux ou non?

— Vous voulez sans doute parler de la comptabilité italienne, dit ironiquement le propriétaire. Mais à quoi sert de savoir compter si l'on vous démolit tout et si vous n'avez plus de profit?

— Mais d'où vient que l'on vous démolit tout. Je vais vous le dire : si vous vous servez d'une mauvaise machine à moudre de fabrication russe, elle sera certainement brisée; employez au contraire une machine à vapeur elle résistera. Votre petit cheval russe... dont je ne me rappelle plus le nom et qu'il faut tirer par la queue pour le faire avancer, sera vite fourbu, alors qu'un percheron ou un solide cheval de trait supportera les pires fatigues. Et il en est de même de tout. Il faut à tout prix améliorer l'exploitation.

— Mais c'est impossible, du moins pour moi, Nicolas Ivanitch. Il vous est loisible à vous d'employer ces moyens; mais moi, j'ai des charges, je dois entretenir mon fils aîné à l'université, les

plus jeunes au lycée, et s'il me fallait encore acheter des percherons je n'y pourrais suffire.

— Adressez-vous aux banques.

— Grand merci ! pour aboutir à voir vendre aux enchères jusqu'à mon dernier champ.

— Je ne suis pas d'avis qu'il soit nécessaire d'élever le niveau de l'exploitation agricole, intervint Lévine. Je m'occupe d'agriculture, et mes moyens me permettent de tenter quelques améliorations, cependant je n'ai jamais pu rien faire. Je ne sais pas à qui les banques sont utiles, mais pour ma part, j'ai beau mettre de l'argent dans l'exploitation, je suis toujours en perte : aussi bien du côté du bétail que de celui des machines.

— Voilà qui est parfaitement juste ! confirma le propriétaire à moustaches grises, en accompagnant ces mots d'un joyeux sourire.

— Et je ne suis pas le seul, continua Lévine. Demandez à tous les propriétaires qui font de l'agriculture rationnelle. Tous, sauf de très rares exceptions, vous diront qu'ils sont en perte. Mais vous-même, avez-vous quelque bénéfice ? dit-il brusquement, en se tournant vers Sviajskī sur le visage duquel se peignit cette expression passagère d'effroi, qu'il avait coutume d'y voir chaque fois qu'il essayait de pénétrer plus avant dans son esprit.

Cette attaque, de la part de Lévine, manquait à vrai dire de loyauté. Le maître de la maison venait en effet, pendant le thé, de lui dire qu'il avait fait

venir cet été, de Moscou, un Allemand, expert en comptabilité, qui, moyennant cinq cents roubles, avait mis à jour ses comptes et que de cette opération il résultait une perte constatée de trois mille et quelques roubles ; il ne se rappelait plus exactement le chiffre, mais il affirmait que l'Allemand avait poussé l'exactitude à un quart de kopek près.

La question, soulevée par Lévine, des avantages de l'exploitation de Sviajski, fit sourire le propriétaire, qui certainement n'était pas sans savoir quel pouvait être le gain de son voisin le maréchal de la noblesse.

— Certes je ne prétends pas avoir un bien grand bénéfice, répondit Sviajski, mais qu'est-ce que cela prouve ? Que je suis un mauvais propriétaire ou que je dépense mon capital afin d'augmenter la rente.

— La rente ! s'exclama Lévine avec effroi. J'admets à la rigueur qu'il existe une rente en Europe où la terre a été sérieusement améliorée par le travail, mais chez nous c'est l'inverse, le travail nuit à la terre qu'il épuise. Résultat : pas de rente !

— Comment pouvez-vous dire qu'il n'y a pas de rente ! C'est la loi !...

— Alors nous sommes hors la loi ! Le mot rente chez nous n'explique rien, c'est au contraire un prétexte à tout embrouiller. Non, mais expliquez-

moi, s'il vous plaît, comment la théorie de la rente peut...

Sviajskī l'interrompt :

— Voulez-vous du lait caillé ? Macha, envoie-nous donc du lait caillé ou de la framboise, dît-il s'adressant à sa femme. Cette année les framboises durent extraordinairement longtemps. Et, de l'air le plus dispos du monde, Sviajskī se leva et s'éloigna, persuadé que la conversation était terminée ; pour Lévine au contraire elle ne faisait que commencer.

Sviajskī parti, il continua la discussion avec le propriétaire. Il tâcha de lui prouver que toute la difficulté provenait de l'obstination qu'on mettait à méconnaître les qualités et à ignorer le caractère de l'ouvrier. Mais le propriétaire, comme tous les hommes habitués à réfléchir dans la solitude, comprenait difficilement la pensée d'un autre et tenait particulièrement à ses idées. Il ne démordait pas de cette opinion que le paysan est une brute qui se plaît dans la saleté, qu'un seul moyen serait efficace pour le tirer de cet état, l'autorité et le bâton, mais que ce moyen n'existe plus, qu'un libéralisme par trop hâtif a fait remplacer le bâton, que mille ans d'existence avaient consacré, par de quelconques avocats et par la prison où l'on nourrit avec de la bonne soupe ces paysans sales et puants auxquels on calcule encore le nombre de mètres cubes d'air.

— Pourquoi, dit Lévine, tâchant de revenir à la question, pourquoi pensez-vous qu'on ne puisse trouver un *modus vivendi*, tel que le travail de la force ouvrière devienne productif ?

— Impossible avec le peuple russe ; nous manquons de l'autorité nécessaire, répondit le propriétaire.

— Mais comment trouver de nouvelles conditions ? demanda Sviajski, qui, ayant mis à profit le temps des dernières reparties pour manger du lait caillé et allumer une cigarette, revenait prendre part à la discussion. Tous les rapports possibles envers la force ouvrière sont nettement définis et étudiés, dit-il. Les derniers vestiges de la barbarie s'en vont, la commune primitive se disloque d'elle-même, le servage disparaît. Il ne reste plus aujourd'hui que le travail libre dont les formes sont définitivement établies et mises au point ; à nous de les accepter : l'ouvrier à long terme, le journalier et le fermier. Il n'y a pas à sortir de ce cercle.

— Cependant l'Europe n'est pas satisfaite de ces formes.

— Soit, mais elle en cherche de nouvelles, que sûrement elle trouvera.

— C'est aussi ma conviction, reprit Lévine ; mais pourquoi ne cherchons-nous pas de notre côté ?

— Autant vaudrait chercher un nouveau procédé pour construire des chemins de fer. Ces procédés sont déjà inventés.

— Mais s'ils ne nous conviennent pas, s'ils sont mauvais? objecta Lévine, et de nouveau il remarqua l'expression de crainte dans les yeux de Sviajski.

— C'est cela; nous chanterons victoire! Nous prétendrons avoir trouvé ce que cherche l'Europe! Je connais tout cela. Mais, dites-moi, êtes-vous au courant de tous les travaux faits en Europe sur la question ouvrière?

— Vaguement.

— Cette question occupe maintenant les meilleurs esprits de l'Europe. Elle a fait éclore l'école de Schultz-Delitzsch... et toute une immense littérature; on lui doit les tendances les plus libérales de Lassalle, les communes de Mulhausen... Mais vous connaissez certainement tous ces faits?

— Je n'en ai qu'une bien faible idée.

— C'est là une façon de parler; en réalité vous êtes aussi bien informé que moi. Bien entendu, je ne suis pas professeur de sociologie, mais cela m'intéresse et si de votre côté vous y trouvez quelque intérêt, je vous engage à vous en occuper.

— Et à quoi ont-ils abouti?

— Pardon...

A ce moment les propriétaires se levèrent et Sviajski, saisissant avec empressement l'occasion de couper court à cette nouvelle tentative de Lévine de scruter le fond de son esprit, s'en alla reconduire ses hôtes.

XXVIII

Ce soir-là Lévine s'était terriblement ennuyé en compagnie des dames. Il était maintenant persuadé que le mécontentement qu'il éprouvait au sujet de son exploitation n'était pas un souci personnel, mais bien un fait général dans toute la Russie, et que l'établissement d'une situation dans laquelle les ouvriers travailleraient comme les paysans chez lesquels il s'était arrêté en venant, n'était pas un rêve mais au contraire un problème qu'il fallait à tout prix résoudre. Ce problème ne semblait pas comporter de difficultés insurmontables, tout au moins fallait-il tenter de lui trouver une solution.

Il prit congé des dames, et promit de rester encore toute la journée du lendemain afin d'aller à cheval, avec ses hôtes, voir un ravin très intéressant situé dans la forêt du pays ; puis, avant de se

coucher, il entra dans le cabinet du maître de la maison afin d'y prendre les livres sur la question ouvrière que celui-ci lui avait proposés.

Le cabinet de Sviajski était une vaste pièce dont les murs étaient garnis de bibliothèques et où se trouvaient deux tables. Un pesant bureau occupait le milieu de la pièce, plus loin était une table ronde au centre de laquelle était posée une lampe ; quelques numéros de revues et de journaux en diverses langues étaient disposés en étoile autour de la lampe. Près du bureau il y avait un cartonnier avec des casiers marqués par des plaques dorées.

Sviajski donna à Lévine les livres qu'il lui avait promis, puis s'asseyant sur un rocking-chair :

— Que regardez-vous ? demanda-t-il à son ami qui, debout devant la table ronde, parcourait les revues. Ah tenez ! il y a là un article très intéressant, poursuivit-il en désignant la revue que Lévine tenait entre les mains. Cet article tend à prouver, ajouta-t-il avec une joyeuse animation, que le démembrement de la Pologne n'est nullement dû à Frédéric. Il résulte...

Et avec la clarté qui lui était coutumière il analysa brièvement une nouvelle étude très importante et très curieuse.

Bien que Lévine fût pour le moment beaucoup plus préoccupé de l'idée de l'exploitation que de toute autre chose, il ne put se défendre en écoutant le maître de la maison de se poser cette question :

« Où veut-il en venir, et pourquoi s'intéresse-t-il au démembrement de la Pologne ? »

Quand il eut terminé, Lévine ne put s'empêcher de lui demander :

— Eh bien ! après ?

Mais c'était là tout. L'article l'avait intéressé et rien de plus. Et Sviajskï ne se considéra pas comme obligé de fournir de plus amples commentaires.

— Oui, ce propriétaire bougon m'a beaucoup intéressé, dit Lévine en soupirant. Je le trouve très intelligent ; il y a dans ses paroles beaucoup de vrai.

— Que dites-vous donc ? Un vrai planteur, comme ils sont tous ! dit Sviajskï.

— Pourtant vous êtes leur maréchal...

— Sans doute, mais je cherche à remonter le courant, répliqua-t-il en riant.

— Il m'intéresse beaucoup, continua Lévine, lorsqu'il dit, très justement d'ailleurs, que l'exploitation rationnelle ne marche pas, que seule marche l'exploitation usuraire, comme chez cet autre propriétaire, où les procédés les plus primitifs... A qui la faute dans tout cela ?

— A nous-mêmes, évidemment. Toutefois il n'est pas exact que l'exploitation ne marche pas. Chez Vassiltchikov, tout va bien.

— Oui, l'usine...

— Mais à la fin, je ne vois pas ce qui vous

étonne. Le peuple est demeuré chez nous à un niveau si inférieur de développement matériel et moral que forcément il doit s'opposer à tout ce qui le dépasse. Si, en Europe, l'exploitation rationnelle marche, cela tient à ce que le peuple est instruit. D'où je conclus qu'il faut chez nous instruire le peuple.

— Mais comment donc instruire le peuple ?

— En créant des écoles, des écoles et encore des écoles.

— Vous avouez vous-même que le peuple est à un niveau très bas de développement matériel ; quel remède y apporteront les écoles ?

— Voyez-vous, vous me rappelez une anecdote au sujet d'un malade à qui l'on donnait des conseils en vue de sa guérison : — « Purgez-vous, lui disait-on. — Je l'ai fait, mon état a empiré. — Essayez des sangsues. — J'ai essayé, le remède est pire que le mal. — Eh bien, alors, priez Dieu. — J'ai prié, mais mon mal n'a fait qu'augmenter. » De même je vous propose successivement l'économie politique, le socialisme, l'instruction comme remèdes à la situation que vous déplorez, mais chacun d'eux vous semble devoir l'aggraver.

— Mais comment les écoles serviront-elles au peuple ?

— Elles lui créeront d'autres besoins.

— Voilà ce que je n'ai jamais compris, répondit Lévine avec chaleur. Comment les écoles peuvent-

elles contribuer à l'amélioration de l'état matériel du peuple ? A votre avis ces écoles, cette instruction lui créeront de nouveaux besoins ; tant pis, puisqu'il n'aura pas le moyen de les satisfaire. En quoi la connaissance de l'addition, de la soustraction, du catéchisme, peut-elle améliorer son état matériel ? Je n'ai jamais pu le comprendre. Avant-hier soir j'ai rencontré une femme avec son nourrisson et je lui ai demandé où elle allait. Elle m'a répondu : « Je vais chez la guérisseuse, un sort est tombé sur mon enfant, alors je le lui porte à guérir. » Je lui ai demandé : « Comment la guérisseuse soigne-t-elle la maladie ? — Elle met l'enfant sur le perchoir des poules et marmotte quelques paroles. »

— Eh bien ! vous voyez ! Vous le dites vous-même. Pour faire disparaître de semblables pratiques, il faut... dit Sviajskî en souriant gaîment.

— Mais non ! fit Lévine avec dépit. Cette façon de soigner les gens est analogue selon moi au remède que représente l'école pour le peuple. Celui-ci est pauvre et ignorant, nous ne l'ignorons pas plus que la femme en question n'ignore que son enfant est malade lorsqu'elle l'entend crier ; mais de quelle façon les écoles remédieront-elles à cette ignorance et à cette pauvreté, je ne puis pas plus m'en faire une idée que je ne comprends l'influence du perchoir des poules sur la maladie ; c'est à la cause de la pauvreté qu'il faut s'attaquer.

— Eh bien ! au moins sur ce point, vous êtes d'accord avec Spencer que pourtant vous n'aimez pas beaucoup. Lui aussi est d'avis qu'un grand bien-être et de fréquents lavages, c'est ainsi qu'il nomme les commodités de la vie, sont plus favorables au développement de l'instruction que l'étude de la lecture et du calcul...

— Je suis ravi ou plutôt je regrette d'être d'accord avec Spencer ; mais ma conviction n'est pas née d'hier : les écoles ne sont pas d'une utilité primordiale, c'est à l'institution économique seule que le peuple devra d'être plus riche et de voir augmenter ses loisirs ; c'est alors seulement qu'interviendra l'école.

— Cependant, dans toute l'Europe, l'école est maintenant obligatoire.

— Comment se fait-il alors que vous soyez d'accord sur ce point avec Spencer ? demanda Lévine.

Mais Sviajskī se troubla encore et il se contenta d'ajouter en souriant :

— Vraiment ! l'histoire de votre bonne femme est fort amusante ! Vous l'avez entendue vous-même ?

Lévine acquérait de plus en plus la conviction que le lien entre la vie de cet homme et ses idées demeurerait insaisissable pour lui. Evidemment, il discutait pour le seul plaisir de discuter, peu lui importait la conclusion où l'amenait son raisonnement, mais il lui était désagréable de se voir en-

fermé dans une impasse. C'était la seule chose qu'il redoutait, et pour l'éviter il n'hésitait pas à orienter la conversation vers un autre sujet plus agréable et plus gai.

La journée avait été pour Lévine pleine d'émotions ; les quelques instants qu'il avait passés chez ce vieux paysan, dont la maison se trouvait à mi-chemin de sa route, lui avaient laissé une forte impression qui, selon lui, avait influé sur tous les événements qui s'étaient produits dans la suite.

C'avait été d'abord cet excellent Sviajski avec son choix d'idées pour la galerie et les principes de vie qu'il devait nécessairement avoir, quoique Lévine ignorât quels ils étaient, ce qui n'empêchait pas cet homme, comme tant d'autres, de guider l'opinion publique d'après des idées qui lui étaient totalement étrangères. Puis ce propriétaire grincheux dont les raisonnements, tirés de la vie elle-même, semblaient si justes à Lévine, bien qu'il réprouvât sa colère contre la classe la meilleure du peuple russe ; enfin ses propres déceptions que lui causaient son exploitation et l'espoir encore vague de trouver un remède à cette situation critique... tout cela se confondait en une sorte de trouble intérieur et il en résultait un ardent désir de sortir de là au plus vite.

Une fois qu'il fut dans sa chambre, et étendu sur son lit, dont le sommier élastique lui communiquait de brusques sursauts, à chaque mouvement qu'il

faisait, Lévine resta longtemps avant de pouvoir s'endormir. Contrairement à son attente, rien dans sa conversation avec Sviajskī ne l'avait intéressé ; en revanche, et tout à fait involontairement, tous les détails de sa conversation avec le propriétaire grincheux lui revenaient à la mémoire et il imaginait les réponses qu'il aurait dû lui faire.

« Vous prétendez, devais-je lui dire, que si votre exploitation ne marche pas, cela tient à ce que le paysan hait les perfectionnements et qu'il faudrait le contraindre par force à les accepter ; cela pourrait être vrai si là était la véritable cause de votre insuccès, mais l'expérience prouve au contraire qu'il n'y a moyen de réussir que là où l'ouvrier agit conformément à ses habitudes, comme dans le cas du vieux paysan, chez lequel je me suis arrêté en venant. Le mauvais résultat de l'exploitation, que vous déplorez, comme nous du reste, prouve en réalité que nous seuls sommes la cause de tout le mal et non les ouvriers. Depuis longtemps déjà nous n'avons d'autres soucis que nous-mêmes et nous nous désintéressons absolument de la question de la force ouvrière. Le moment est venu de reconnaître cette force ouvrière, et je n'entends pas par là la *force* d'un ouvrier idéal, mais bien celle du paysan russe, tel qu'il est, et d'établir sur cette base notre plan d'exploitation. Voici ce que j'aurais dû lui dire : Imaginez que votre exploitation marche comme celle de mon vieux paysan, ima-

ginez que vous ayiez trouvé le moyen d'intéresser les ouvriers au succès de votre travail, je mets en fait que sans fatiguer la terre, votre revenu se trouverait doublé, sinon triplé. Divisez votre bien en deux, et donnez-en une moitié aux ouvriers, vous en tirerez plus de profit pour vous-même et la force ouvrière en bénéficiera d'autant. Que faut-il faire pour cela? Abaisser le niveau de l'exploitation et intéresser les ouvriers à son succès. Comment atteindre ce but? Ceci est une question de détails, mais il n'y a là rien d'impossible. »

Toutes ces idées n'étaient pas sans émouvoir profondément Lévine. Il resta la plus grande partie de la nuit sans dormir, obsédé par la pensée de mettre à exécution ses projets. Bien qu'il n'eût pas encore songé à son départ, il résolut soudain qu'il s'en irait le lendemain matin de bonne heure et qu'il retournerait chez lui. En outre la présence de la belle-sœur de son ami et sa toilette décolletée éveillaient en lui un sentiment de honte et il éprouvait des remords comme après une mauvaise action. Il lui importait donc de partir sans retard, s'il voulait avoir le temps de soumettre aux paysans ses nouveaux projets avant les semailles d'automne, afin de les faire déjà sur de nouvelles bases. Sa résolution était prise : il allait désormais transformer de fond en comble son système d'exploitation.

XXIX

La réalisation des projets de Lévine présentait de nombreuses difficultés ; mais il y travaillait avec ardeur et s'il n'atteignait pas tout à fait le but qu'il s'était proposé, le résultat obtenu justifiait néanmoins ses efforts. L'une des principales difficultés contre lesquelles il se heurta venait de ce que l'affaire était déjà en activité ; impossible de l'arrêter pour repartir du commencement ; c'était pendant la marche qu'il fallait transformer la machine.

Le soir même, aussitôt rentré chez lui, Lévine communiqua ses plans à l'intendant ; ce fut avec un plaisir évident que celui-ci accueillit les premières paroles de Lévine, trouvant en elles la preuve que tout ce qu'on avait fait jusqu'à présent était stupide et désavantageux ; il observa même que dès longtemps déjà il avait émis une semblable opinion, mais qu'on ne l'avait point écouté. Mais

quand Lévine en vint à proposer de s'associer les ouvriers pour toute l'exploitation, l'intendant manifesta une grande tristesse et sans formuler aucune opinion précise, se mit à parler de la nécessité d'enlever au plus tôt les dernières gerbes de seigle, si bien que Lévine sentit que le moment était mal choisi d'aborder ce sujet.

Lorsqu'il exposa aux paysans ses nouveaux projets, et leur proposa de louer la terre dans de nouvelles conditions, il se heurta à une difficulté de même genre ; trop absorbés par le travail courant, ceux-ci n'avaient pas le loisir de réfléchir aux avantages et aux désavantages d'une nouvelle organisation.

Ce fut encore le berger Ivan, un paysan borné, qui parut le mieux comprendre les propositions de Lévine ; la perspective de prendre part avec toute sa famille à l'élevage du bétail paraissait lui sourire. Mais quand Lévine lui en énuméra les futurs avantages, Ivan se troubla et sembla regretter de ne pouvoir le suivre dans ses explications ; soudainement pris d'un urgent besoin de s'occuper, il saisit une fourche pour aller ramasser le reste du foin, remplit un baquet d'eau et arrangea le fumier.

Une autre difficulté résidait dans la méfiance invincible des paysans : ceux-ci ne pouvaient pas comprendre que les propriétaires pussent avoir d'autre but que le désir de les exploiter. Ils étaient

fermement convaincus que, malgré leurs déclarations les plus formelles, les projets de ceux-ci seraient toujours en opposition avec leurs promesses. Eux-mêmes ne parlaient-ils pas beaucoup sans jamais exprimer le fond de leur pensée? En outre, et à ce point de vue, Lévine sentait que le propriétaire grincheux avait raison, les paysans posaient comme première et absolue condition de tout accord, quel qu'il soit, la liberté pour eux de travailler sans être astreints à faire usage des nouveaux procédés, ni des nouvelles machines. Tout en admettant que la charrue laboure mieux, que la machine à vapeur travaille plus régulièrement, ils allèguaient mille raisons pour n'employer ni l'une ni l'autre; de son côté, Lévine malgré qu'il eût la conviction que le niveau de l'exploitation devait être abaissé, ne renonçait qu'à contre-cœur à des perfectionnements dont les avantages étaient si évidents.

En dépit de toutes ces difficultés, Lévine poursuivit la réalisation de ses projets, si bien qu'à l'automne l'affaire était organisée ou du moins lui paraissait telle. Il avait d'abord songé à louer son exploitation telle quelle, aux paysans, aux ouvriers et à l'intendant, sur une nouvelle base sociale. Mais il n'avait pas tardé à se convaincre de l'impossibilité de réaliser ce projet; il résolut alors de répartir le cheptel, le verger, le potager, les foins, les champs en diverses sections. Le naïf Ivan, qui

semblait à Lévine avoir mieux compris que tout autre ses explications, se forma un *artel*, en partie avec sa famille, et fut chargé de l'exploitation du cheptel. L'exploitation des champs éloignés qui, depuis huit ans, laissait beaucoup à désirer, fut confiée, sous la surveillance d'un charpentier intelligent, nommé Fédor Rezounov, à six familles de paysans, moyennant de nouvelles conditions; enfin le paysan Chouraïev eut dans les mêmes conditions tout le potager. Le reste demeura, pour l'instant, dans le même état qu'auparavant, mais ces trois *artels* constituaient pour Lévine un commencement de réalisation de ses projets et lui causaient un surcroît d'occupation.

A vrai dire le cheptel n'allait pas mieux qu'auparavant. Ivan s'opposait de toutes ses forces aux étables chauffées pour les vaches et à la fabrication du beurre avec la crème, prétendant que dans une étable froide, les vaches exigent moins de nourriture, et que le beurre fait avec la crème est plus léger; en outre, il exigeait un salaire comme auparavant et ne se rendait pas compte que l'argent qu'il recevait, ne représentait point un salaire, mais bien l'avance de sa part du gain. De leur côté, les paysans adjoints à Fédor Rezounov n'avaient pas fait les semailles avec la semeuse, comme il était convenu, et ils s'en excusèrent, disant que le temps leur avait manqué. En somme, bien que ce nouveau mode d'exploitation eût été nette-

ment établi, les paysans de cet *artel* n'envisageaient pas la terre comme une propriété commune, mais comme une demi-propriété; plusieurs fois même ceux-ci, et Rezounov tout le premier, avaient dit à Lévine : « Vous feriez mieux de prendre de l'argent pour la terre; vous seriez plus tranquille et ce serait plus simple pour nous. » En outre, ces gens saisissaient avec empressement tous les prétextes pour ajourner sans cesse la construction d'une cour pour le bétail et des enclos; bref ils firent traîner cela jusqu'à l'hiver.

Enfin Chouraïev voulut distribuer le potager par petits lots aux paysans, interprétant ainsi fausement les conditions auxquelles la terre lui avait été donnée.

D'ailleurs, chaque fois qu'il causait avec les paysans, leur expliquant les avantages de l'entreprise, Lévine sentait qu'ils n'écoutaient que le son de sa voix, intimement persuadés qu'ils étaient, qu'en dépit de toutes les paroles, ils devaient se tenir sur leur garde, s'ils ne voulaient pas être trompés par lui. C'était surtout dans ses conversations avec Rezounov, le plus intelligent d'entre les paysans, que cette impression le frappait davantage; il remarquait en effet dans les yeux de celui-ci une expression qui montrait clairement qu'il se moquait de lui et qui semblait dire que si quelqu'un d'eux devait être dupé dans cette affaire, ce ne serait certainement pas lui, Rezounov.

Malgré tout cela, Lévine était assez satisfait de la marche de l'affaire; il n'avait, pensait-il, qu'à tenir strictement les comptes et à persévérer dans son idée pour leur prouver les futurs avantages de cette organisation et alors, l'affaire marcherait d'elle-même.

La besogne que lui donnait l'exploitation de la partie des terres qu'il avait gardées, jointe au travail de son livre, absorbèrent tellement Lévine pendant tout l'été qu'il n'alla pas à la chasse. A la fin d'août, il apprit que les Oblonski étaient retournés à Moscou; il fut informé de cette nouvelle par leur domestique qui rapporta la selle. Il savait qu'en ne répondant pas à la lettre de Daria Alexandrovna, il avait commis une grosse impolitesse; il ne pouvait y penser sans honte; ce faisant, il avait brûlé ses vaisseaux et s'était à jamais fermé leur maison. Sa conduite envers les Sviajski, de chez qui il était parti sans dire adieu, lui semblait aussi blâmable, et chez eux également, il était résolu à ne jamais remettre les pieds. Maintenant tout lui était égal. La nouvelle organisation de ses affaires l'absorbait comme jamais de sa vie il ne l'avait été. Il lut le livre que lui avait donné Sviajski, il s'en procura d'autres qui lui manquaient et relut aussi, sur ce sujet, un traité d'économie politique socialiste; mais, comme d'ailleurs il s'y attendait, il ne trouva rien qui se rapportât à l'œuvre qu'il avait entreprise. Dans le traité d'économie politique de

Mill, par exemple, qu'il avait étudié en premier lieu, avec une grande ardeur, espérant à chaque instant y rencontrer la solution des questions qui l'occupaient, il trouva en effet des lois tirées de la situation de l'économie rurale, en Europe, mais aucune de celles-ci ne lui sembla présenter un caractère de généralité ; elles étaient, en tous les cas, inapplicables à la Russie.

La lecture des ouvrages socialistes ne le tira pas davantage d'embarras. Les idées qu'il rencontra étaient évidemment parfaites en théorie, mais impossibles à mettre en pratique dans la vie telle qu'il l'avait conçue, dès l'époque où il était encore étudiant, ou bien alors il fallait les transformer, les faire passer de l'état européen à l'état russe, ces deux manières d'être n'ayant entre elles rien de commun. L'économie politique affirmait que les lois, en vertu desquelles s'est développée et se développe encore la richesse de l'Europe, sont des lois générales et immuables. La doctrine socialiste assurait, au contraire, que le développement de la richesse, d'après ces lois, conduit infailliblement à la ruine. Mais ni l'une ni l'autre ne proposait de solution à la question ; il était même impossible d'y trouver la moindre indication capable de renseigner Lévine, ni aucun des paysans et agriculteurs russes, sur la meilleure façon d'employer les millions de travailleurs et de déciatines de terre dont ils disposaient pour en tirer le parti le

meilleur au point de vue du bien-être général.

Une fois attelé à cette tâche, il relut encore soigneusement tout ce qui se rapportait à ce sujet, et il décida de partir en automne pour l'étranger afin d'étudier cette question sur place ; il voulait à tout prix éviter de retomber dans l'hésitation où il s'était si souvent débattu au sujet de diverses autres questions.

Aussitôt en effet qu'il commençait à comprendre la pensée de son interlocuteur et à vouloir exposer la sienne propre, on lui objectait : « N'avez-vous donc pas lu les écrits de Kaufmann, de John, de Dubois, de Micheli ? Lisez-les, ils ont très sérieusement étudié cette question. » Il était convaincu désormais que Kaufmann ni Micheli n'avaient rien à lui apprendre. Il savait ce qu'il voulait savoir. Il avait été à même de remarquer que la Russie possède un sol excellent et de bons travailleurs, et qu'en certains cas, comme chez le paysan dans la maison duquel il s'était arrêté en allant chez Svajskï, ces travailleurs et cette terre produisent beaucoup, tandis que, le plus souvent, avec l'emploi des procédés européens, le rendement est des plus médiocres ; ces faits, pour lui, s'expliquaient d'eux-mêmes : les ouvriers, il le savait, entendent travailler à leur manière, et leur opposition aux nouveaux procédés n'est pas un fait de hasard, mais le résultat d'habitudes profondément enracinées dans l'esprit du peuple. Le peuple russe,

pensait-il, destiné à peupler et à cultiver des espaces immenses, s'en tient à ses procédés traditionnels, qui, somme toute, ne sont peut-être pas si mauvais pour ce but qu'on le pense ordinairement. Il avait la ferme résolution de fournir de ces faits la preuve théorique, dans son livre, et la preuve pratique, dans son exploitation.

XXX

A la fin de septembre, on procéda à des coupes sur les terres qui faisaient partie de l'artel : il fallait du bois pour construire des étables ; le beurre était vendu, et le gain avait été partagé suivant les proportions convenues. L'exploitation marchait bien, ou du moins c'était l'opinion de Lévine ; celui-ci voulait maintenant exposer théoriquement ses idées et terminer son livre qui, d'après ses rêves, était destiné à révolutionner l'économie politique, sinon même à l'anéantir ; il voulait en un mot jeter les fondements d'une nouvelle science, sur les rapports du peuple envers la terre. Pour ce faire il ne lui restait plus qu'à entreprendre un voyage à l'étranger afin d'étudier sur place toutes les tentatives faites dans ce sens et de prouver leur inanité.

Lévine n'attendait que la récolte du seigle qui

devait lui fournir l'argent nécessaire pour partir à l'étranger. Mais des pluies commencèrent à tomber et il devint impossible de ramasser le blé et les pommes de terre restées dans les champs ; tous les travaux, y compris la récolte du seigle, furent suspendus. Les routes étaient impraticables ; deux moulins furent emportés par le courant, et le temps devenait de plus en plus mauvais.

Le 30 septembre enfin, le soleil se montra dès le matin et fit espérer le beau temps. Lévine commença résolument ses préparatifs de départ. Il ordonna de rentrer le seigle dans la grange, envoya son intendant chercher l'argent chez le marchand, et visita lui-même tout son domaine pour donner les ordres nécessaires avant son départ.

Le soir, sa tournée finie, Lévine, trempé jusqu'aux os par la pluie qui lui entraît dans le cou et emplissait les tiges de ses bottes, mais néanmoins d'excellente humeur et fort animé, reprit le chemin de la maison. Dans la soirée le mauvais temps avait encore empiré, la pluie cinglait vigoureusement le cheval, qui tout trempé d'un côté, secouait ses oreilles et sa tête ; mais Lévine sous son capuchon se sentait très à l'aise et regardait joyeusement tout ce qui l'entourait : tantôt c'étaient des ruisseaux d'eau trouble qui couraient sur la route, tantôt les gouttes de pluie qui pendaient aux branches dénudées, plus loin ses regards étaient attirés par la blancheur d'une tache de farine sur les planches

d'un pont, plus loin encore c'étaient les feuilles toutes luisantes qui tombaient en couches épaisses autour des arbres dépouillés. Malgré l'apparente tristesse de la nature qui l'entourait, il se sentait de l'humeur la plus heureuse. En causant avec un paysan d'un village éloigné, il avait constaté que celui-ci commençait à s'habituer au nouveau mode d'exploitation. Un vieil aubergiste, chez lequel Lévine s'était arrêté un moment pour se sécher, lui laissa à entendre qu'il approuvait ses plans et alla même jusqu'à lui demander de faire partie de la nouvelle association qu'il formait pour l'achat du bétail.

« Il me suffira d'un peu de persévérance et certainement j'atteindrai mon but », pensait Lévine. « Et il y a de quoi faire. Il ne s'agit pas là, en effet, d'une œuvre d'intérêt personnel mais d'intérêt commun. L'exploitation agricole et, en général, la situation des peuples doivent complètement se transformer. La misère doit faire place à la prospérité et à l'aisance ; l'animosité à l'entente et à la communauté des intérêts. Ce n'est là, à vrai dire, qu'une révolution pacifique, mais cette révolution doit être complète ; circonscrite d'abord dans le petit cercle de notre district, elle s'étendra peu à peu jusque dans la province, se répandra dans toute la Russie, pour envahir enfin l'Univers entier, car une idée juste ne saurait être stérile. Au reste le but vaut d'être poursuivi. Et il importe peu que ce soit

Kostia Lévine, celui-là même qui s'en fut en soirée cravaté de noir et à qui mademoiselle Stcherbatzki refusa sa main, que ce soit cet homme sans la moindre importance qui tente cette entreprise ; il n'est pas douteux que Franklin n'ait eu également conscience de son infériorité et qu'il n'ait ressenti qu'une confiance très mitigée en lui-même. Qu'importe ! Peut-être lui aussi avait-il chez lui une Agafia Mikhaïlovna, à qui il confiait ses secrets. » Tout en roulant ces pensées dans sa tête, Lévine rentra chez lui à la nuit close. L'intendant était de retour de chez le marchand et en rapportait une partie de l'argent du seigle ; le contrat avec l'aubergiste était fait ; en route l'intendant avait appris que partout le blé était encore sur les champs, de sorte que les cent soixante meules qui n'étaient pas encore arrangées n'étaient rien en comparaison de ce qui restait chez les autres.

Après le dîner, Lévine s'assit comme d'ordinaire avec un livre, et sa lecture l'incita à penser à son futur voyage. Ce jour-là il embrassait avec une netteté particulière toute l'importance de son œuvre et ses idées se précisaient clairement en son esprit. « Voici des idées à noter, pensait-il, elles me serviront pour l'introduction qu'auparavant je croyais inutile. » Il se leva pour aller à son bureau et Laska, qui était couchée à ses pieds, s'étira et se levant le regarda comme pour demander où il fallait aller. Mais il n'eut pas le temps d'écrire :

des paysans, venus pour s'embaucher, l'attendaient, et il sortit dans le vestibule pour leur parler.

Ayant donné les ordres pour les travaux du lendemain et terminé la réception de tous les paysans qui avaient quelque chose à lui dire, Lévine revint dans son cabinet et s'assit pour travailler. Laska se coucha sous la table. Agafia Mikhaïlovna, son tricot à la main, prit sa place habituelle.

Après avoir écrit un certain temps, il se rappela soudain, avec une vivacité extraordinaire, Kitty et son refus et leur dernière rencontre. Il se leva et se mit à marcher à travers la chambre.

— Voyons, il ne faut pas vous ennuyer ainsi, lui dit Agafia Mikhaïlovna, pourquoi restez-vous ici ? Vous feriez mieux d'aller aux eaux thermales ainsi que vous en avez l'intention.

— Je partirai après-demain, Agafia Mikhaïlovna. Il me faut auparavant terminer mes affaires.

— Mais quelles affaires avez-vous ? N'avez-vous pas assez donné aux paysans ? « Notre maître, disent-ils déjà en parlant de vous, attend sans doute une décoration du tzar ! » C'est incroyable ! Pourquoi vous souciez-vous tant des paysans !

— Ce n'est pas d'eux que je me soucie, c'est pour moi que je travaille.

Agafia Mikhaïlovna connaissait en détail les projets de Lévine. Souvent il lui exposait ses idées, discutait avec elle, et la brave femme ne partageait

pas toujours son opinion. Mais cette fois elle comprit tout autrement ce qu'il lui disait.

— Oui, vous avez raison, il faut avant tout penser à son âme, dit-elle en soupirant. Voyez, Parfène Denisitch, qui n'était qu'un ignorant, il a eu pourtant une belle mort, et il serait à souhaiter que Dieu permît à chacun de mourir ainsi, — elle faisait ainsi allusion à un paysan récemment décédé. — On l'a confessé, continua-t-elle, on a dit toutes les prières...

— Il ne s'agit pas de cela, dit Lévine en l'interrompant, je dis que je travaille dans mon intérêt. Or, le plus avantageux pour moi, c'est que le paysan travaille mieux.

— Vous aurez beau faire, si le paysan est paresseux il travaillera toujours mal. Celui qui a du cœur s'acquittera honnêtement de sa besogne, celui qui n'en a pas, ne fera jamais rien qui vaille.

— Cependant vous dites vous-même qu'Ivan commence à mieux soigner le bétail?

— Je ne puis dire qu'une seule chose, répondit Agafia Mikhaïlovna avec une intention voulue qu'on sentait être le résultat de mûres réflexions, c'est qu'il faut vous marier.

Cette observation d'Agafia Mikhaïlovna coïncidant avec ce qu'il pensait une minute auparavant l'attrista et le froissa. Il fronça les sourcils et, sans lui répondre, se rassit à sa table et se remit à réfléchir sur l'importance de son travail. De temps

en temps seulement, le son produit par le choc des aiguilles d'Agafia Mikhaïlovna parvenait jusqu'à lui, les mêmes idées ne cessaient de l'obséder et il fronçait de nouveau les sourcils. Vers neuf heures on entendit un son de clochettes et le bruit d'une voiture sur la route boueuse.

— Voilà des amis qui vous arrivent, au moins vous ne vous ennuierez plus ! dit Agafia Mikhaïlovna en se levant et se dirigeant vers la porte. Mais Lévine la prévint. Son travail ne marchait plus et il était fort heureux de cette diversion.

XXXI

Quand il fut au milieu de l'escalier, Lévine crut entendre dans l'antichambre un léger toussotement qu'il connaissait bien, néanmoins le bruit de ses pas l'empêchait de percevoir distinctement ce bruit, en sorte qu'il espéra s'être trompé. Quelques instants après il aperçut une silhouette longue et osseuse, qu'il ne pouvait méconnaître ; il n'en conserva pas moins l'espoir de s'être trompé tant il redoutait de reconnaître son frère Nicolas en cet individu de haute taille qui se débarrassait de sa pelisse en toussant.

Malgré toute l'amitié qu'il avait pour son frère, Lévine ressentait toujours une pénible impression à se trouver en sa compagnie. En l'état actuel, en raison des idées qui hantaient son cerveau et par suite de la réflexion d'Agafia Mikhaïlovna, il éprouvait en son esprit une telle sensation de chaos

qu'une rencontre avec son frère lui paraissait particulièrement pénible. Au lieu d'un étranger gai et bien portant, dont la visite, il l'espérait du moins, aurait apporté quelque amélioration à son trouble moral, il allait se trouver en présence de son frère qui le connaissait à fond et qui allait l'obliger à fouiller jusque dans ses pensées les plus intimes pour lui fournir des explications sur ses projets, ce qu'il ne voulait à aucun prix. Tout en se reprochant ces mauvais sentiments, Lévine arriva dans le vestibule. Dès qu'il fut près de son frère, sa déception fit place à la pitié. Bien que sa maigreur et son aspect maladif fussent déjà terribles auparavant, Nicolas semblait maintenant plus décharné et plus souffrant que jamais. Il n'avait plus que la peau sur les os !

Debout dans le vestibule, agitant ses longs bras maigres pour dérouler son cache-nez, il souriait d'un sourire étrange et maladif ; devant cette attitude douce et résignée Lévine sentit l'émotion lui serrer la gorge.

— Me voilà chez toi ! dit Nicolas d'une voix sourde, et sans détacher une seconde ses yeux du visage de son frère, je voulais venir depuis longtemps, mais, j'étais souffrant ; maintenant je suis bien remis, dit-il en lissant sa barbe de sa main longue et décharnée.

— Oui, oui, fit Lévine, et son effroi s'accrut encore quand, en embrassant son frère, il sentit sous

ses lèvres la sécheresse de sa peau et vit de tout près l'éclat étrange de ses grands yeux.

Quelques semaines auparavant, Constantin Lévine avait écrit à son frère pour l'informer qu'après la vente de la petite portion de terre restée indivise entre eux, il aurait à lui remettre sa part, soit à peu près deux mille roubles.

Nicolas venait précisément pour toucher cet argent ; il désirait surtout revoir le berceau de ses jeunes années et fouler le sol natal, afin d'y puiser, comme le héros de l'antiquité, des forces pour l'activité future. Bien qu'il fût très voûté et d'une excessive maigreur qu'accentuait encore sa haute taille, ses mouvements avaient conservé leur vivacité et leur élégance.

Lévine le conduisit dans son cabinet de travail. Contrairement à ses habitudes antérieures Nicolas mit à sa toilette un soin minutieux, il peigna sa rude chevelure, et tout souriant monta dans les chambres. Il était de cette humeur joyeuse et tendre, que son frère avait souvent remarquée chez lui dans son enfance. Il allait même jusqu'à parler sans colère de Serge Ivanovitch. Il plaisanta avec Agafia Mikhaïlovna, et lui demanda des nouvelles des vieux domestiques.

La nouvelle de la mort de Parfène Denisitch sembla l'impressionner désagréablement : son visage exprima un sentiment d'effroi ; mais il se ressaisit aussitôt.

— Il était déjà vieux, dit-il, et, changeant de conversation, il reprit : — Eh bien ! je vais passer un mois ou deux avec toi, j'irai ensuite à Moscou, où Miagkov m'a promis une place, et j'entrerais en fonctions. Je veux désormais arranger ma vie tout autrement, continua-t-il. — A propos, tu sais, j'ai chassé cette femme...

— Maria Nikolaïevna ? Comment ? Pourquoi ?

— C'était vraiment une mauvaise femme ! Elle m'a causé beaucoup d'ennuis.

Il n'en dit pas davantage. Il ne pouvait dire d'ailleurs que s'il avait chassé Maria Nikolaïevna, c'était uniquement parce qu'elle lui servait du thé trop faible, et, parce qu'elle le traitait trop en malade.

— En somme j'ai l'intention de transformer complètement mon genre de vie. J'ai fait des sottises, j'en conviens ; mais qui n'en fait pas ? En réalité, la fortune est peu de chose ; aussi, je ne la regrette pas. Le principal est d'avoir la santé, et, Dieu merci, la mienne s'améliore sensiblement.

Lévine écoutait son frère mais ne trouvait rien à lui répondre. Cette attitude n'échappa point à Nicolas qui se mit à l'interroger sur ses propres affaires ; ce fut avec joie que Lévine saisit cette occasion de parler de lui-même ; délivré de toute contrainte, il exposa à son frère ses projets et la façon dont il comptait les réaliser.

Celui-ci l'écoutait distraitement.

Ces deux hommes se tenaient de si près, que le moindre mouvement, la moindre inflexion de la voix leur en disait plus que tout ce qu'ils pouvaient exprimer par des paroles.

Une même pensée les occupait tous les deux à ce moment — la maladie et la mort prochaine de Nicolas — et cette pensée à elle seule absorbait toutes les autres. Mais ni l'un ni l'autre n'osait y faire allusion, c'est pourquoi leur conversation n'exprimait nullement le fond de leur pensée.

Jamais Lévine ne vit arriver avec autant de soulagement la fin de la soirée et le moment d'aller se coucher. Jamais avec aucun étranger, dans aucune visite officielle, il n'avait été moins naturel ni plus faux que ce soir. Et la conscience qu'il avait de cette attitude, tout en l'affligeant profondément, n'aboutissait qu'à le rendre plus faux encore. Alors qu'il ressentait un violent chagrin à la vue de ce frère bien aimé au seuil de la tombe, il lui fallait écouter et discuter avec lui les projets qu'il formait pour l'avenir.

Comme la maison était humide et qu'il n'y avait pas de pièce chauffée, Lévine partagea sa chambre avec son frère qu'il fit coucher de l'autre côté du paravent.

Nicolas se mit au lit mais dormit mal ; à la façon des malades, il se retournait, toussotait, marmottait des mots sans suite. Parfois, il soupirait lourdement et s'écriait : « Ah ! mon Dieu ! » Puis,

quand les crachats l'étouffaient, il grommelait avec dépit : « Eh ! diable ! »

Lévine demeura longtemps sans dormir ; tout en l'écoutant, mille pensées traversaient son cerveau, mais toutes le ramenaient à l'idée de la mort.

La mort ! la fin inévitable de tout ! C'était la première fois qu'elle lui apparaissait dans sa puissance inexorable. Et cette mort était là, dans ce frère aimé, — qui gémissait dans le sommeil, en invoquant tour à tour Dieu et le diable, — cette mort était plus proche de lui qu'il ne l'avait cru jusqu'ici. Elle était en lui-même, il le sentait ; si elle ne le prenait pas aujourd'hui, ce serait sans doute demain, peut-être aussi ne serait-ce que dans trente ans, qu'importe le moment ? Qu'était-ce donc que cette mort inéluctable, non seulement il l'ignorait, mais jamais encore il n'y avait songé, jamais même il n'avait osé la regarder en face.

« Je travaille, se disait-il, je poursuis un but et j'omets que tout a une fin et que le suprême but est la mort. »

Il se tenait accroupi sur son lit, dans l'obscurité, les jambes repliées, les bras enlaçant les genoux, et retenait son souffle pour mieux réfléchir. Mais plus il concentrait sa pensée, plus il voyait clairement que dans sa conception de la vie, il n'avait omis que ce léger détail, la mort, qui viendrait mettre fin à tout fatalement, si bien qu'il était

inutile de rien entreprendre. C'était terrible, mais c'était ainsi !

« Mais je suis encore vivant, que faut-il donc que je fasse maintenant, que faut-il que je fasse ? » se dit-il avec désespoir. Il alluma la bougie, se leva sans bruit et s'approcha du miroir :

Il examina sa chevelure et son visage : sur les tempes il avait des cheveux blancs. Il ouvrit la bouche, ses dents du fond commençaient à se carier ; il regarda alors ses bras musclés et constata qu'ils étaient pleins de vigueur. Mais Nikolenka qui respirait auprès de lui avec le peu de poumon qui lui restait n'avait-il pas aussi un corps vigoureux ? Et tout à coup, il se rappela qu'étant enfants, ils couchaient ensemble et attendaient avec impatience que Féodor Bogdanovitch fût sorti de la chambre pour se lancer les oreillers et rire de si bon cœur, que la crainte même de Féodor Bogdanovitch ne pouvait arrêter cette exubérance, ce débordement de gaieté. « Et que sommes-nous devenus maintenant ? Le voilà, lui, avec cette poitrine creuse et enfoncée... et moi avec mon doute et mon ignorance de l'avenir... »

— Ah ! ah ! ah ! Diable ! Qu'est-ce que tu fais donc là-bas ? Pourquoi ne dors-tu pas ? demanda son frère.

— Je ne sais, l'insomnie...

— Moi, j'ai fort bien dormi, et maintenant je ne transpire plus. Tâte plutôt sous ma chemise, je suis sec.

Lévine le toucha puis s'en alla derrière le paravent et souffla la bougie ; mais pendant longtemps encore il ne put s'endormir. Le problème de la vie ne s'expliquait à ses yeux que pour faire place à un nouveau problème insoluble, celui de la mort.

« Oui, il se meurt ! Il va mourir au printemps. Mais que puis-je faire pour le soulager ? Que puis-je lui dire ? Que sais-je ? N'avais-je pas moi-même oublié qu'il faut mourir ? »

XXXII

Lévine avait remarqué depuis longtemps que les gens doués d'une politesse obséquieuse et d'une soumission excessive ne tardent pas à se rendre insupportables par leurs exigences et leurs caprices. Il pressentait qu'il en serait de même avec son frère. Et, en effet, la douceur de Nicolas fut de courte durée. Dès le lendemain matin, il devint grincheux et taquina systématiquement Lévine en l'attaquant sur tous ses points les plus sensibles.

Lévine se sentait coupable, mais que pouvait-il faire à cela ? Il sentait que s'il leur avait été possible de s'expliquer franchement et sans feinte, s'il leur avait été donné de se communiquer librement leurs sentiments et leurs pensées, ils n'auraient redouté ni l'un ni l'autre de se regarder droit dans les yeux, et leur conversation eût été celle-ci : « Tu vas mourir ! Tu vas mourir ! » aurait dit

Constantin, à quoi Nicolas aurait répondu sans hésitation : « Je le sais, je vais mourir, mais j'ai peur, j'ai horriblement peur ! » C'était là tout ce qu'ils se seraient dit s'ils avaient pu se parler à cœur ouvert. Mais une telle franchise n'était pas compatible avec les exigences de la vie, aussi Constantin s'efforçait-il de réaliser ce qu'il avait en vain toute sa vie tenté de faire, ce qu'il avait maintes fois remarqué que tant d'autres parvenaient si bien à faire, ce qui en un mot est si nécessaire dans la vie : il s'efforçait de cacher sa véritable pensée et ses sentiments réels, mais il n'était pas sans s'apercevoir que cette tactique n'échappait pas à son frère et il en éprouvait un vif dépit.

Le surlendemain de son arrivée, Nicolas, ayant poussé son frère à lui exposer ses nouveaux plans, se mit à l'en blâmer et alla même jusqu'à le traiter de communiste.

— Tu n'as fait que prendre la pensée d'un autre, mais cette pensée tu l'as déformée pour l'appliquer là où elle n'est pas applicable.

— Mais il s'agit de tout autre chose. Les communistes nient la légitimité de la propriété, du capital, de l'héritage, mais moi, je ne rejette pas des stimulants aussi puissants. (Lévine était honnête lui-même de faire usage de pareils mots, mais depuis qu'il avait entrepris son ouvrage, il employait de plus en plus souvent des mots étrangers). Mon seul but est de régulariser le travail.

— Tu vois bien ! Tu prends les idées des autres. Tu leur enlèves tout ce qui fait leur force et tu t'ingénies ensuite à les faire passer pour des idées neuves, dit Nicolas en dégageant rageusement son cou de sa cravate.

— Mais mon idée n'a rien de commun...

— Les autres ont au moins de l'attrait, continua Nicolas Lévine avec un regard étincelant et un sourire ironique ; elles ont, comment dirai-je, la clarté géométrique de l'indiscutable. Ce sont peut-être des utopies : néanmoins il est admissible à la rigueur de faire table rase de tout le passé, et l'on conçoit que puisse exister l'organisation du travail en dehors de la propriété et de la famille. Dans ton système, au contraire, il n'y a absolument rien...

— Pourquoi t'obstines-tu à confondre ? Je n'ai jamais été communiste.

— Moi, je l'ai été, et je prétends que si le communisme est prématuré, il a du moins le mérite d'être logique ; quant à moi, je crois en son avenir. C'est comme le christianisme dans les premiers siècles.

— Et moi, je suis d'avis qu'il faut considérer la force ouvrière, au point de vue de la science naturelle, et comme telle l'étudier, en connaître les qualités, et...

— Mais c'est absolument inutile ! Cette force agit d'elle-même, selon le degré de son développe-

ment. Partout et toujours il y a eu des esclaves, puis des métayers. Chez nous aussi, il y a des métayers, des fermiers et des journaliers. Que veux-tu de plus ?

Lévine s'enflamma à ces dernières paroles ; au fond, il craignait que son frère n'eût raison en lui reprochant de vouloir établir un juste milieu entre le communisme et les formes actuelles du travail.

— Ce que je cherche, c'est une forme de travail avantageuse pour moi et pour l'ouvrier. Je veux instituer... commença-t-il avec chaleur.

— Tu ne veux rien instituer, ton véritable but, le seul que tu aies jamais eu, c'est de passer pour un original et tu veux montrer que tu n'exploites pas le paysan tout simplement, mais que tu y mets des formes.

— S'il en est ainsi, laissons cela ! répondit Lévine qui sentait les muscles de sa joue gauche tressaillir nerveusement.

— Tu n'as pas et tu n'as jamais eu de convictions ; tu ne cherches qu'à flatter ton amour-propre.

— Soit ! Mais laisse-moi tranquille !

— C'est aussi mon intention ! Il y a même longtemps que j'aurais dû le faire ! Que le diable t'emporte ! Je regrette fort d'être venu.

Lévine eut beau chercher à calmer son frère, Nicolas ne voulut rien entendre : il déclarait qu'il valait beaucoup mieux se séparer ; d'autre part il

devenait évident pour Constantin que la vie n'était plus pour son frère qu'un véritable fardeau.

Nicolas avait déjà fait tous ses préparatifs de départ quand Constantin vint le trouver de nouveau, et d'un ton un peu forcé le pria de l'excuser s'il l'avait offensé en quelque chose.

— Ah! de la magnanimité maintenant! dit Nicolas en souriant. Si tu tiens absolument à avoir raison, je ne te refuserai pas cette satisfaction : soit! Tu as raison; cela ne m'empêchera pas néanmoins de partir.

Toutefois au moment du départ, en embrassant son frère, Nicolas dit d'une voix étrangement grave, en le regardant : « Voyons, Kostia, ne m'en veuille pas! » Et sa voix tremblait.

Ce furent les seules paroles sincères qu'ils échangèrent entre eux. Elles signifiaient clairement pour Lévine : « Tu vois et tu sais que je me meurs et que peut-être nous ne nous reverrons plus. »

Et des larmes jaillirent de ses yeux.

Il embrassa de nouveau son frère mais ne trouva rien à lui dire.

Trois jours après son départ Lévine partit à son tour pour l'étranger. Ayant rencontré le prince Stcherbatzki, cousin germain de Kitty, celui-ci se montra surpris de son air sombre.

— Qu'as-tu? lui demanda-t-il.

— Mais rien, rien; seulement la vie n'est pas gaie.

— Comment, la vie n'est pas gaie ! Viens donc avec moi à Paris au lieu d'aller à Mulhouse ou en quelque autre endroit, tu verras, au contraire, comme elle est gaie !

— Non, tout est fini pour moi : il ne me reste plus qu'à mourir.

— En voilà une idée ! fit en riant Stcherbatzki. Moi je commence à peine à vivre.

— C'était encore tout récemment mon opinion, mais maintenant je sais que je mourrai bientôt.

Lévine ne faisait qu'exprimer, de la façon la plus sincère, les pensées qui l'occupaient depuis quelque temps. Il ne voyait devant lui que la mort, et c'était pour lui une raison de s'adonner avec plus d'ardeur à l'œuvre qu'il avait entreprise. Il fallait bien occuper sa vie d'une façon ou d'une autre en attendant la mort. Il ne voyait partout que ténèbres, et son œuvre représentait à ses yeux l'unique fil conducteur au milieu de ces ténèbres, c'est pourquoi il s'y rattachait de toutes ses forces.

QUATRIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

I

Les époux Karénine continuèrent à vivre sous le même toit! Ils se voyaient quotidiennement mais restaient absolument étrangers l'un à l'autre. Alexis Alexandrovitch s'était donné pour règle de voir sa femme chaque jour afin d'empêcher les domestiques de jaser, mais il évitait de dîner à la maison. Vronski ne venait jamais dans la demeure d'Alexis Alexandrovitch, mais Anna le voyait au dehors et son mari le savait.

La situation était pénible pour tous les trois et aucun d'eux n'aurait pu la supporter un seul jour s'il n'avait espéré la voir changer, s'il ne l'avait regardée comme une période très difficile, très douloureuse, mais cependant transitoire. Alexis

Alexandrovitch attendait la fin de cette passion, comme celle de toute chose ici-bas ; il comptait sur l'oubli et conservait l'espoir que son nom resterait intact. Anna, bien qu'étant la cause de tout, était très peinée de cette situation, néanmoins la ferme conviction qu'elle avait d'en sortir à bref délai l'aidait à la supporter. Elle ignorait absolument d'où viendrait la solution, mais elle ne doutait pas qu'elle vint très prochainement. Vronskï gagné par cette conviction attendait lui aussi cet événement inconnu d'où surgirait la fameuse solution libératrice.

Vers le milieu de l'hiver, Vronskï eut une semaine fort ennuyeuse. Il fut attaché à la personne d'un prince étranger de passage à Pétersbourg, dans le but de lui montrer toutes les curiosités de la ville. Cette mission lui avait été confiée en raison de son extérieur très distingué, de sa tenue irréprochable et de son habitude de la haute société. Mais cette tâche lui paraissait très pénible. Le prince désirait pouvoir répondre, à son retour, à toutes les questions qu'on pourrait lui poser sur la Russie et, de plus, il désirait jouir le plus possible des plaisirs russes. Vronskï devait le guider en tout : le matin, il lui présentait les curiosités de la ville, et le soir il l'initiait aux plaisirs nationaux. Le prince était doué d'une santé exceptionnelle, même pour un prince ; par la gymnastique et les soins hygiéniques de sa personne, il

avait acquis l'endurance suffisante pour s'adonner à tous les excès, tout en restant frais comme un grand concombre hollandais, vert et brillant. Le prince voyageait beaucoup et appréciait particulièrement la facilité des moyens de communication, en raison de la faculté qu'elle lui donnait de pouvoir goûter indistinctement aux plaisirs nationaux des différents pays.

En Espagne, il avait donné des sérénades et s'était lié avec une Espagnole qui jouait de la mandoline. En Suisse, il avait tué une biche; en Angleterre il avait sauté les haies en habit rouge et parié de tuer deux cents faisans. En Turquie il avait visité un harem; aux Indes il s'était promené sur les éléphants, et maintenant qu'il était en Russie, il désirait être initié aux plaisirs particuliers à ce pays.

En sa qualité de maître des cérémonies auprès de la personne du prince, Vronski était fort embarrassé pour dresser le programme des divertissements qu'il pouvait proposer à cet hôte. Les trotteurs et les crêpes, la chasse à l'ours, les troïkas et les tziganes lui furent successivement présentés sans oublier les orgies où l'on brise toute la vaisselle; le prince s'assimilait avec une extraordinaire facilité l'esprit russe; il cassait les plateaux chargés de vaisselle, prenait une tzigane sur ses genoux puis paraissait demander s'il n'y avait plus d'autres plaisirs à goûter et si la gaité russe s'arrêtait là?

En réalité, ce qu'il apprécia le plus ce furent les actrices françaises, les danseuses de ballet et le champagne au cachet blanc.

Vronskî était habitué à se trouver en compagnie des princes, néanmoins, soit que les derniers temps il eût changé lui-même, soit en raison même de la trop grande proximité de son existence avec la leur, cette semaine lui avait été particulièrement pénible. Durant ces sept jours il n'avait cessé d'éprouver une sensation semblable à celle d'un homme qui, attaché à la surveillance d'un fou dangereux, aurait peur de ce fou et, craindrait en même temps, par suite de son intimité avec lui, pour sa propre raison. Vronskî sentait constamment la nécessité où il était de ne pas sortir un seul instant du ton de respect officiel, s'il ne voulait pas être offensé ; le prince ne montrait en effet que le plus hautain mépris pour ces personnes qui, à l'étonnement de Vronskî, s'évertuaient à lui faire goûter les plaisirs russes. A plusieurs reprises ses réflexions sur les femmes, qui faisaient l'objet d'une étude minutieuse de sa part, firent rougir d'indignation Vronskî ; mais, ce qui rendait à celui-ci la société du prince particulièrement pénible, c'est que, malgré lui, il se retrouvait en ce personnage. Et ce que lui reflétait ce miroir n'était pas pour flatter son amour-propre : il y voyait en effet un homme très sot, fort infatué de sa personne, d'une santé florissante et d'un extérieur des plus soignés, mais

rien de plus. C'était à la vérité un parfait « gentleman », Vronskî ne pouvait le nier, d'humeur égale et digne vis-à-vis de ses supérieurs, simple et bon enfant avec ses égaux, froidement bienveillant envers ses inférieurs. Vronskî était exactement semblable et il s'en faisait gloire. Mais à côté du prince, il était l'inférieur, et le ton de mépris bienveillant de celui-ci envers lui, le révoltait. « En somme, se disait-il, ce n'est qu'un paquet de chair, stupide ; est-il possible que je sois ainsi ! » Enfin quand au bout d'une semaine le prince partit pour Moscou et le quitta en le remerciant, Vronskî se sentit heureux d'être débarrassé de cette situation gênante et de ce miroir désagréable. Il prit congé de lui à la gare, au retour d'une chasse à l'ours ; durant toute la nuit précédente ils s'étaient adonnés à ce passe-temps national.

II

En rentrant chez lui Vronskï trouva un billet d'Anna :

« Je suis malade et malheureuse, écrivait-elle. Je ne puis sortir mais je ne puis non plus rester davantage sans vous voir. A sept heures Alexis Alexandrovitch va au Conseil ; il y restera jusqu'à dix heures. »

Cette invitation à venir chez elle, malgré la défense expresse de son mari de le recevoir, lui parut étrange ; néanmoins, après un moment d'hésitation, il résolut d'y aller. Cet hiver, Vronskï avait été promu colonel ; il avait quitté le régiment et vivait seul.

Après le déjeuner, il s'allongea sur son divan ; au bout de quelques minutes ses idées s'obscurcirent, le souvenir des scènes répugnantes auxquelles il avait assisté les jours précédents se con-

fondit dans son esprit avec celui d'Anna et celui d'un paysan qui avait joué un rôle très important pendant la chasse à l'ours ; finalement il s'endormit. Il s'éveilla dans l'obscurité, tremblant de peur, et hâtivement alluma une bougie. « Qu'y a-t-il donc ? se demanda-t-il. Quoi ? Qu'ai-je donc vu de si terrible en rêve ? Oui, oui, c'était ce paysan, petit et sale, avec sa barbe embroussaillée ; il se penchait pour faire je ne sais quoi, et tout d'un coup, il s'est mis à prononcer en français des paroles étranges. Oui, c'est bien là tout ce que j'ai rêvé, se dit-il. Mais qu'y a-t-il de si terrible à cela ? » Il se rappela de nouveau le paysan et les mots incompréhensibles qu'il avait prononcés, et un frisson d'horreur lui glaça le dos.

« Quelle folie ! » pensa-t-il, et il regarda sa montre. Il était déjà huit heures et demie. Il sonna son valet, s'habilla hâtivement et sortit. A peine fut-il sur le perron qu'il avait déjà tout à fait oublié son rêve, tourmenté seulement par la crainte d'être en retard.

En approchant de la maison des Karénine, il consulta de nouveau sa montre, et vit qu'il était neuf heures dix. Une voiture haute et étroite, attelée de deux chevaux gris, se trouvait près du perron. Vronskî reconnut la voiture d'Anna. « Elle va chez moi, pensa-t-il, et en effet cela vaudrait mieux. Il m'est très désagréable d'entrer dans cette maison ; mais qu'importe, je ne puis pas avoir l'air de me

cache... » et du mouvement d'un homme habitué depuis l'enfance à ne s'embarrasser de rien, Vronski sortit du traîneau et s'approcha de l'entrée. A ce moment la porte s'ouvrit et le suisse, un plaid à la main, appela la voiture. Bien que peu habitué à s'attacher aux détails, Vronski remarqua toutefois l'expression d'étonnement avec laquelle le suisse le regarda. Dans la porte même, il se heurta presque à Alexis Alexandrovitch. Un bec de gaz éclairait en plein son visage pâle et vieilli. Il était coiffé d'un chapeau noir et portait une cravate dont la blancheur ressortait vivement sous le col de loutre de son pardessus. Les yeux immobiles et ternes de Karénine se fixèrent sur le visage de Vronski. Celui-ci salua, et Alexis Alexandrovitch, tout en remuant les lèvres, porta la main à son chapeau et passa.

Vronski le vit monter en voiture sans se retourner, s'asseoir, prendre par la portière le plaid et la jumelle, et disparaître. Au moment où il entra dans l'antichambre ses sourcils étaient froncés et ses yeux brillaient d'un éclat méchant et orgueilleux. « Quelle situation ! pensait-il. Si encore il voulait lutter, défendre son honneur, je pourrais agir, exprimer mes sentiments, mais que faire devant cette faiblesse ou cette lâcheté?... Il m'oblige à le tromper, ce que je n'ai jamais voulu, ce que je ne veux pas ! »

Depuis l'explication qu'il avait eue avec Anna dans le jardin Wrédé, les idées de Vronski avaient

entièrement changé. Dominé par la faiblesse d'Anna, qui s'était donnée à lui tout entière et n'attendait que de lui la décision de son sort, il avait depuis longtemps cessé d'envisager comme possible la rupture qu'il avait prévue tout d'abord. De nouveau il avait fait le sacrifice de ses rêves d'ambition, son activité cessait d'avoir un but défini et il s'abandonnait tout entier à ses sentiments dont, de plus en plus, il devenait l'esclave. De l'antichambre, il entendit les pas éloignés d'Anna, il comprit qu'après être restée aux aguets pour l'attendre elle retournait au salon.

— Non ! s'écria-t-elle en l'apercevant et, dès les premiers mots qu'elle prononça, ses yeux s'emplirent de larmes. — Non, cela ne peut durer davantage !

— Qu'y a-t-il donc, mon amie ?

— Il y a que depuis une heure, peut-être deux, j'attends, je suis dans les transes. Mais je ne veux pas... je ne peux pas me fâcher contre toi. Il t'a sans doute été impossible... Non, je ne me fâcherai pas !

Elle appuya ses deux mains sur ses épaules et le regarda longuement, ses yeux profonds et pleins d'admiration semblaient vouloir scruter le fond de son âme.

Elle étudiait son visage pour le temps pendant lequel elle ne l'avait pas vu, et, comme à chaque rendez-vous, elle comparait l'impression présente à l'image qu'elle s'était retracée de lui en imagination, image infiniment supérieure à la réalité.

III

— Tu l'as rencontré ? demanda-t-elle quand il fut assis à la table, sous la lampe. C'est ta punition d'être venu en retard.

— Oui, mais comment cela se fait-il ? Il devait être au conseil ?

— Il y est allé en effet, mais il est rentré, puis reparti je ne sais où. Mais cela ne fait rien. N'en parlons pas. Qu'es-tu devenu, tous ces temps-ci ? Toujours avec ton prince ?

Elle connaissait tous les détails de sa vie. Il fut sur le point de lui répondre que, n'ayant pas dormi de la nuit, il avait été vaincu par le sommeil et la fatigue, mais, devant son visage ému et heureux, il eut honte et lui dit qu'il était allé rendre compte du départ du prince.

— Mais maintenant tout est fini ; il est parti ?

— Grâce à Dieu, c'est fini. Tu ne peux t'imaginer combien cette vie m'était insupportable.

— Pourquoi? C'est la vie ordinaire de tous les jeunes gens, dit-elle en fronçant les sourcils.

Et, prenant son ouvrage, qui se trouvait sur la table, elle se mit à examiner Vronski, tout en dégageant son crochet.

— Il y a longtemps que je me suis éloigné de cette vie, — dit-il étonné du changement d'expression de son visage et tâchant d'en comprendre la cause, — et j'avoue — continua-t-il avec un sourire qui découvrit ses dents blanches — que, durant cette semaine, en menant cette existence, il me semblait me voir dans un miroir, et cette impression m'était très désagréable.

Elle tenait à la main son crochet, mais ne travaillait pas. Ses yeux brillaient d'un regard étrange et hostile.

— Ce matin, Lise est venue me voir. Elles n'ont pas encore peur de venir chez moi, malgré la comtesse Lydia Ivanovna. Elle m'a parlé de vos nuits athéniennes. Quelle horreur!

— Je voulais dire seulement que...

Elle l'interrompit :

— C'était cette Thérèse que tu as connue autrefois?

— Je voulais dire...

— Comme vous êtes tous lâches, les hommes! Croyez-vous donc qu'une femme peut oublier, dit-

elle, s'animant de plus en plus, et lui révélant ainsi la cause de son irritation, surtout quand il s'agit d'une femme qui ignore tout de ta vie ? Qu'en sais-je, moi ? Ce que tu veux bien m'en dire ? Et qui me prouve que tu me dises la vérité ?

— Anna, tu m'offenses. Est-ce que tu ne me crois pas ? Ne t'ai-je pas dit que je n'ai aucune pensée de cachée pour toi ?

— Oui, oui, dit-elle, s'efforçant visiblement de refouler sa jalousie. Mais si tu savais combien tout cela m'est pénible... Je te crois, je te crois... Alors tu me disais ?

Mais il ne pouvait se rappeler d'un coup ce qu'il voulait dire. Ces scènes de jalousie, qui, depuis les derniers temps, devenaient de plus en plus fréquentes, l'effrayaient, et, bien qu'il s'efforçât de ne pas le laisser paraître, bien qu'il vît en cela la preuve de l'amour d'Anna, il sentait se refroidir ses sentiments à son égard. Combien de fois ne s'était-il pas répété que le bonheur n'existait pour lui que dans cet amour ; et maintenant qu'il se sentait aimé avec cette passion, dont seule est capable la femme qui a tout sacrifié à son amour, le bonheur lui semblait beaucoup plus loin de lui que lorsqu'il l'avait suivie à son départ de Moscou. A ce moment il se trouvait malheureux, mais il espérait en l'avenir ; à l'heure actuelle, il en arrivait au contraire à regretter le passé. De son côté, Anna n'était plus la même ; moralement elle s'était trans-

formée et physiquement elle avait beaucoup perdu. Elle avait grossi, et au moment où elle avait fait allusion à cette actrice, une expression méchante avait subitement enlaidi son visage. Il la regarda comme un homme regarde la fleur qu'il a arrachée. Dans cette fleur flétrie, il a peine à reconnaître la beauté pour laquelle il l'a cueillie et fait périr. Mais, alors qu'au moment où son amour pour Anna était le plus fort, il se sentait capable de l'arracher violemment de son cœur, maintenant qu'il lui semblait ne plus l'aimer, il avait conscience que le lien qui les unissait ne pouvait être brisé !

— Eh bien ! voyons, que voulais-tu me dire du prince ? C'est fini, j'ai chassé le démon ! (C'est ainsi qu'ils appelaient sa jalousie.) Eh bien, voyons, qu'avais-tu commencé à dire du prince ? Pourquoi sa société t'était-elle si désagréable ?

— Oui, elle m'était insupportable ! dit-il en tâchant de retrouver le fil de sa pensée. Il ne gagne pas à être vu de près. S'il fallait le caractériser, on pourrait le comparer à l'un de ces animaux bien nourris qui reçoivent le premier prix aux concours agricoles, ni plus ni moins.

Il prononça ces paroles avec un tel dépit qu'Anna en parut intriguée.

— Vraiment ? objecta-t-elle, cependant c'est un homme qui a vu beaucoup de choses, qui est instruit...

— C'est là un genre d'instruction tout particulier.

On croirait qu'il n'est instruit que pour avoir le droit de mépriser l'instruction, comme il fait de tout en général, à part les plaisirs grossiers.

— Mais vous les aimez tous, les plaisirs grossiers, dit-elle.

Et de nouveau il remarqua que son regard s'assombrissait et semblait l'éviter.

— Pourquoi le défends-tu ainsi? demanda-t-il en souriant.

— Je ne le défends pas, il m'est même parfaitement indifférent, mais je pense que si toi-même n'aimais pas ces plaisirs, tu aurais pu t'en abstenir. Avoue que cela te faisait plaisir de voir cette Thérèse en costume d'Eve...

— Encore, encore le démon! dit Vronskï.

Et prenant la main qu'elle avait posée sur la table, il y déposa un baiser.

— C'est plus fort que moi! Si tu savais combien je me tourmentais en t'attendant! Pourtant je ne suis pas jalouse, je te crois quand tu es ici auprès de moi, mais quand tu mènes au loin une vie incompréhensible pour moi...

Elle s'éloigna de lui, et ayant enfin dégagé son crochet fit glisser rapidement sur son index la laine blanche qui brillait à la lumière de la lampe, tout en agitant nerveusement sa main.

— Eh bien! raconte donc! Où as-tu vu Alexis Alexandrovitch? demanda-t-elle tout d'un coup du ton le plus naturel.

— Nous nous sommes croisés à la porte.

— Et il t'a salué ainsi ?

Elle allongea son visage, ferma à demi les yeux et, changeant brusquement d'expression, joignit les mains. Et soudain, il put reconnaître sur son joli visage la même expression qu'avait Alexis Alexandrovitch en le saluant. Il sourit, et elle se mit à rire gaiement, de ce joli rire franc et sonore qui était l'un de ses plus grands charmes.

— Je ne puis le comprendre, dit Vronski. S'il s'était séparé de toi après votre explication à la campagne, s'il m'avait provoqué en duel, cela m'eût paru tout naturel ; mais comment peut-il supporter une pareille situation ? Il souffre, cependant, on le voit.

— Lui ? fit-elle en souriant. Il est très heureux.

— Pourquoi souffrons-nous tant, quand il serait si facile de tout arranger ?

— Il ne le veut pas ! Je le connais, ce n'est qu'un tissu de mensonges... S'il sentait quelque chose, pourrait-il vivre comme il vit avec moi ?... Il ne comprend rien, il ne sent rien. Est-ce qu'un homme, à moins d'être insensible, peut consentir à garder sous son toit sa femme coupable ? Peut-il lui parler ? Peut-il la *tutoyer* ?

Et de nouveau, malgré elle, elle l'imitait :

« Toi, ma chère Anna ! »

— Ce n'est pas un homme, c'est un automate. Personne ne le sait que moi. Oh ! si j'étais à sa

place, j'aurais tué, j'aurais mis en pièces depuis longtemps, une femme telle que moi. Non, ce n'est pas un homme, c'est une machine ministérielle. Il ne comprend pas que je suis ta femme, qu'il est un étranger pour moi, qu'il est de trop... Mais ne parlons plus de lui ! N'en parlons plus !

— Tu as tort, tu as tort ! dit Vronskï s'efforçant de la calmer. Mais qu'importe, ne parlons plus de lui. Raconte-moi ce que tu as fait. De quelle maladie souffres-tu et que dit le docteur ?

Elle le regardait avec une gaieté railleuse, trouvant évidemment quelque autre ridicule à son mari, et n'attendant que l'occasion de se moquer de lui. Mais Vronskï continua :

— Je ne crois pas à une maladie, cela tient à ton état. Pour quand ce sera-t-il ?

L'expression railleuse s'effaça de ses yeux et fit place à un autre sourire, empreint d'une douce tristesse, qu'il ne lui avait encore jamais vu.

— Bientôt, bientôt. Tu déplores notre situation, tu voudrais y apporter une solution ; si tu savais combien elle est pénible pour moi ! Que ne donnerais-je pas pour avoir le droit de t'aimer librement, fièrement ! Je ne me tourmenterais plus, et ne te fatiguerais plus par ma jalousie. Mais patience ! Bientôt tout s'arrangera, mais pas comme nous le pensons.

A cette pensée, elle s'attendrit tellement sur elle-même, que des larmes qu'elle ne put retenir parurent dans ses yeux. Elle posa sa main blanche, dont

les bagues brillaient sous la lampe, sur le bras de Vronskï.

— Ce ne sera pas comme nous le pensons. Je ne voulais pas te le dire, mais tu m'y as forcée. Bientôt, bientôt tout sera fini, nous serons tous tranquilles et ne nous tourmenterons plus.

— Je ne comprends pas, dit-il, bien qu'il la comprît très bien.

— Tu demandes quand ce sera ? Bientôt... Et je n'y survivrai pas. Ne m'interromps pas.

Elle parlait précipitamment.

— Je le sens, j'en suis sûre. Je mourrai et j'en suis très heureuse ; pour vous comme pour moi ce sera la délivrance.

Les larmes débordèrent de ses yeux. Il s'inclina vers sa main qu'il couvrit de baisers en tâchant de cacher son émotion qu'il ne pouvait vaincre, bien qu'il la sentit sans fondement.

— Au reste, c'est ce qui peut arriver de mieux, dit-elle en lui serrant fortement la main. C'est la seule chose qui nous reste.

Il se ressaisit et releva la tête.

— Quelles sottises insensées dis-tu là ?

— Je dis la vérité.

— Quoi ? Qu'est-ce qui est la vérité ?

— Que je mourrai. J'ai eu un rêve.

— Un rêve ! reprit Vronskï.

Et aussitôt il se rappela le paysan qu'il avait vu lui-même en rêve.

— Oui, dit-elle, y a déjà longtemps de cela. J'ai rêvé que je courais dans ma chambre à coucher pour y chercher quelque chose. Tu sais comme cela arrive dans les rêves, dit-elle en ouvrant de grands yeux terrifiés... Et dans un coin de la chambre j'apercevais quelque chose.

— Ah ! quelles sottises ! comment peut-on croire...

Mais elle ne se laissa pas interrompre. Ce qu'elle disait était trop important pour elle.

— Et ce quelque chose se retourna. Et je vis que c'était un paysan barbu, petit, effrayant. Je voulus m'enfuir, mais il se pencha sur son sac et y fouilla avec ses mains...

Elle fit le simulacre de fouiller dans un sac. L'horreur était peinte sur son visage. Et Vronski, se rappelant son propre rêve, sentit la même horreur remplir son âme.

— Il fouilla et dit en français, très vite et en grasseyant : « IL FAUT LE BATTRE, LE FER, LE BROIER, LE PÉTRIR. » Saisie de peur, je cherchai à m'éveiller, mais je rêvais tout éveillée ; je me demandais ce que cela signifiait, lorsque j'entendis Korneï, le valet, qui me disait : « Vous mourrez en couches, madame, vous mourrez en couches... » A ce moment, je m'éveillai.

— Quelles sottises ! Quelles folies ! dit Vronski.

Mais lui-même sentait qu'il n'y avait aucune conviction dans sa voix.

— Laissons cela, dit-elle. Sonne, je vais faire servir le thé. Attends un peu, maintenant, ce n'est plus pour longtemps que je...

Mais tout à coup elle s'arrêta, l'expression de son visage changea brusquement; l'horreur et l'émotion disparurent et à leur place une expression de douceur et de joie envahit son visage. Vronski ne pouvait comprendre la cause de ce changement. Elle venait de sentir en elle tressaillir une nouvelle vie.

IV

Après sa rencontre avec Vronski sur le seuil de sa maison, Alexis Alexandrovitch se rendit, comme il en avait l'intention, à l'Opéra italien. Il y entendit deux actes, et vit tous ceux qu'il avait besoin de voir. En rentrant chez lui, il examina attentivement le vestiaire et remarquant qu'il n'y avait aucun vêtement militaire, il passa dans sa chambre. Mais contre son habitude, il ne se coucha pas de suite et se promena de long en large dans son cabinet, jusqu'à trois heures du matin. La colère qu'il ressentait contre sa femme, qui n'avait pas observé la seule condition qu'il lui eût imposée, à savoir de ne pas recevoir son amant chez elle, ne lui laissait pas de repos. Elle n'avait pas respecté cette condition, il était donc résolu à la châtier et à mettre à exécution la menace qu'il lui avait faite de divorcer et de

lui prendre son fils. Il n'ignorait pas toutes les difficultés que comportait cette décision, néanmoins sa résolution était prise, il ne lui restait plus désormais qu'à exécuter sa menace. La comtesse Lydia Ivanovna lui avait laissé entendre que c'était la meilleure solution à apporter à sa situation, et les derniers temps, la pratique du divorce s'était tellement perfectionnée qu'Alexis Alexandrovitch entrevoyait la possibilité de vaincre les principales difficultés de forme.

Mais un malheur n'arrive jamais seul; l'affaire des populations allogènes et celle de l'épandage des champs de la province de Zaraïsk avaient occasionné tant de désagréments de service à Alexis Alexandrovitch, que depuis quelque temps il était dans un état d'irritation extrême.

Il ne dormit pas de la nuit, et sa colère n'en fit que s'accroître, si bien qu'au matin, elle avait atteint les dernières limites. Il s'habilla hâtivement et se rendit chez sa femme dès qu'il la sut levée. On eût dit que sa colère emplissait jusqu'au bord une tasse qu'il craignait de voir déborder, redoutant de perdre, en même temps que cette colère, l'énergie dont il avait besoin pour l'explication qu'il était décidé à provoquer.

Anna, qui croyait si bien connaître son mari, fut frappée par l'expression de son visage au moment où il entra chez elle. Son front était plissé et son regard sombre semblait vouloir éviter le sien. Ses

lèvres serrées complétaient son attitude ferme et méprisante.

Il entra dans la chambre et, sans saluer sa femme, se dirigea tout droit vers son bureau dont il prit les clefs, puis il ouvrit le tiroir.

— Que voulez-vous ? s'écria-t-elle.

— Les lettres de votre amant.

— Elles ne sont pas là ! dit-elle en refermant le tiroir.

Mais ce mouvement ne fit que le confirmer dans ses suppositions. Lui repoussant alors brutalement la main, il saisit rapidement un portefeuille dans lequel il savait qu'elle mettait ses papiers les plus précieux. Elle voulut lui arracher le portefeuille, mais il la repoussa de nouveau.

— Asseyez-vous, dit-il, j'ai à vous parler !

Et mettant le portefeuille sous son bras, il le serra si fort avec son coude que son épaule se souleva légèrement.

Elle le regarda en silence, pleine d'étonnement et de crainte.

— Je vous avais dit que je vous interdisais de recevoir votre amant chez vous.

— J'avais besoin de le voir pour...

Elle s'arrêta, ne trouvant pas assez vite un mensonge.

— Je n'ai pas à entrer dans ces détails ni à chercher pourquoi une femme a besoin de voir son amant.

— Je voulais seulement... dit-elle en rougissant. Sa grossièreté l'irritait et lui donnait de la hardiesse.

— Ne sentez-vous pas combien il vous est facile de me blesser ? dit-elle.

— On peut blesser un honnête homme ou une honnête femme, mais lorsqu'on dit à un voleur qu'il est un voleur, ce n'est là que la simple constatation d'un fait.

— Je ne vous savais pas si cruel.

— Vous appelez cruauté ce fait qu'un mari laisse à sa femme la liberté entière, et lui conserve l'honnête abri de son nom, sous la seule condition de respecter les convenances. C'est là de la cruauté, à votre avis ?

— C'est pire. C'est de la lâcheté, si vous voulez le savoir, s'écria-t-elle avec emportement.

Et elle se leva pour sortir.

— Non ! cria-t-il d'une voix perçante et d'un ton plus élevé que de coutume, en saisissant dans ses grands doigts son poignet qu'il serra si fortement, que le bracelet qu'elle portait y laissa des traces rouges, et la forçant ainsi à rester sur place.

— De la lâcheté ? Si vous tenez à faire usage de ce mot, je vous dirai que la première des lâchetés, c'est d'abandonner son mari et son fils pour un amant, tout en continuant à manger le pain du mari.

Elle baissa la tête. Loin de prononcer les paroles

que, la veille encore, elle avait dites à son amant, à savoir qu'elle était sa femme à lui et que son mari était de trop, elle n'en eut même pas la pensée.

Elle sentait toute la justesse des paroles de son mari ; aussi se contenta-t-elle de répondre doucement :

— Vous ne pouvez juger ma position plus sévèrement que je ne le fais moi-même. Mais pourquoi me dites-vous cela ?

— Pourquoi je vous le dis ? Pourquoi ? continuait-il sur le même ton irrité. C'est afin que vous sachiez qu'ayant transgressé mes prescriptions relatives au respect des convenances, vous m'obligez à prendre les mesures nécessaires pour mettre fin à cette situation.

— Elle se terminera bientôt sans cela, prononça-t-elle.

Et de nouveau, à la pensée de la mort prochaine et maintenant désirable, des larmes envahirent ses yeux.

— Plus tôt même que vous et votre amant ne l'aviez pensé. Il vous faut la satisfaction des passions sensuelles...

— Alexis Alexandrovitch ! je ne saurais faire appel à votre magnanimité, mais il est peu généreux de votre part de frapper un adversaire à terre...

— Oui, vous ne pensez qu'à vous ; quant aux souffrances de l'homme qui était votre mari, elles

ne vous intéressent pas. Il vous importe peu que toute sa vie soit brisée, qu'il souff... souff... elle.

Alexis Alexandrovitch parlait si vite qu'il bredouillait et ne pouvait arriver à prononcer ce mot; finalement il prononça *souffel*. Ce bredouillement parut drôle à Anna, mais aussitôt elle eut honte de cette gaité intempestive. Pour la première fois, elle se mit à sa place et eut pitié de lui. Mais que pouvait-elle dire et faire? Elle baissa la tête et se tut. Lui aussi resta silencieux un moment, et quand il recommença à parler, sa voix était moins hostile, moins froide, et il soulignait des mots qui n'avaient aucune importance particulière.

— Je suis venu vous dire... commença-t-il.

Elle le regarda.

« Non, c'était une idée », pensa-t-elle, se rappelant l'expression de son visage au moment où il avait prononcé *souffel*. « Est-il possible que cet homme aux yeux ternes, que cet homme, si satisfait de lui-même, sente quelque chose? »

— Je ne puis rien à cela, murmura-t-elle.

— Je suis venu vous dire que demain je pars pour Moscou, que je ne reviendrai plus dans cette maison et que vous serez informée de ma résolution par l'avocat que je chargerai du divorce. Quant à mon fils, il ira vivre chez ma sœur, ajouta Alexis Alexandrovitch, se rappelant avec effort ce qu'il voulait dire relativement à l'enfant.

— Vous ne m'enlevez Serge que pour me faire

souffrir, prononça-t-elle, en le regardant humblement. Vous ne l'aimez pas... Laissez-le-moi ?

— Vous l'avez dit, j'ai même cessé d'aimer mon fils ; le dégoût que vous m'inspirez rejaillit jusque sur lui. Néanmoins je le garderai. Adieu.

Et il voulut s'en aller, mais ce fut au tour d'Anna de le retenir.

— Alexis Alexandrovitch, laissez-moi Serge ! murmura-t-elle encore une fois. Je n'ai rien de plus à vous dire. Laissez-moi Serge jusqu'à mes... Ce sera bientôt, laissez-le-moi.

Alexis Alexandrovitch rougit et, dégageant son bras, sortit sans répondre.

Le salon de réception du célèbre avocat pétersbourgeois était plein de monde quand Alexis Alexandrovitch y entra. Trois dames, l'une âgée, une autre jeune, la troisième qui semblait être une marchande, attendaient en compagnie de trois messieurs : un banquier allemand, portant au doigt une grosse bague ; un marchand à longue barbe et un fonctionnaire en uniforme, portant la croix autour du cou. Tous attendaient depuis déjà longtemps.

A une table, deux secrétaires écrivaient en faisant grincer leurs plumes ; les articles de bureau, dont Alexis Alexandrovitch était grand amateur, étaient particulièrement soignés, ce qu'il ne put s'empêcher de remarquer. L'un des secrétaires, sans se lever, regarda Alexis Alexandrovitch et lui dit d'un ton peu aimable :

— Que désirez-vous ?

— Parler à M. l'avocat.

— Il est occupé, répondit sèchement le secrétaire en désignant de sa plume les personnes qui attendaient.

Puis il se remit à écrire.

— Ne pourrait-il pas m'accorder un instant ? demanda Alexis Alexandrovitch.

— Il n'a pas un moment de liberté, il est toujours occupé. Veuillez attendre.

— Dans ce cas, ayez l'obligeance de lui passer ma carte, dit avec dignité Alexis Alexandrovitch, cédant à la nécessité de dévoiler son incognito.

Le secrétaire prit la carte, y jeta un regard mécontent et passa dans le cabinet de l'avocat.

Alexis Alexandrovitch approuvait, en principe, les nouveaux tribunaux ; il critiquait néanmoins quelques-uns des détails de leur application chez nous, au point de vue de la considération supérieure du service, mais il ne critiquait ceux-ci qu'autant qu'il lui était permis de le faire d'une institution sanctionnée par le pouvoir suprême. Toute sa vie s'était écoulée dans l'administration ; c'est pourquoi, dans les choses qu'il n'approuvait pas, il admettait l'erreur comme un mal inévitable auquel on pouvait, dans certains cas, porter remède. Dans la nouvelle organisation judiciaire, il blâmait notamment les conditions dans lesquelles était placé l'ordre des avocats ; mais comme il n'avait encore jamais eu affaire à ceux-ci, cette

désapprobation était demeurée toute théorique ; à l'heure actuelle, elle se trouvait renforcée par l'impression désagréable qu'il venait d'éprouver dans le salon d'attente de l'avocat.

— Il va venir tout de suite, revint lui dire le secrétaire.

Et, en effet, deux minutes après, apparut dans la porte la longue personne d'un vieux magistrat en conférence avec l'avocat, et par derrière, l'avocat lui-même.

C'était un petit homme, large et dodu ; il portait une barbe noire tirant sur le roux, ses sourcils étaient longs et clairs et son front proéminent. Sa mise depuis sa cravate et sa double chaîne de montre jusqu'à ses chaussures vernies était d'une élégance de jeune premier. Son visage était intelligent mais rustique, son costume élégant mais de mauvais goût.

— Veuillez entrer, dit l'avocat s'adressant à Alexis Alexandrovitch ; et, laissant passer devant lui Karénine, il referma la porte. — Asseyez-vous, je vous prie, reprit-il en lui désignant un fauteuil près de la table chargée de divers papiers, et, s'asseyant lui-même devant le bureau, il se mit à frotter l'une contre l'autre ses mains aux doigts courts et velus puis inclina la tête de côté.

Mais, à peine avait-il surmonté sa joie, qu'une teigne vola au-dessus de la table. L'avocat, avec une rapidité dont à le voir on ne l'eût jamais sup-

posé capable, écarta les bras, attrapa la teigne et reprit son attitude première.

— Avant de commencer à vous exposer ce qui m'amène, dit Alexis Alexandrovitch, en regardant avec étonnement le mouvement de l'avocat, il me faut vous dire que l'affaire dont j'ai à vous entretenir doit rester secrète.

Un imperceptible sourire écarta les moustaches rousses de l'avocat.

— Je ne serais pas avocat s'il ne m'était possible de garder un secret. Néanmoins si vous voulez l'assurance...

— Vous savez qui je suis ? continua Alexis Alexandrovitch.

— Je le sais, et je connais, comme chacun en Russie, votre activité. — Il saisit de nouveau une teigne. — Je sais aussi combien vous êtes utile à notre pays, dit l'avocat en s'inclinant.

Alexis Alexandrovitch soupira. Mais il était décidé à aller jusqu'au bout, il continua donc de sa voix aiguë, sans timidité, sans s'arrêter, et en soulignant certains mots :

— J'ai le malheur d'être un mari trompé, et je désire rompre légalement mes relations avec ma femme, c'est-à-dire divorcer. Je désire en outre que notre fils ne reste pas avec sa mère.

L'avocat s'efforçait de ne pas sourire, mais ses yeux gris pétillaient d'une joie irréfrénable et Alexis Alexandrovitch voyait que ce n'était pas

seulement la joie d'un homme à qui échoit une bonne aubaine : mais celle du triomphe, de l'enthousiasme ; l'éclat de son regard ressemblait à celui qu'il avait vu dans les yeux de sa femme.

— Vous désirez mon concours pour obtenir le divorce ?

— Précisément. Mais je dois vous prévenir que je vais peut-être abuser de votre attention : je ne suis venu que pour prendre une consultation préalable. Je désire le divorce, mais avant tout il m'est très important de savoir sous quelles formes il est possible. Il se peut que ces formes ne concordent pas avec mes idées, auquel cas je renoncerais à la voie légale.

— Soyez sans inquiétude, il en est toujours ainsi, et vous conserverez votre entière liberté, dit l'avocat en baissant les yeux dans la direction des pieds d'Alexis Alexandrovitch ; il sentait que l'expression de sa joie intempestive pouvait blesser son client. Il regarda une teigne qui voletait devant son nez et voulut faire un mouvement pour l'attraper ; mais il se retint par respect pour la situation d'Alexis Alexandrovitch.

— Bien que je connaisse dans leurs grandes lignes nos lois qui ont trait au divorce, je désirerais être renseigné sur les formes auxquelles il est généralement soumis dans la pratique.

— Vous désirez, reprit l'avocat sans lever les yeux et rentrant, non sans plaisir, dans le ton du

discours de son client, vous désirez que je vous expose les voies par lesquelles est possible la réalisation de votre intention ?

Et, sur un mouvement de tête affirmatif d'Alexis Alexandrovitch, il continua en regardant à la dérobée le visage légèrement empourpré de son visiteur :

— Le divorce, selon nos lois, — commença-t-il, en soulignant d'une légère nuance de désapprobation les mots : nos lois, — est possible, comme vous le savez, dans les cas suivants... Faites attendre, — fit-il à un secrétaire qui montrait sa tête dans la porte ; puis se levant il alla lui dire quelques mots et revint s'asseoir. — Dans les cas suivants, reprit-il : défauts physiques des époux ; absence pendant cinq ans — au fur et à mesure de cette énumération il pliait ses doigts courts et velus, — enfin adultère (il prononça ce mot avec un plaisir évident). Il convient encore de distinguer (il continuait de plier ses gros doigts, bien qu'aucune confusion ne fût possible) si les défauts physiques sont du côté du mari ou de la femme et par lequel de ceux-ci a été commis l'adultère.

Comme les doigts étaient tous employés, il les rouvrit et continua :

— Voici pour le côté théorique, mais je suppose que si vous m'avez fait l'honneur de vous adresser à moi, c'est pour connaître l'application de ces principes. C'est pourquoi, me basant sur les précé-

dents, je puis vous dire que les cas de divorces se résument ainsi. Dans le cas actuel on ne saurait invoquer de défauts physiques, et autant que je puis le comprendre il ne saurait non plus, être question d'absence.

Alexis Alexandrovitch hocha affirmativement la tête.

— Il nous reste alors l'adultère de l'un des époux et, comme moyen d'exécution, le flagrant délit par consentement mutuel, ou, à défaut de consentement, le flagrant délit pur et simple. Je dois vous dire que ce dernier cas est très rare en pratique, — dit l'avocat. — Et, jetant un regard rapide sur Alexis Alexandrovitch, il s'arrêta comme un armurier, qui, ayant fait valoir à un acheteur les avantages spéciaux de différentes armes, attendrait que celui-ci eût fait son choix. Mais Alexis Alexandrovitch se tut et c'est pourquoi l'avocat continua :

— Le moyen le plus habituel et le plus simple, selon moi, c'est le flagrant délit d'adultère par consentement mutuel. Je ne me permettrais pas de parler ainsi, si je savais avoir affaire à quelqu'un qui ne me comprît pas, poursuivit-il, mais tel n'est point ici le cas.

Cependant Alexis Alexandrovitch était si troublé qu'il n'avait pas saisi tout d'abord la sagesse du flagrant délit par consentement mutuel, aussi regarda-t-il son interlocuteur avec étonnement.

Mais celui-ci lui vint aussitôt en aide.

— Les époux ne peuvent plus vivre ensemble, voilà un fait, et si tous les deux sont d'accord pour divorcer, en ces conditions, les détails et les formalités n'ont qu'une médiocre importance, et c'est au moyen qui présente à la fois les plus hautes garanties de sécurité et de simplicité qu'il convient de donner la préférence.

Cette fois Alexis Alexandrovitch avait parfaitement compris, mais ses sentiments religieux lui interdisaient d'avoir recours à cette mesure.

— Dans le cas présent, il ne saurait être question de cela, dit-il. Une seule chose est possible : le flagrant délit prouvé indirectement par les lettres que je possède.

A ces mots l'avocat pinça les lèvres et fit entendre un léger sifflement de dépit.

— Voyez-vous, commença-t-il, les affaires de ce genre sont, comme vous le savez, du ressort de l'administration des synodes, et les Pères qui les examinent sont fort amateurs de détails abondants, — et il accompagna ces paroles d'un sourire qui montrait sa sympathie pour le goût des Pères. — Les lettres, sans doute, peuvent confirmer les preuves, mais les preuves doivent être obtenues directement, par des témoins. Et, d'ailleurs, si vous me faites l'honneur de m'accorder votre confiance, il vaut mieux que vous me laissiez le choix des moyens à employer. Qui veut la fin veut les moyens.

— S'il en est ainsi... répliqua aussitôt, en pâlis-
sant, Alexis Alexandrovitch.

Mais à ce moment l'avocat se leva et de nouveau s'approcha de la porte, vers son secrétaire qui venait l'interrompre. — Dites-lui qu'on ne marchand pas, prononça-t-il et il revint à Alexis Alexandrovitch.

En retournant à sa place il attrapa dextrement une autre teigne : « Mon meuble sera bien cet été », pensa-t-il en fronçant les sourcils.

— Ainsi vous disiez ? reprit-il.

— Je vous communiquerai ma décision par écrit, — dit Alexis Alexandrovitch, en s'appuyant sur la table. Il resta debout quelques instants puis reprit : — De vos paroles je puis donc conclure que le divorce est possible. Veuillez aussi me dire quelles sont vos conditions.

— Tout est possible si vous me laissez la liberté d'agir, — dit l'avocat sans répondre à la question.

— Quand aurai-je de vos nouvelles ? demanda-t-il en se dirigeant vers la porte, les yeux aussi brillants que ses chaussures vernies.

— Dans une semaine. Et vous m'obligeriez en me faisant savoir si vous acceptez mon affaire et quelles sont vos conditions.

— Très bien.

L'avocat salua respectueusement, laissa sortir son client, et, resté seul, laissa libre cours à sa joie. Il était si heureux que, contrairement à ses habi-

tudes, il fit un rabais à la dame qui marchandait et cessa d'attraper les teignes, résolu à faire recouvrir l'hiver prochain son meuble en velours, comme chez Sigonine.

VI

Alexis Alexandrovitch avait remporté une brillante victoire dans la séance de la commission du 17 août, mais les conséquences de cette victoire étaient fâcheuses pour lui.

La nouvelle commission chargée d'étudier sous toutes ses faces la vie des populations allogènes avait été composée et envoyée sur place avec une rapidité et une énergie extraordinaires, stimulées encore par Alexis Alexandrovitch. Trois mois plus tard, le compte rendu était fait. La vie des populations allogènes était étudiée aux divers points de vue politique, administratif, économique, ethnographique, matériel et religieux. Les réponses à toutes les questions étaient nettement exposées, et ne donnaient prise à aucun doute ; elles n'étaient pas en effet le résultat de la pensée humaine, trop

sujette à erreur, mais celui de l'activité administrative.

Toutes les réponses étaient basées sur des données officielles, rapports de gouverneurs de provinces et d'archevêques, basés eux-mêmes sur les rapports des chefs de districts et des prêtres des paroisses, basés à leur tour sur ceux des municipalités des villages et des prêtres des communes. C'est pourquoi toutes ces réponses étaient indiscutables. Des questions comme celles-ci par exemple : Quelles sont les causes des disettes ? Pourquoi les populations tiennent-elles à leur religion ? etc..., qui, sans la puissance de la machine administrative n'auraient pu être résolues et auxquelles les siècles n'auraient jamais trouvé de réponse, reçurent une solution claire et indiscutable.

Et cette solution était conforme à l'opinion d'Alexis Alexandrovitch. M. Striemov, piqué au vif dans la dernière séance, à la suite des rapports de la commission, imagina contre Alexis Alexandrovitch une tactique qui déconcerta complètement celui-ci. Entraînant à sa suite quelques autres membres, il passa tout d'un coup dans le camp d'Alexis Alexandrovitch et non content de défendre avec chaleur les mesures proposées par celui-ci, il en proposa d'autres dans le même esprit, mais en exagérant sensiblement leur sens.

Ces mesures excessives qui allaient à l'encontre de l'idée principale d'Alexis Alexandrovitch furent

acceptées, et la tactique de Striemov fut démasquée ; poussées à l'extrême, ces mesures parurent d'une telle absurdité, qu'à un moment donné, parmi les hommes d'État et dans l'opinion publique aussi bien que parmi les femmes du monde et dans les journaux, tout le monde les condamna et l'indignation qu'elles soulevèrent rejaillit jusque sur leur père adoptif, Alexis Alexandrovitch. Striemov abandonna alors la partie, feignant d'avoir seulement suivi aveuglément les plans de Karénine et d'être lui-même étonné et révolté de leur résultat.

C'était l'écrasement pour Alexis Alexandrovitch ; mais, malgré sa santé chancelante, malgré ses malheurs conjugaux, il ne céda pas. Un désaccord s'élevait dans la commission. Les uns, Striemov en tête, se justifiaient en disant qu'ils avaient eu confiance en la commission de revision guidée par Alexis Alexandrovitch et qui avait présenté le rapport ajoutant que le rapport de cette commission n'était que sottises et papier noirci. Les autres, avec Alexis Alexandrovitch, se refusant à trahir la paperasserie administrative, continuaient à soutenir les résultats obtenus par la commission de revision. Dans les hautes sphères et même dans la société, tout s'embrouilla, et bien que tout le monde se fût intéressé à cette lutte, il devint impossible à quiconque de comprendre si les populations allogènes étaient en réalité malheureuses ou florissantes.

La situation d'Alexis Alexandrovitch, déjà ébran-

lée par la nouvelle de son infortune conjugale, reçut de ce chef une nouvelle atteinte ; il prit alors une grave résolution : au grand étonnement de la commission, il déclara qu'il demandait l'autorisation de se rendre lui-même sur les lieux pour étudier la question. Et, cette autorisation lui ayant été accordée, il partit pour les provinces lointaines.

Le départ d'Alexis Alexandrovitch fit beaucoup de bruit, d'autant plus qu'auparavant il annonça, dans une lettre officielle, qu'il renonçait à l'indemnité de route qu'on lui avait allouée pour douze chevaux.

— Je trouve cela très noble, disait Betsy à la princesse Miagkaïa ; pourquoi payer des chevaux de poste alors que chacun sait que maintenant il y a partout des chemins de fer ?

Mais la princesse Miagkaïa n'était pas de cet avis ; et même l'opinion de la princesse Tverskaïa n'était pas sans lui causer quelque dépit.

— Que vous parliez ainsi, disait-elle, vous qui avez je ne sais combien de millions, cela se conçoit ; mais, quant à moi, je suis très contente quand mon mari part l'été en inspection : il est à la fois très utile et très agréable pour lui de faire un voyage, et cela me procure l'argent nécessaire pour ma voiture et mon cocher.

En se rendant dans les provinces éloignées Alexis Alexandrovitch s'arrêta trois jours à Moscou.

Le lendemain de son arrivée, il alla faire visite au général gouverneur. Au coin de la petite rue Gazettine, toujours encombrée de voitures de maître et de fiacres, il entendit tout à coup son nom, prononcé d'une voix si forte et si joyeuse qu'il ne put faire autrement que de se retourner. Au bord du trottoir, vêtu d'un pardessus à la dernière mode, un chapeau impeccable légèrement incliné sur l'oreille, Stépan Arkadiévitch, découvrant dans un sourire ses dents blanches entre ses lèvres rouges, était là, plein de gaieté et de jeunesse et appelait Alexis Alexandrovitch avec une telle insistance que force fut à celui-ci de s'arrêter. Il se tenait d'une main à la portière d'une voiture arrêtée au coin de la rue et dans laquelle on apercevait une femme coiffée d'un chapeau de velours et deux enfants, et de l'autre main, il faisait signe à son beau-frère. La dame sourit aimablement et fit aussi un geste de la main. C'était Dolly et ses enfants.

Alexis Alexandrovitch ne voulait voir personne à Moscou et, moins que tout autre, le frère de sa femme. Il leva donc son chapeau et voulut passer, mais Stépan Arkadiévitch ordonna à son cocher d'arrêter et courut vers lui à travers la neige.

— Eh bien ! Pourquoi ne nous avoir rien fait dire ? Y a-t-il longtemps que tu es ici ? Hier j'étais chez Dusseau et j'ai vu sur le tableau le nom de Karénine, mais il ne m'est pas venu en tête que ce pût être toi, disait Stépan Arkadiévitch en passant la

tête par la portière de la voiture de Karénine, autrement je serais allé te voir. Comme je suis heureux de te rencontrer! — dit-il en frappant ses pieds l'un contre l'autre pour en détacher la neige. — Mais comment ne nous as-tu pas fait savoir ton arrivée? répéta-t-il.

— Je n'en ai pas eu le temps. J'ai été très occupé, répondit sèchement Alexis Alexandrovitch.

— Viens trouver ma femme, elle veut te voir.

Alexis Alexandrovitch déplaia le plaid qui enveloppait ses jambes frileuses et, sortant de voiture, il marcha dans la neige jusqu'à Daria Alexandrovna.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Alexis Alexandrovitch, pourquoi nous évitez-vous? dit Dolly en souriant.

— J'ai été très occupé. Je suis très heureux de vous voir, dit-il d'un ton qui signifiait clairement le contraire. Comment vous portez-vous?

— Eh bien, que fait ma chère Anna?

Alexis Alexandrovitch murmura quelques mots et voulut s'en aller, mais Stépan Arkadiévitch le retint.

— Sais-tu ce que nous allons faire, Dolly? invite-le donc à dîner pour demain; nous aurons en même temps Koznichev et Pestzov, l'élite de l'intelligence de Moscou.

— Alors venez, je vous prie, dit Dolly; nous vous attendrons à cinq ou six heures, comme vous vou-

drez. Mais, comment va ma chère Anna? Il y a déjà longtemps...

— Elle va bien, — répondit Alexis Alexandrovitch en fronçant les sourcils. — Très heureux ! ajouta-t-il et il se dirigea vers sa voiture.

— Vous viendrez ? lui cria Dolly.

Alexis Alexandrovitch murmura quelques mots que Dolly ne put entendre à cause du bruit des voitures.

— J'irai te voir demain, lui cria Stépan Arkadiévitch.

Alexis Alexandrovitch s'assit dans sa voiture et s'y enfonça profondément afin de ne voir personne et de ne pas être reconnu.

— Quel original ! dit Stépan Arkadiévitch, et regardant sa montre, il fit devant son visage un geste d'adieu amical à sa femme et à ses enfants puis, bravement, monta sur le trottoir.

— Stiva ! Stiva ! lui cria Dolly en rougissant.

Il se retourna.

— J'ai besoin d'acheter un manteau à Gricha et à Tania, donne-moi de l'argent.

— Inutile, tu diras que je paierai moi-même ! Et il s'éloigna en saluant gaiement de la tête une personne de connaissance qui passait.

VII

Le lendemain était un dimanche. Stépan Arkadiévitch se rendit au grand théâtre, à la répétition d'un ballet où il remit à Maria Tchibissova, une jolie danseuse, admise par sa protection dans le corps du ballet, les coraux qu'il lui avait promis la veille; dans l'obscurité des couloirs du théâtre, il réussit même à embrasser le joli visage de la jeune femme, rouge du plaisir que lui avait causé le cadeau. En outre, il devait convenir avec elle d'un rendez-vous après le ballet. Il lui expliqua qu'il ne pouvait être là au commencement du ballet, mais lui promit de venir au dernier acte et de l'emmener souper. Du théâtre, Stépan Arkadiévitch se rendit au marché Okhotnï, où il acheta lui-même le poisson et les asperges pour le dîner, enfin alla à l'hôtel Dusseau où il avait à voir trois personnes qui, par bonheur, étaient descendues au même

hôtel : c'était d'abord Lévine, de retour de l'étranger, puis son nouveau chef, qui venait d'être promu à ce poste important de Moscou, enfin son beau-frère, Karénine, qu'il voulait absolument emmener dîner.

Stépan Arkadiévitch aimait la bonne chère, mais il tenait surtout à offrir à des convives choisis, un repas composé de mets délicats et de boissons sur-fines. Le menu du dîner de ce jour lui plaisait particulièrement : il y avait des perches vivantes, des asperges, et la pièce de résistance était un superbe rosbef nature ; les vins étaient à l'avenant. Quant aux invités, il devait y avoir Kitty et Lévine, et pour que cela n'eût pas l'air trop fait exprès, une cousine et le jeune Stcherbatzki ; enfin, parmi les convives de marque, Serge Koznichev et Alexis Alexandrovitch ; le premier, Moscovite et philosophe, le second, Pétersbourgeois et politicien. Un autre invité, Pestzov, un charmant jeune homme de cinquante ans, célèbre par son originalité et son enthousiasme, libéral, beau parleur, musicien, historien, devait compléter cette réunion et servir de trait d'union entre Koznichev et Alexis Alexandrovitch, qu'il se chargerait de taquiner et d'exciter.

Le montant du second paiement, relatif à la vente de la forêt, venait d'être reçu et n'était pas encore dépensé ; Dolly, ces derniers temps, s'était montrée bonne et charmante ; enfin la pensée de ce dîner

réjouissait particulièrement Stépan Arkadiévitch. Il était très gai et se sentait heureux de vivre.

Il y avait bien deux choses qui lui semblaient un peu désagréables, mais elles se trouvaient noyées dans toute cette joie dont son âme débordait.

C'était d'abord l'attitude froide et sévère dont Alexis Alexandrovitch s'était montré revêtu la veille lorsqu'il l'avait rencontré dans la rue ; en outre, il n'était pas venu les voir et ne les avait pas informés de sa présence à Moscou ; enfin certaines rumeurs étaient parvenues jusqu'à lui relativement aux relations de Vronskï et d'Anna ; bref, Stépan Arkadiévitch devinait qu'il se passait quelque chose entre le mari et la femme. Le second nuage qui obscurcissait l'horizon de son bonheur, c'était que le nouveau chef, comme d'ailleurs tous les nouveaux chefs, avait déjà la réputation d'un homme terrible se levant à six heures du matin, travaillant comme un cheval et exigeant la même assiduité de ses subordonnés. En outre, on en faisait un ours, lui prêtant des manières diamétralement opposées à celles de son prédécesseur, lequel, par ses habitudes, se rapprochait beaucoup de Stépan Arkadiévitch lui-même.

La veille, Stépan Arkadiévitch avait fait son service revêtu de l'uniforme et le nouveau chef s'était assis auprès de lui et lui avait parlé comme à une connaissance. Aussi, Stépan Arkadiévitch s'était-il cru obligé de lui rendre visite en redingote. Peut-

être son nouveau chef allait-il mal le recevoir. Cette pensée ne cessait de le préoccuper. Néanmoins il sentait confusément que tout s'arrangerait à merveille. Ne sommes-nous pas tous des hommes, tous des pécheurs; alors, à quoi bon se fâcher et se quereller? pensait-il en entrant à l'hôtel.

— Bonjour, Basile, dit-il, le chapeau de côté, en passant dans le couloir et s'adressant au valet qu'il connaissait. — Tu t'es laissé pousser les favoris? Lévine, c'est bien le numéro 7, n'est-ce pas? Conduis-moi, s'il te plaît, et informe-toi si le comte Anitchkine, le nouveau chef, peut me recevoir.

— Bien, répondit en souriant Basile. Il y a longtemps que vous n'êtes venu chez nous.

— J'y suis venu hier, seulement je suis passé par l'autre entrée. C'est ici le numéro 7?

Quand Stépan Arkadiévitch entra, Lévine, debout au milieu de la chambre, avec un paysan de Tver, mesurait, au moyen d'une *archine*, la peau encore fraîche d'un ours.

— C'est vous qui l'avez tué? s'écria Stépan Arkadiévitch. Une belle pièce! C'est une ourse? Bonjour. Archip!

Il serra la main du paysan et s'assit sur une chaise sans enlever son pardessus ni son chapeau.

— Mais ôte donc ton pardessus, reste un instant, dit Lévine en lui prenant son chapeau.

— Non, je n'ai pas le temps. Je ne suis entré

que pour une minute, répondit Stépan Arkadiévitch.

Il ouvrit d'abord son pardessus, puis l'ôta; bref, il resta une heure entière à causer avec Lévine de la chasse et de choses plus intimes.

— Eh bien ! raconte-moi donc ce que tu as fait à l'étranger ? Où étais-tu ? demanda Stépan Arkadiévitch, quand le paysan fut parti.

— Je suis allé en Allemagne, en Prusse, en France, en Angleterre, mais pas dans les capitales, seulement dans les villes industrielles ; j'ai vu là beaucoup de choses nouvelles et je suis très content de mon voyage.

— Oui, je connais tes idées ; tu veux venir en aide aux ouvriers.

— Pas du tout. La question ouvrière ne peut exister en Russie. Chez nous tout le problème se réduit aux rapports des travailleurs avec la terre. Cette question existe aussi là-bas, mais il serait nécessaire de remédier à bien des choses qui sont gâtées, tandis que chez nous...

Stépan Arkadiévitch écoutait attentivement Lévine.

— Oui, oui, dit-il. Tu as peut-être raison. Mais moi je suis content que tu sois revenu en meilleures dispositions... Chasse l'ours, travaille, intéresse-toi à quelque chose... Stecherbatzki m'avait dit qu'il l'avait rencontré tout triste, ne parlant que de la mort...

— Comment! mais je n'ai pas cessé de penser à la mort, dit Lévine. C'est vrai qu'il est temps de mourir et que tout n'est que vanité. Je te le dirai franchement, je tiens beaucoup à mes idées et à mon travail, mais quand je pense que tout notre monde n'est qu'une petite proéminence sur une infime planète, quand je réfléchis à ce que peuvent être nos idées, nos œuvres... autant de grains de poussière...

— Mais, mon cher, tout cela est vieux comme le monde!

— Soit! Mais vois-tu, une fois qu'on a compris tout cela clairement, quand on s'est rendu compte qu'il faut mourir, soit aujourd'hui, soit demain, et que fatalement il ne restera rien, comme tout cela devient misérable! Les choses que je considère comme importantes sont dans la réalité aussi insignifiantes que le fait de retourner cette peau d'ours. Pourtant on passe sa vie à se distraire en chassant ou en travaillant, dans le seul but de ne pas penser à la mort.

En l'écoutant, Stépan Arkadiévitch souriait malicieusement, tendrement.

— Eh bien, je suis de ton avis, mais te souviens-tu de m'avoir reproché de rechercher le plaisir de la vie! Ne sois donc pas un moraliste si sévère!

— Il se peut cependant qu'il y ait du bon dans la vie...

Lévine s'embarrassait :

— Mais je ne sais pas... Je sais seulement que nous mourrons bientôt.

— Pourquoi bientôt ?

— Vois-tu, la pensée de la mort peut enlever de son charme à la vie ; on ne saurait nier néanmoins qu'elle la rend plus calme.

— Je suis d'avis, au contraire, qu'il est bon de jouir de son reste. Mais, il faut que je m'en aille, dit Stépan Arkadiévitch en se levant pour la dixième fois.

— Mais non, reste donc, dit Lévine le retenant. Quand nous verrons-nous maintenant ? Je pars demain.

— Eh bien, je suis bon, moi ! J'allais oublier l'objet de ma visite... Il faut absolument que tu viennes dîner chez nous ce soir. Ton frère y sera ainsi que mon beau-frère Karénine.

— Est-il donc ici ? demanda Lévine.

Et il voulut lui parler de Kitty. Il avait entendu dire qu'au début de l'hiver elle était allée à Pétersbourg, chez sa sœur, mariée à un diplomate, mais il ne savait pas si elle était de retour à Moscou. Il résolut cependant de ne rien demander. « Qu'elle y soit ou non, pensa-t-il, n'importe, j'irai. »

— Alors, tu viendras ?

— Entendu.

— A cinq heures, en redingote.

Et Stépan Arkadiévitch se leva et descendit chez son nouveau chef.

L'instinct ne le trompait pas. Le nouveau et terrible chef était l'homme le plus courtois du monde. Stépan Arkadiévitch déjeuna avec lui et prolongea si longtemps sa visite qu'il était plus de trois heures quand il put se rendre chez Alexis Alexandrovitch.

VIII

Alexis Alexandrovitch, en rentrant de l'église, passa toute la matinée chez lui. Il avait en effet, ce matin-là, deux choses à faire : premièrement, recevoir et expédier à Pétersbourg une députation des populations allogènes qui se trouvait maintenant à Moscou, et, deuxièmement, écrire à l'avocat, ainsi qu'il le lui avait promis. La députation, bien que provoquée par lui-même, n'était pas sans présenter quelques difficultés ni même quelque danger, aussi Alexis Alexandrovitch était-il bien aise de la rencontrer à Moscou. Les membres de cette députation n'avaient pas la moindre idée de leur rôle et de leurs devoirs. Ils étaient naïvement convaincus que leur mission consistait à exposer leurs besoins et le véritable état des choses, en demandant l'aide du gouvernement, et ils ne comprenaient nullement que certaines de leurs de-

mandes et de leurs déclarations faisaient le jeu du parti hostile et gâtaient par conséquent toute l'affaire. Alexis Alexandrovitch les retint longtemps, leur traça un programme dont ils ne devaient pas sortir et, une fois qu'ils furent partis, écrivit des lettres à Pétersbourg pour recommander la députation. Son auxiliaire principale, en cette affaire, devait être la comtesse Lydia Ivanovna. Les députations étaient sa spécialité et personne ne savait comme elle les faire valoir ni leur donner leur vraie direction. Cela fait, Alexis Alexandrovitch écrivit à l'avocat. Sans la moindre hésitation, il lui donnait pleine et entière liberté d'action. Il glissa dans la lettre trois billets de Vronski à Anna, trouvés dans le portefeuille qu'il avait pris à cette dernière.

Depuis qu'Alexis Alexandrovitch avait quitté la maison avec l'intention de n'y pas retourner, depuis qu'il avait consulté l'avocat, qu'il avait confié à un homme ses intentions, depuis, surtout, qu'il avait transformé cette affaire de la vie en affaire de paperasses, il s'habituaît de plus en plus à cette résolution et voyait clairement la possibilité de la réaliser. Il cachetait l'enveloppe adressée à son avocat quand il entendit retentir la voix forte de Stépan Arkadiévitch. Celui-ci parlait avec le domestique et insistait pour être annoncé.

« Qu'importe ! pensa Alexis Alexandrovitch. Tant mieux, je lui raconterai tout de suite quelle est ma

situation envers sa sœur et je lui expliquerai pourquoi je ne puis aller dîner chez eux. »

— Faites entrer ! prononça-t-il à haute voix.

Et ramassant ses papiers, il les mit dans le buvard.

— Tu vois bien que tu mens et qu'il est chez lui, s'écria la voix de Stépan Arkadiévitch, s'adressant au valet qui n'avait pas voulu le laisser entrer et le suivait en lui ôtant son pardessus.

Oblonskï pénétra dans la chambre.

— Eh bien ! je suis très heureux de te trouver ! Alors, j'espère... commença-t-il gaiement.

— Je ne puis pas venir, dit froidement Alexis Alexandrovitch, debout, et sans inviter son visiteur à s'asseoir.

Alexis Alexandrovitch avait pensé aussitôt à prendre l'attitude froide qu'il croyait nécessaire en présence du frère de la femme contre laquelle il demandait le divorce. Mais il avait compté sans ce flot de bonhomie qui débordait de l'âme de Stépan Arkadiévitch. Celui-ci ouvrit largement des yeux brillants et clairs.

— Pourquoi ne peux-tu pas ? Que veux-tu dire par là ? demanda-t-il étonné. Non, c'est déjà promis et nous comptons tous sur toi.

— Je veux dire que je ne puis aller chez vous parce que les liens de parenté qui existent entre nous sont sur le point d'être rompus.

— Comment ? Qu'est-ce que cela veut dire ? prononça en souriant Stépan Arkadiévitch.

— Parce que j'intente le divorce contre votre sœur, ma femme... J'y suis forcé...

Mais il n'eut pas le temps d'achever ; ces paroles produisirent sur Stépan Arkadiévitch un tout autre effet qu'il ne l'avait présumé. Celui-ci, en effet, poussa un profond soupir, et s'asseyant sur un fauteuil, s'écria :

— Non, Alexis Alexandrovitch ! que dis-tu ?

Et une vive souffrance s'exprima sur son visage.

— La triste vérité.

— Excuse-moi, mais je ne puis pas, je ne puis pas le croire.

Alexis Alexandrovitch s'assit, sentant que ses paroles n'avaient pas produit l'effet qu'il en attendait ; il se rendait compte qu'il lui était nécessaire de s'expliquer et qu'après son explication, quelle qu'elle fût, ses relations avec son beau-frère ne seraient en rien modifiées.

— Oui, j'en suis réduit à la pénible extrémité d'exiger le divorce, dit-il.

— Laisse-moi te dire une chose, Alexis Alexandrovitch. Je te connais, dit-il, pour un homme admirable et juste ; d'autre part, je tiens Anna, excuse-moi, mais je ne puis changer l'opinion que j'ai d'elle, pour une femme bonne et supérieure, c'est pourquoi je ne puis croire ce que tu me dis. Il doit y avoir un malentendu.

— Oh ! si ce n'était qu'un malentendu.

— Permets, je comprends, interrompit Stépan

Arkadiévitch : mais sans doute... enfin il ne faut pas se hâter... Il ne faut pas... il ne faut pas aller trop vite.

— Je ne me suis pas hâté, dit toujours aussi froidement Alexis Alexandrovitch, mais en pareille matière on ne peut consulter personne... ma résolution est ferme ..

— C'est affreux ! dit Stépan Arkadiévitch en soupirant profondément. Je n'ai qu'une seule chose à te demander, Alexis Alexandrovitch, et je te supplie de la faire : l'action n'est pas encore engagée, comme j'ai cru le comprendre ; avant de rien commencer, vois ma femme et parle-lui. Elle aime Anna comme une sœur ; elle t'aime, toi aussi, et c'est une femme très sensée. Au nom de Dieu parle-lui ! Rends-moi ce service, je t'en supplie.

Alexis Alexandrovitch devint pensif. Stépan Arkadiévitch le regarda avec sympathie sans rompre son recueillement.

— Tu la verras ? demanda-t-il.

— Mais je ne sais pas. C'est précisément pour éviter cela que je ne suis pas allé chez vous. A mon avis nos relations ne peuvent plus être ce qu'elles étaient...

— Mais je ne vois pas pourquoi. Permits-moi de penser qu'en dehors des liens de parenté qui nous unissent, nous éprouvons l'un pour l'autre des sentiments d'amitié et d'estime réciproques, dit Stépan Arkadiévitch en lui serrant la main. En admettant

même que tes pires soupçons soient justifiés, je ne prendrai jamais sur moi de vous juger l'un ou l'autre et je ne vois pas la raison pour laquelle nos relations doivent être modifiées. Maintenant, fais ce que je te demande : va voir ma femme.

— Eh bien ! nous envisageons différemment les choses, dit, sur le même ton de froideur, Alexis Alexandrovitch. D'ailleurs, ne parlons plus de cela.

— Non, mais pourquoi ne veux-tu pas venir ? Aujourd'hui, par exemple, viens dîner... Ma femme t'attend. Je t'en prie, viens. Et surtout, parle-lui. C'est une femme admirable. Au nom de Dieu, je t'en supplie à genoux.

— Si vous y tenez tant, j'irai ! dit en soupirant Alexis Alexandrovitch.

Et, pour changer de conversation, il entama un sujet également intéressant pour tous les deux : il parla du nouveau chef de Stépan Arkadiévitch, un homme qui, malgré son jeune âge, venait d'être promu à ce poste si important.

Alexis Alexandrovitch n'avait jamais aimé le comte Anitchkine avec lequel, en diverses circonstances, il s'était souvent trouvé en désaccord ; à l'heure actuelle il ne pouvait se défendre d'une certaine animosité à son égard, sentiment assez compréhensible d'ailleurs, de la part d'un fonctionnaire qui a subi un échec dans sa carrière, envers un homme qui a reçu de l'avancement.

— Eh bien ! l'as-tu vu ? dit Alexis Alexandrovitch avec un sourire venimeux.

— Oui. Hier il est venu à la chancellerie. Il a l'air de bien connaître son affaire et d'être très actif.

— Sans doute, mais à quoi s'applique son activité ? A faire quelque chose ou à refaire ce qui est déjà fait ? La plaie de notre pays, c'est cette administration paperassière dont il est le digne représentant.

— Vraiment, je ne sais pas ce qu'on peut lui reprocher. Je ne connais pas ses opinions, mais c'est un brave garçon, objecta Stépan Arkadiévitch. Je sors de chez lui, il est réellement charmant. Nous avons déjeuné ensemble et je lui ai appris à faire... tu sais... cette boisson... du vin avec des oranges... C'est très rafraîchissant... Et c'est étonnant, il ne connaissait pas cela... Cela lui plaît beaucoup... Non, vraiment, c'est un excellent garçon...

Stépan Arkadiévitch regarda sa montre.

— Ah, mon Dieu ! Il est déjà plus de quatre heures, et je dois encore aller voir Dolgovouchine. Alors je t'en prie, viens dîner, tu ne saurais t'imaginer combien tu nous attristerais, moi et ma femme, en ne venant pas.

Alexis Alexandrovitch accompagna son beau-frère, déjà tout autrement qu'il ne l'avait reçu à son arrivée.

— J'ai promis et je viendrai, répondit-il tristement.

— Sois certain que j'apprécie beaucoup ce sacrifice et j'espère que tu ne le regretteras pas, répondit en souriant Stépan Arkadiévitch.

Mettant alors son pardessus et touchant de la main la tête du valet, il se mit à rire et sortit.

— A cinq heures, n'est-ce pas ; surtout en redingote ! cria-t-il encore une fois en se retournant vers la porte.

IX

Cinq heures avaient sonné, et quelques invités étaient déjà arrivés, quand parut le maître de céans lui-même. Il rentrait avec Serge Ivanovitch Koznitchev et M. Pestzov, qu'il avait rencontrés sur le perron. C'étaient, comme les appelait Oblonski, les deux principaux représentants de l'intelligence de Moscou. Tous deux étaient fort respectables et par leur caractère et par leur esprit. Ils s'estimaient mutuellement, bien qu'ils fussent en désaccord presque sur tout, non pas en raison de leurs opinions différentes, mais précisément parce qu'ils étaient du même camp, c'était du moins l'avis de leurs adversaires : chacun d'eux avait sa nuance. Et comme il n'y a rien qui conduise moins à la conciliation que le désaccord dans les discussions abstraites, non seulement ils ne tombaient jamais d'accord sur un point quelconque, mais même

depuis longtemps ils étaient habitués à se fâcher, à se railler l'un l'autre pour leur erreur incorrigible. Ils entraient, causant du beau temps, quand Stépan Arkadiévitch les avait joints.

Dans le salon se trouvaient déjà le prince Alexandre D. Stcherbatzki, le jeune Stcherbatzki, Tourovtzine, Kitty, Karénine. Stépan Arkadiévitch vit aussitôt qu'en son absence au salon, cela ne marchait pas. Daria Alexandrovna, en robe de soie grise, préoccupée évidemment des enfants qui devaient dîner seuls dans leur chambre et de l'absence de son mari, ne savait comment animer cette société. Tous étaient assis (selon l'expression du vieux prince) comme des femmes de popes en visite, visiblement étonnés de se trouver réunis là et s'efforçant de prononcer des mots pour ne pas rester muets. Le bonhomme Tourovtzine paraissait ne pas se sentir dans sa sphère, et le sourire de ses lèvres charnues avec lequel il accueillit Stépan Arkadiévitch, sembla dire : « Eh bien, mon cher ! tu m'as mis là avec des gens bien amusants ; les libations du Château des fleurs sont certainement plus dans mes goûts ! »

Le vieux prince était assis et lançait de côté des regards brillants vers Karénine ; Stépan Arkadiévitch comprit qu'il avait déjà inventé quelque bon mot, pour caractériser cet homme d'Etat, en l'honneur duquel, comme pour un sterlet, on avait convié ces hôtes. Kitty regardait la porte en se

maîtrisant afin de ne pas rougir à l'entrée de Constantin Lévine.

Le jeune Stcherbatzkī, qu'on n'avait pas présenté à Karénine, s'efforçait de montrer qu'il n'en était nullement gêné.

Karénine lui-même, suivant l'habitude de Pétersbourg, aux dîners où il y a des dames, était en habit et cravate blanche, et Stépan Arkadiévitch vit bien à sa physionomie qu'il n'était venu que pour tenir sa parole, mais que c'était pour lui un devoir pénible. C'était surtout sa présence qui glaçait tous les invités avant l'arrivée de Stépan Arkadiévitch.

En entrant au salon, celui-ci s'excusa de son retard, accusa le prince qui était le bouc émissaire de tous ses retards et, en un clin d'œil, mit à l'aise tous les convives. Il rapprocha Alexis Alexandrovitch de Serge Koznichev en leur fournissant comme sujet de conversation la russification de la Pologne ; Pestzov se joignit à eux. Tapant sur l'épaule de Tourovtzine, Oblonskī lui souffla quelque plaisanterie à l'oreille et le mit à côté de sa femme et du vieux prince et fit ensuite des compliments à Kitty sur sa beauté, puis il présenta Stcherbatzkī à Karénine. Bref, il mit si bien tout le monde à l'aise, que le salon perdit son aspect morose et que la conversation devint pleine d'animation. Il ne manquait plus que Constantin Lévine. Mais cette absence tombait à merveille, car, en sortant de la salle à manger, Stépan Arkadiévitch

s'aperçut, avec horreur, que le porto et le xérès venaient de chez Desprès et non pas de chez Löwe ; il donna donc l'ordre d'envoyer au plus vite le cocher chez Löwe ; ceci fait, il se disposa à rentrer au salon.

Dans la salle à manger, il rencontra Constantin Lévine.

— Ne suis-je pas en retard ?

— Peux-tu ne pas être en retard ? dit Stépan Arkadiévitch en le prenant sous le bras.

— Il y a beaucoup de monde chez toi ? Qui ? demanda Lévine en rougissant malgré lui et époussettant avec son gant la neige de son chapeau.

— Tous les nôtres. Kitty est ici. Viens. Je te présenterai à Karénine.

Stépan Arkadiévitch, malgré son libéralisme, savait combien était flatteuse une présentation à Karénine ; c'est pourquoi il en régala ses meilleurs amis. Mais, en ce moment, Constantin Lévine n'était pas à même d'apprécier tout le plaisir de cette connaissance. Il n'avait pas vu Kitty depuis cette soirée mémorable où il s'était rencontré avec Vronski, à part le moment où il l'avait aperçue sur la grand'route. Bien qu'il fût, au fond de son âme, sûr de la rencontrer ici aujourd'hui, il s'était efforcé de garder toute sa liberté de pensée, cherchant à se convaincre qu'il ne savait rien. Mais maintenant, en apprenant qu'elle était là, il ressentit tout à coup une telle joie et en même temps une telle

crainte que la respiration lui manqua et qu'il ne put prononcer les paroles qu'il voulait dire.

« Comment est-elle, pensa-t-il, comment est-elle ? Comme autrefois ou comme je l'ai vue en voiture ? Et si Daria Alexandrovna avait dit vrai ? »

— Ah ! je t'en prie, présente-moi à Karénine, prononça-t-il avec effort.

Et, d'un pas désespéré et résolu, il entra au salon ; aussitôt il l'aperçut.

Elle n'était ni comme autrefois, ni comme il l'avait vue en voiture. Elle était tout à fait différente.

Elle paraissait effrayée, timide, gênée, et cette attitude contribuait à la rendre encore plus ravissante. Elle l'aperçut dès qu'il entra au salon. Elle l'attendait. Elle était heureuse ; mais son trouble fut si grand au moment où il s'approcha de la maîtresse de la maison et la regarda de nouveau, qu'elle faillit pleurer ; Dolly et Lévine le remarquèrent. Elle rougit, pâlit, rougit de nouveau puis resta immobile, remuant à peine les lèvres, attendant qu'il vint à elle. A part le léger tremblement des lèvres et l'humidité qui voilait ses yeux tout en ajoutant à leur éclat, son sourire était presque calme quand elle dit :

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus !

Et avec une résolution désespérée, elle serra dans sa main froide la main que lui tendait Lévine.

— Vous ne m'avez pas vu, mais moi je vous ai

vue, dit-il, tout radieux. Je vous ai vue quand vous vous rendiez de la gare à Ergouchovo.

— Quand ? fit-elle, étonnée.

— Vous alliez à Ergouchovo, dit Lévine, sentant déborder la joie qui emplissait son cœur.

« Comment ai-je pu douter de l'innocence des sentiments de cette créature touchante ! Oui, on dirait que Daria Alexandrovna a dit vrai, » pensa-t-il.

Stépan Arkadiévitch le prit sous le bras et le mena à Karénine.

— Permettez-moi de vous présenter...

Et il les nomma.

— Enchanté de vous rencontrer de nouveau, dit froidement Alexis Alexandrovitch en serrant la main de Lévine.

— Vous vous connaissez donc ? demanda Stépan Arkadiévitch.

— Nous avons passé ensemble trois heures en wagon, dit en souriant Lévine. Mais nous nous sommes quittés aussi intrigués qu'au bal masqué, moi du moins.

— Ah ! voilà ! S'il vous plaît... dit Stépan Arkadiévitch en désignant la direction de la salle à manger.

Les messieurs passèrent dans la salle à manger et s'approchèrent de la table aux hors-d'œuvre, où se trouvaient six sortes d'eaux-de-vie, autant de sortes de fromages, avec de petits couteaux d'ar-

gent et sans couteaux, différents caviars et harengs, des conserves de toutes sortes et des plats de petites tartines de pain français.

Les hommes se tenaient devant l'eau-de-vie et les hors-d'œuvre et la conversation sur la russification de la Pologne entre Serge Ivanovitch Koznichev, Karénine et Pestzov, s'éteignait dans l'attente du dîner.

Serge Ivanovitch, qui savait mieux que personne mettre fin à la discussion la plus abstraite et la plus sérieuse par une fine plaisanterie, modifiant ainsi infailliblement l'impression des interlocuteurs, eut alors recours à ce moyen.

Alexis Alexandrovitch tâchait de prouver que la russification de la Pologne n'est possible à réaliser qu'au moyen de l'introduction des principes supérieurs par l'administration russe. Pestzov soutenait qu'un peuple ne peut en absorber un autre que s'il est plus nombreux, que si sa population est plus dense.

Koznichev, avec certaines restrictions, acceptait les deux avis ; et au moment où l'on sortit du salon, pour mettre un terme à la discussion, il dit en souriant :

— Aussi, pour russifier les populations étrangères, n'y a-t-il qu'un seul moyen, faire le plus d'enfants possible. Voilà mon opinion. Sous ce rapport, mon frère et moi nous agissons fort mal. Quant à vous, messieurs, vous surtout, Stépan

Arkadiévitch, vous vous conduisez en vrais patriotes. Combien en avez-vous ? demanda-t-il au maître de la maison.

Et souriant gaiement, il lui tendit un petit verre.

Tout le monde se mit à rire et Stépan Arkadiévitch tout le premier.

— Oui, oui, c'est le meilleur moyen, dit-il tout en mangeant le fromage et versant une eau-de-vie spéciale dans le petit verre qu'on lui tendait.

Cette boutade mit fin à la discussion sur une impression de gaieté.

— Ce fromage n'est pas mauvais, en voulez-vous ? dit Oblonski.

Puis s'adressant à Lévine :

— Est-ce que tu fais encore de la gymnastique ? demanda-t-il en lui tâtant de la main gauche le biceps.

Lévine sourit, contracta son bras et sous les doigts de Stépan Arkadiévitch, une saillie ronde et dure comme l'acier se souleva sous l'étoffe fine.

— En voilà un biceps ! Quel Samson !

— Il doit falloir une grande force pour chasser l'ours, dit Alexis Alexandrovitch, qui avait les conceptions les plus vagues sur la chasse.

Et prenant du fromage, il se mit à déchirer les tranches de pain fines comme des toiles d'araignées. Lévine sourit.

— Il n'est pas besoin de beaucoup de force ; un enfant peut tuer un ours.

Et il s'écarta, en s'inclinant légèrement devant les dames qui, avec la maîtresse de la maison, s'approchaient de la table des hors-d'œuvre.

— On m'a dit que vous aviez tué un ours? dit Kitty en s'efforçant vainement d'attraper, avec une fourchette, les champignons qui s'obstinaient à glisser et en secouant la dentelle qui laissait entrevoir sa main blanche.

— Est-ce qu'il y a des ours chez vous? ajouta-t-elle tournant à demi vers lui sa charmante tête souriante.

Ses paroles paraissaient bien simples, néanmoins tandis qu'elle les prononçait, chaque son de sa voix, chaque mouvement de ses lèvres, de ses yeux, de sa main, revêtait pour lui une importance considérable. Il y avait en ses paroles une prière, un aveu de confiance, une caresse tendre et timide, une promesse, une espérance et une preuve d'amour évidente et qui l'étouffait de bonheur.

— Non, nous sommes allés, pour cela, dans le gouvernement de Tver. En revenant de là, j'ai rencontré, dans le train, votre beau-frère, ou plutôt le beau-frère de votre beau-frère, dit-il avec un sourire. Ce fut une rencontre très drôle.

Et gaiement, plaisamment, il raconta comment, ne pouvant dormir de la nuit, il était entré, en pelisse courte, dans le coupé d'Alexis Alexandrovitch.

— Le conducteur, en dépit du proverbe, me jugeant sur mon habit, voulut me mettre dehors ;

mais alors je le pris de haut... vous aussi, d'ailleurs, dit-il, s'adressant à Karénine dont il avait oublié le nom. — En voyant ma pelisse courte, aviez-vous bonne envie de me chasser ? Cependant, vous avez pris mon parti, ce dont je vous suis très reconnaissant.

— En général, les droits des voyageurs au choix de leurs places sont très mal définis, dit Alexis Alexandrovitch en essuyant avec son mouchoir le bout de ses doigts.

— J'ai bien vu que vous étiez indécis sur mon compte, dit Lévine en souriant gaiement. Mais je me suis hâté d'entamer une conversation sérieuse pour faire oublier ma pelisse.

Serge Ivanovitch, tout en continuant de causer avec le maître de la maison, écoutait son frère d'une oreille et le regardait de côté, pensant : « D'où lui vient donc aujourd'hui cet air conquérant ? »

Il ne savait pas que Lévine se sentait pousser des ailes. Lévine savait qu'elle écoutait ses paroles, qu'elle prenait plaisir à l'écouter et rien en dehors de cela ne l'intéressait. Non seulement dans cette chambre, mais dans le monde entier, il n'y avait que lui-même et elle. Il avait la sensation de se trouver à une hauteur vertigineuse tandis qu'en bas, très loin, se trouvaient ce bon et charmant Karénine, Oblonski et tout le reste de la société.

Tout tranquillement, sans avoir l'air d'y prendre garde, mais comme s'il n'y avait plus d'autre

place, Stépan Arkadiévitch mit Lévine et Kitty à côté l'un de l'autre.

— Eh bien ! viens donc te mettre ici, dit-il à Lévine.

Le menu était aussi remarquable que la vaisselle, dont Stépan Arkadiévitch était grand amateur. Le potage Marie-Louise était admirablement réussi ; les petites bouchées, qui fondaient dans la bouche, étaient irréprochables. Deux valets et Matthieu, en cravate blanche, faisaient le service adroitement et sans bruit. A tous les points de vue le dîner fut réussi. Tantôt générale, tantôt particulière, la conversation ne chôma pas et à la fin du dîner elle était tellement bien partie que les messieurs se levèrent de table en continuant de causer, et qu'Alexis Alexandrovitch lui-même s'animait.

X

Pestzov, qui aimait pousser le raisonnement jusqu'au bout, ne se contentait pas des paroles par lesquelles Serge Ivanovitch l'avait interrompu, d'autant plus qu'il sentait la faiblesse de sa propre opinion.

— Je n'ai jamais pensé à la densité seule de la population, dit-il, pendant le souper, à Alexis Alexandrovitch.

— Il me semble, répondit celui-ci mollement et sans se hâter, que c'est la même chose. Selon moi, la plus grande influence appartient au peuple le plus avancé.

— Mais toute la question est là, s'écria Pestzov de sa voix de basse.

Il avait une telle volubilité de paroles qu'il semblait toujours mettre toute son âme dans ce qu'il disait.

— Mais c'est précisément la question ; où se trouve le développement supérieur ? Des Anglais, des Français, des Allemands, qui est à un degré supérieur de développement ? Qui nationalisera l'autre ? Nous voyons que le Rhin s'est francisé ? Est-ce une raison pour que les Allemands soient inférieurs ! cria-t-il. Non, il y a ici une autre loi !

— Il me semble que l'influence est toujours du côté de la vraie instruction, dit Alexis Alexandrovitch en soulevant légèrement les sourcils.

— Mais que devons-nous considérer comme indices de la vraie instruction ? demanda Pestzov.

— Je crois que ces indices sont connus, dit Alexis Alexandrovitch.

— Sont-ils bien connus ? intervint avec un fin sourire Serge Ivanovitch. Maintenant, il est absolument établi que la véritable instruction ne peut être que purement classique. Mais nous voyons des discussions acharnées pour l'un et l'autre parti, et l'on ne peut contester la valeur des opinions émises dans chacun des deux camps.

— Vous êtes un classique, Serge Ivanovitch. Voulez-vous du vin rouge ? dit Stépan Arkadiévitch.

— Je n'exprime mon opinion ni pour ni contre, lui répondit Serge Ivanovitch en lui souriant avec indulgence comme il l'eût fait à un enfant, tandis qu'il lui tendait son verre, — je dis seulement que les deux partis émettent l'un et l'autre de sérieux

arguments, continua-t-il s'adressant à Alexis Alexandrovitch. Par mes études, je suis un classique, mais dans cette discussion, personnellement je ne saurais me prononcer nettement. Je ne vois pas très bien pourquoi l'on donne la préférence aux études classiques plutôt qu'aux modernes.

— Les sciences naturelles ont la même action instructive et pédagogique, dit Pestzov. Prenez l'astronomie, prenez la botanique, prenez la zoologie avec son système de lois générales...

— Je ne saurais être tout à fait de cet avis, objecta Alexis Alexandrovitch. Il me semble qu'on ne peut nier l'influence particulièrement heureuse de la méthode même de l'étude des langues sur le développement moral. Il n'est pas niable non plus que l'influence des écrivains classiques soit moralisatrice au premier chef, tandis que, par malheur, on joint à l'enseignement des sciences naturelles des doctrines nuisibles et fausses qui sont le fléau de notre époque.

Serge Ivanovitch voulut intervenir, mais Pestzov, avec sa puissante voix, le devança. Il se mit à prouver avec chaleur l'injustice de cette opinion. Serge Ivanovitch l'écoutait tranquillement, évidemment prêt à une objection victorieuse.

— Mais, fit-il en souriant finement et s'adressant à Karénine, on ne peut nier qu'il soit difficile de balancer exactement les avantages et les désavantages de l'un et de l'autre enseignement ; quant à la ques-

tion de savoir quel enseignement est préférable, elle ne serait pas tranchée si vite et si nettement si l'enseignement classique n'avait pour lui cet avantage que vous indiquiez tout à l'heure : l'influence moralisatrice, ou, disons le mot, antinihiliste.

— Sans doute.

— Si l'enseignement classique n'avait pas pour lui cette préférence de l'influence antinihiliste, nous réfléchirions davantage, nous préciserions mieux les raisons de l'un et de l'autre parti, dit Serge Ivanovitch avec un fin sourire, nous donnerions de l'élan à l'une et à l'autre opinion. Au lieu de cela nous savons que dans ces pilules de l'enseignement classique se trouve la force vitale de l'antinihilisme et nous les ordonnons hardiment à nos patients... Et qu'advierait-il sans cette force curative? conclut-il sur un ton plaisant.

Les pilules de Serge Ivanovitch causèrent une hilarité générale. Tourovtzine surtout, qui depuis le début de la conversation attendait vainement l'occasion de s'égayer, goûta fort la plaisanterie.

Stépan Arkadiévitch ne s'était pas trompé en invitant Pestzov. Avec lui la conversation intéressante ne pouvait pas tarir.

Dès que Serge Ivanovitch eut clos la discussion par sa plaisanterie, Pestzov trouva un nouveau thème.

— On ne peut accuser le gouvernement de se

proposer une cure, dit-il; le gouvernement se guide, évidemment, par des considérations générales, et reste indifférent aux influences que peuvent avoir les mesures prises. Par exemple, la question de l'instruction des femmes devrait être considérée comme nuisible, et cependant, le gouvernement ouvre aux femmes les cours et les universités.

Et la conversation s'engagea aussitôt sur l'instruction des femmes.

Alexis Alexandrovitch exprima l'idée qu'ordinairement on confond la question de l'instruction des femmes avec celle de la liberté des femmes, et que c'est là la raison pour laquelle on la juge nuisible.

— A mon avis au contraire, ces deux questions sont liées indissolublement, dit Pestzov. C'est un cercle vicieux. La femme est privée de droits, faute d'instruction; et de son manque d'instruction provient l'absence de droits. Il ne faut pas oublier que l'asservissement des femmes est si grand et si ancien que souvent nous ne voulons pas comprendre l'abîme qui les sépare de nous.

— Vous avez dit, les droits, — reprit Serge Ivanovitch, profitant d'un arrêt de Pestzov; — vous voulez sans doute parler des droits à remplir les fonctions de jurés, de conseillers municipaux, de présidents des conseils généraux, de membres du parlement?

— Sans doute.

— Mais en admettant même qu'exceptionnellement des femmes puissent occuper ces situations, il me semble que vous avez mal choisi le terme, ce n'est pas « les droits » qu'il convient de dire mais bien : les devoirs. Chacun sait qu'en exerçant la fonction de juré, de conseiller municipal, de télégraphiste, on remplit un devoir. C'est pourquoi il serait plus juste de dire que les femmes cherchent des devoirs; au reste c'est tout à fait légitime. Aussi ne peut-on que sympathiser à leur désir de contribuer au travail comme les hommes.

— Parfaitement juste ! confirma Alexis Alexandrovitch. Selon moi toute la question se ramène à ceci : Les femmes sont-elles ou non capables de remplir ces devoirs ?

— Elles le seront probablement quand l'instruction sera répandue parmi elles, intervint Stépan Arkadiévitch. — Nous le voyons...

— Et le proverbe, je puis le dire devant mes propres filles : longue chevelure, court jugement, — dit le prince qui suivait depuis longtemps la conversation et dont les petits yeux moqueurs pétillaient.

— C'était l'opinion qu'on avait des nègres avant leur émancipation, dit méchamment Pestzov.

— Je trouve seulement étrange que les femmes cherchent de nouveaux devoirs, alors qu'il n'est malheureusement que trop fréquent de voir les hommes se soustraire aux leurs, dit Serge Ivanovitch.

— Oui, mais les devoirs sont accompagnés de droits : le pouvoir, l'argent, les honneurs, et c'est précisément ce que recherchent les femmes, dit Pestzov.

— C'est comme si moi je prétendais au droit d'être nourrice, et me montrais offensé qu'on refusât de me payer alors que les femmes sont rémunérées comme telles, dit le vieux prince.

Tourovtzine éclata d'un rire sonore et Serge Ivanovitch regretta que cette plaisanterie ne fût pas de lui. Alexis Alexandrovitch lui-même sourit.

— Oui, mais l'homme ne peut allaiter, dit Pestzov, tandis que la femme...

— Comment, mais un Anglais a nourri son enfant à bord d'un vaisseau, reprit le vieux prince se permettant cette licence de conversation devant ses filles.

— Autant de semblables Anglais, autant de femmes fonctionnaires, dit cette fois Serge Ivanovitch.

— Oui, mais que doit faire une jeune fille qui n'a pas de famille ? interrompit Stépan Arkadiévitch songeant à mademoiselle Tchibissova à laquelle il ne cessait de penser en soutenant Pestzov.

— Si l'on examine bien l'histoire de cette fille, on trouvera qu'elle a abandonné sa famille ou celle de sa sœur, où elle pouvait avoir une occupation féminine, dit tout à coup, d'un ton irrité, Daria Alexandrovna, se mêlant à la conversation et devi-

nant probablement quelle jeune fille avait en vue Stépan Arkadiévitch.

— Mais nous sommes pour le principe, pour l'idéal ! clama Pestzov de sa basse sonore. La femme veut avoir le droit d'être indépendante, instruite, et elle est gênée, opprimée par la conscience .
● de l'impossibilité d'y parvenir.

— Et moi je suis opprimé et gêné parce qu'on ne m'accepte point comme nourrice à l'asile des enfants abandonnés, dit de nouveau le vieux prince, à la grande joie de Tourovtzine qui fut pris d'un tel accès d'hilarité qu'il laissa tomber une asperge par le gros bout dans la sauce.

XI

Tous, sauf Lévine et Kitty, prenaient part à la conversation.

D'abord, quand on parla de l'influence qu'un peuple a sur un autre, Lévine, malgré lui, se rappela les opinions qu'il avait sur ce sujet. Mais ces idées, jadis pour lui très importantes, traversaient alors sa tête comme dans un rêve et n'avaient plus pour lui le moindre intérêt. Il lui semblait même étrange qu'on pût parler de choses aussi inutiles. De son côté, Kitty, semblait-il, aurait dû s'intéresser à la discussion sur les droits et sur l'instruction des femmes ; souvent elle y avait réfléchi en songeant à son amie de l'étranger, Varenka, qui se trouvait dans une si pénible dépendance ; souvent aussi elle avait pensé à elle-même et au sort qui lui était réservé si elle ne se mariait pas ; combien de fois enfin n'en avait-elle pas parlé avec sa sœur ! A ce

moment cependant cela ne l'intéressait nullement. Elle causait en particulier avec Lévine et ce n'était pas seulement une conversation, mais une sorte de rapprochement mystérieux qui, à chaque moment, les unissait davantage et faisait naître en eux un sentiment de crainte mêlé de joie devant l'inconnu où ils entraient.

Tout d'abord Lévine, lorsque Kilty lui demanda de quelle façon il avait pu la voir en voiture, lui raconta comment il l'avait aperçue en revenant du fauchage.

— C'était le matin, de très bonne heure... Vous veniez probablement de vous éveiller... Votre mère dormait dans son coin... La matinée était superbe. . Je marchais lorsque tout à coup je me demandai : « Qui donc vient là-bas, dans une voiture à quatre chevaux ? » C'étaient de bons chevaux, avec des grelots... Et rapidement vous passez. Par la portière je vous aperçois assise, comme cela, retenant des deux mains les rubans de votre bonnet ; vous sembliez réfléchir profondément... dit-il en souriant. Comme je voudrais savoir à quoi vous pensiez alors ! Était-ce à quelque chose d'important ?

« Pourvu que mes cheveux n'aient pas été défaits », pensa-t-elle. Mais voyant le sourire enthousiaste qu'amenait sur le visage de Lévine le souvenir de ces détails, elle comprit que l'impression produite alors avait été très bonne. Elle rougit et se mit à rire joyusement.

— Vraiment, je ne me rappelle pas...

— Comme Tourovtzine rit gaîment ! dit Lévine en regardant les yeux humides et l'agitation de celui-ci.

— Vous le connaissez depuis longtemps ? demanda Kitty.

— Qui ne le connaît pas ?

— Et je vois que vous le considérez comme un méchant homme.

— Pas méchant, mais nul.

— Eh bien ! détrompez-vous, dit Kitty. Moi aussi j'avais une très mauvaise opinion de lui, et cependant c'est l'homme le plus charmant et le meilleur du monde. Un cœur d'or !

— Comment pouvez-vous connaître son cœur ?

— Nous sommes de grands amis. Je le connais très bien. L'hiver dernier... peu de temps après... que vous êtes venu chez nous, — dit-elle sur un ton coupable mais avec un sourire confiant, — tous les enfants de Dolly furent atteints de la scarlatine. Tourovtzine vint voir ma sœur, et le croiriez-vous, dit-elle plus bas, il eut tellement pitié d'elle qu'il resta pour l'aider à soigner les enfants. Et pendant trois semaines il est venu et a soigné les pauvres petits comme une véritable bonne d'enfants... Je raconte à Constantin Dmitritch ce que Tourovtzine a fait pendant la scarlatine, dit-elle en se penchant vers sa sœur.

— Oui, c'est un excellent homme ! dit Dolly en

jetant un regard sur Tourovtzine qui sentait qu'on parlait de lui et souriait doucement.

Lévine regarda de nouveau Tourovtzine et s'étonna de n'avoir pas remarqué plus tôt tout le charme de cet homme.

— Pardon, pardon, dit-il gaiement, jamais à l'avenir je ne me permettrai de penser du mal de personne ; et il exprimait sincèrement ce qu'il ressentait intérieurement.

XII

Dans la discussion sur le droit des femmes, il y avait quelques questions épineuses à traiter devant les dames, telles que l'inégalité des droits dans le mariage. Pendant le dîner Pestzov les avait plusieurs fois effleurées, mais aussitôt Serge Ivanovitch et Stépan Arkadiévitch les avaient détournées prudemment.

Mais, quand on se leva de table et que les dames sortirent, Pestzov ne les suivit pas et, s'adressant à Alexis Alexandrovitch, se mit à lui exposer la cause principale, selon lui, de cette inégalité. Elle provenait, disait-il, de ce que l'infidélité de la femme et celle du mari sont inégalement punies et par la loi et par l'opinion publique.

Stépan Arkadiévitch s'approcha vivement d'Alexis Alexandrovitch et lui proposa de fumer.

— Non, je ne fume pas, répondit tranquillement

Alexis Alexandrovitch, comme pour montrer qu'il ne redoutait point cette conversation. Et s'adressant avec un fin sourire à Pestzov :

— Je crois que la raison de cette différence tient à l'essence même des choses, dit-il.

Et il voulut passer au salon ; mais à ce moment, Tourovtzine lui demanda :

— Avez-vous entendu parler de Priatchnikov ?

Il était assez animé par le champagne et saisis-sait avec empressement l'occasion, si longtemps attendue, de rompre un silence qui lui pesait.

— Vassia Priatchnikov ? dit-il avec un bon sourire, se tournant de préférence vers l'hôte d'honneur : Alexis Alexandrovitch. On m'a raconté aujourd'hui qu'il s'est battu en duel à Tver, avec Vetzki, et qu'il l'a tué.

De même que la partie malade du corps, par une sorte de fatalité, reçoit presque toujours les chocs, de même Stépan Arkadiévitch sentait que tout concourait, comme par un fait exprès, à heurter sans cesse le point sensible d'Alexis Alexandrovitch.

Il voulut de nouveau éloigner son beau-frère, mais celui-ci demanda avec curiosité :

— Pourquoi Priatchnikov s'est-il battu ?

— Pour sa femme. Il a agi en honnête homme. Il a provoqué son rival et l'a tué.

— Ah ! fit avec indifférence Alexis Alexandrovitch, et, soulevant les sourcils, il passa au salon.

— Comme je suis contente que vous soyez venu !

lui dit Dolly avec un sourire craintif en le rencontrant à l'entrée du salon. J'ai besoin de vous parler. Asseyons-nous ici.

Avec la même expression d'indifférence que lui donnaient ses sourcils soulevés, Alexis Alexandrovitch s'assit près de Daria Alexandrovna et s'efforça de sourire.

— D'autant plus volontiers, dit-il, que je voulais vous prier de m'excuser et prendre congé de vous. Je dois partir demain.

Daria Alexandrovna était fermement convaincue de l'innocence d'Anna. Elle se sentait pâle et ses lèvres tremblaient de colère en face de cet homme froid et insensible, impassiblement résolu à perdre son amie innocente.

— Alexis Alexandrovitch, dit-elle avec une décision désespérée, en le regardant dans les yeux, je vous ai demandé des nouvelles d'Anna et vous ne m'avez pas répondu : comment va-t-elle ?

— Je crois qu'elle va bien, Daria Alexandrovna, répondit-il sans la regarder.

— Alexis Alexandrovitch, excusez-moi... je sais que je n'en ai pas le droit... Mais j'aime et j'estime Anna, comme une sœur... Je vous prie, je vous supplie de me dire ce qu'il y a entre vous. De quoi l'accusez-vous ?

Alexis Alexandrovitch fronça les sourcils, et fermant presque les yeux, baissa la tête.

— Je suppose que votre mari vous a fait connaître

les raisons qui m'obligent à modifier mes rapports envers Anna Arkadiévna, dit-il, évitant de rencontrer ses yeux et jetant un regard mécontent sur le jeune Stecherbatzki qui traversait le salon.

— Non, non, je ne puis le croire ! prononça Dolly en serrant ses mains osseuses d'un geste énergique.

Elle se leva rapidement et, posant sa main sur le bras d'Alexis Alexandrovitch :

— Ici, nous serons gênés pour parler, venez par ici, s'il vous plaît, dit-elle.

L'émotion de Dolly se communiquait à Alexis Alexandrovitch. Il se leva et la suivit docilement dans la salle d'études des enfants. Ils s'assirent devant la table couverte de toile cirée, criblée d'entailles faites au canif.

— Je ne puis croire ce que vous me dites, je ne puis le croire ! répéta Dolly, en tâchant de saisir son regard fuyant.

— On ne peut nier les faits, Daria Alexandrovna, dit-il, accentuant le mot *faits*.

— Mais, qu'a-t-elle donc fait ? demanda Dolly.

— Elle a oublié ses devoirs et trahi son mari, voilà ce qu'elle a fait, dit-il.

— Non, non ! Ce n'est pas possible ! Non, vous vous êtes trompé ! dit Dolly en portant la main à ses tempes et fermant les yeux.

Alexis Alexandrovitch sourit froidement du bout des lèvres, cherchant à se pénétrer, en même

temps que Dolly, de la fermeté de sa conviction. Mais cette défense chaleureuse, bien qu'elle n'ébranlât pas sa résolution, irritait sa blessure. Il reprit en s'animant davantage :

— Il est bien difficile de se tromper, quand la femme elle-même avoue sa faute à son mari, quand elle lui déclare que huit années de vie commune et un fils ne comptent pas pour elle et qu'elle veut recommencer sa vie, dit-il méchamment.

— Je ne saurais supposer qu'il existe des rapports entre Anna et le vice ! Je n'y puis croire !

— Daria Alexandrovna, dit-il en regardant cette fois bien en face le visage ému de Dolly, et sentant sa langue se délier malgré lui ; je donnerais cher pour que le doute fût possible. Du temps que je doutais, la situation était certes pénible, elle l'était pourtant moins que maintenant. Quand je doutais, j'avais encore l'espoir ; à l'heure actuelle, tout espoir a disparu et à sa place ont surgi de nouveaux doutes, c'est au point que je hais mon fils et que parfois je crois ne pas être son père. Je suis très malheureux.

Il n'avait pas besoin de le dire ; Daria Alexandrovna le comprit aussitôt qu'il l'eut regardée en face ; elle commença à ressentir de la pitié pour lui et sa foi en l'innocence de son amie s'ébranla :

— Ah ! c'est horrible, horrible ! Mais est-il vrai que vous soyez décidé au divorce ?

— Je m'y suis résolu à l'extrême rigueur. Je n'ai plus rien à faire.

— Rien à faire... Rien à faire !... prononça-t-elle les larmes aux yeux. Non, ce n'est pas vrai qu'il n'y ait rien à faire !

— C'est bien là ce qu'il y a de plus terrible dans mon cas ; en présence de tout autre malheur, devant la mort, par exemple, il est possible de porter sa croix, mais ici il faut agir, dit-il, comme s'il eût deviné sa pensée. Il faut sortir de cette situation humiliante où l'on se trouve ; on ne peut pas vivre à trois.

— Je comprends, je comprends très bien, dit Dolly ; et elle baissa la tête.

Elle se tut pensant à elle-même, à ses malheurs conjugaux, et, tout à coup, d'un mouvement énergique, elle releva la tête, et, d'un geste suppliant, joignit les mains.

— Mais, attendez ! Vous êtes chrétien. Pensez à elle ! Que deviendra-t-elle si vous l'abandonnez ?

— J'y ai songé, Daria Alexandrovna, j'y ai mûrement réfléchi, dit Alexis Alexandrovitch ; — un flot de sang lui monta au visage, et son regard jusqu'alors indécis se fixa droit sur elle. Dolly le plaignait déjà de toute son âme. — Quand elle m'eut instruit de ma honte, j'ai laissé les choses dans l'état où elles étaient auparavant, je lui ai laissé la possibilité de se ressaisir, j'ai tâché de la sauver. Qu'est-il advenu ? Elle n'a pas observé la seule prescrip-

tion à laquelle je l'avais astreinte, à savoir de respecter les convenances, dit-il en s'échauffant. On peut sauver l'homme qui ne veut pas périr, mais si sa nature est corrompue et dépravée au point que sa perte même lui paraît être le salut, que peut-on faire ?

— Tout, sauf divorcer, répondit Daria Alexandrovna.

— Mais, qu'appellez-vous tout ?

— Elle ne serait plus la femme de personne, elle serait perdue. Non, c'est horrible !

— Que puis-je faire ? dit-il en soulevant les épaules et les sourcils.

Le souvenir du dernier acte de sa femme l'irritait tellement qu'il redevint froid comme au début de leur conversation :

— Je vous remercie beaucoup de la sympathie que vous me témoignez, mais il est temps que je m'en aille, dit-il en se levant.

— Non, attendez. Vous ne devez pas la perdre. Attendez, je veux vous parler de moi... Je me suis mariée, et mon mari m'a trompée. Sous l'empire de la colère, de la jalousie, j'ai voulu, moi aussi .. mais je me suis ressaisie et grâce à qui ?... grâce à Anna qui m'a sauvée. Et voilà, je vis, les enfants grandissent, le mari est revenu à la maison, il a compris son tort, s'est amendé, et je vis... j'ai pardonné. Et vous aussi, vous devez pardonner !

Alexis Alexandrovitch écoutait, mais ces paroles

ne le touchaient point. Son âme était encore pleine de la douloureuse amertume de ce jour où il avait décidé de divorcer. Il se secoua, et d'une voix perçante s'écria :

— Je ne puis ni ne veux pardonner ; ce serait injuste. J'ai fait tout pour cette femme, et elle a tout traîné dans la boue, où elle paraît se complaire. Je ne suis pas un méchant homme, je n'ai jamais haï personne, mais elle, je la hais de toutes les forces de mon âme, et je ne puis lui pardonner car je la hais trop ; elle m'a fait trop de mal !

— Aimez ceux qui vous haïssent, murmura Daria Alexandrovna.

Alexis Alexandrovitch eut un sourire de mépris. Il connaissait cette parole depuis longtemps, mais elle ne pouvait s'appliquer à son cas.

— On peut aimer ceux qui vous haïssent, oui, mais non ceux qu'on hait. Excusez-moi de vous avoir dérangée ; à chacun sa peine !

Et, se maîtrisant, Alexis Alexandrovitch salua d'un air calme et partit.

XIII

Quand on quitta la table, Lévine voulut suivre Kitty au salon, mais craignant que son assiduité ne lui fût désagréable, il resta avec les hommes et prit part à la conversation générale ; mais sans regarder Kitty, il sentait ses mouvements, ses regards et la place où elle se trouvait au salon.

Déjà, et sans le moindre effort, il remplissait la promesse qu'il lui avait faite de toujours penser du bien de son prochain et d'aimer tout le monde.

La conversation tomba sur la commune, dans laquelle Pestzov voyait un principe quelconque, particulier, qu'il appelait le principe collectif. Lévine n'était d'accord ni avec Pestzov, ni avec son frère, mais il causait avec eux, tâchant seulement de les concilier et d'adoucir leurs expressions. Il ne s'intéressait nullement à ce qu'il disait lui-même, encore moins à ce que disaient les autres, et ne désirait

qu'une chose : que tout le monde fût content. Il savait maintenant qu'une seule personne avait de l'importance pour lui ; du salon où elle se trouvait d'abord, il la sentit s'avancer puis s'arrêter près de la porte. Sans se retourner, il sentit son regard fixé sur lui, il sentit qu'elle souriait et ne put s'empêcher de se retourner. Elle se trouvait à la porte avec Stcherbatzki et le regardait.

— Je pensais que vous alliez vous mettre au piano, dit-il en s'approchant d'elle. Voilà ce qui me manque à la campagne, la musique.

— Non, nous venions seulement vous chercher, et je vous remercie d'être venu, dit-elle en le gratifiant d'un sourire. A quoi bon discuter ? Jamais on ne peut se convaincre.

— Oui, c'est vrai, dit Lévine. Le plus souvent on discute chaleureusement sans comprendre ce que veut prouver l'adversaire.

Lévine avait souvent remarqué que dans les discussions entre gens même très intelligents, après de grands efforts de logique et beaucoup de mots, les interlocuteurs arrivent à conclure que ce qu'ils avaient eu tant de peine à se prouver l'un l'autre, leur était connu depuis longtemps et bien avant le début de la discussion, mais qu'ayant des sympathies différentes ils ne voulaient pas prendre parti ouvertement, afin de ne pas avoir le dessous dans la discussion. Il avait souvent constaté que parfois, au cours d'une discussion, on comprend ce

que l'adversaire avance et que tout d'un coup on en vient à avoir les mêmes préférences que lui ; si l'on en convient aussitôt, tous les raisonnements tombent d'un même coup, et l'on n'aboutit qu'à prouver le contraire de ce que l'on voulait ; si au contraire on fait connaître ses préférences en les étayant sur des raisonnements, si surtout l'on s'exprime clairement et franchement, tout à coup, l'adversaire se rend et abandonne la discussion. C'est ce qu'il avait voulu dire.

Elle fronça les sourcils en tâchant de saisir sa pensée ; mais dès les premiers mots, elle le comprit :

— Je comprends, dit-elle, il faut savoir pourquoi ils discutent, ce qu'ils aiment, et alors...

Elle avait complètement exprimé sa pensée, cependant mal formulée.

Lévine sourit, joyeusement émerveillé du contraste saisissant entre la discussion si emballée de Pestzov et de son frère, et cette explication, pleine de concision et de clarté, des pensées les plus compliquées.

Stcherbatzki s'éloigna d'eux et Kitty s'approcha de la table à jeu ouverte ; elle s'assit, et, prenant la craie, se mit à tracer sur la toile cirée verte, neuve, des cercles fantaisistes.

Ils reprirent la conversation sur la liberté et le travail des femmes.

Lévine trouvait avec Daria Alexandrovna qu'une

jeune fille qui ne se marie pas trouve toujours à s'occuper dans la famille.

Il le prouvait en constatant qu'aucune famille ne peut se passer d'aide, et que, dans chaque famille, pauvre ou riche, il y a toujours soit des bonnes payées, soit des parentes.

— Non, dit Kitty en rougissant mais le regardant de ses yeux francs : une jeune fille peut être dans une situation telle qu'elle ne puisse, sans humiliation, entrer dans une famille, et elle-même...

Il comprit l'allusion.

— Ah ! oui, dit-il, oui, oui, vous avez raison.

Et il comprit tout ce que pendant le dîner Pestzov voulait prouver en parlant de la liberté des femmes, seulement parce qu'il voyait dans l'âme de Kitty la crainte du célibat et de l'humiliation. Son amour le rendit clairvoyant, et aussitôt il renonça à ses raisons.

Ils se turent. Elle continuait à tracer des lignes sur la table ; ses yeux brillaient. Lévine, s'abandonnant à ses impressions, sentait grandir son bonheur.

— Ah ! j'ai sali toute la table, dit-elle en posant la craie ; et elle fit un mouvement pour se lever.

« Comment rester seul sans elle ? » pensa-t-il avec effroi, et il prit la craie.

— Attendez, dit-il, s'approchant de la table. Il y a longtemps que je voulais vous demander quelque chose.

Elle le regarda franchement et ses yeux avaient une expression tendre bien qu'effrayée.

— Demandez, je vous prie.

— Voilà, dit-il; et il écrivit les lettres : *q. v. a. r. c. i. c. s. j. o. a.* dont chacune était le commencement d'un mot. Ces lettres signifiaient : « Quand vous avez répondu : c'est impossible, cela signifiait-il jamais, ou alors ? »

Il y avait peu de chances qu'elle comprît cette phrase compliquée, mais il la regardait d'un air si suppliant qu'elle la comprit.

Elle le regarda sérieusement, appuya son front plissé sur sa main et se mit à lire. De temps en temps, elle le regardait, semblant demander : « Est-ce bien cela ? »

— J'ai compris, dit-elle en rougissant.

— Quel est ce mot ? demanda-t-il en désignant le *j* qui voulait dire *jamais*.

— *Jamais*, dit-elle, mais ce n'est pas vrai.

Il effaça rapidement ce qu'il avait écrit, lui donna la craie et se leva. Elle écrivit à son tour : *a. j. n. p. r. a.*

En apercevant Kitty, la craie à la main, regardant Lévine avec un sourire à la fois timide et heureux, en voyant la belle tête de celui-ci penchée sur la table, et ses yeux brûlants tantôt fixés sur la table, tantôt sur Kitty, Dolly se sentit consolée de la peine que lui avait causée sa conversation avec Alexis Alexandrovitch.

Soudain, le visage de Lévine s'illumina. Il avait compris ce que les lettres signifiaient : « Alors je ne pouvais répondre autrement. »

Il la regarda interrogativement, timidement.

— Seulement alors ?

— Oui, répondit son sourire.

— Et... m... maintenant ?

— Eh bien, lisez. Je vais écrire ce que je désirerais le plus.

Elle écrivit : *q. v. p. o. e. p. c. q. f.* Cela signifiait : « Que vous pussiez oublier et pardonner ce qui fut. »

Il saisit la craie d'une main tremblante, et la cassant, il écrivit les premières lettres de la phrase suivante : « Je n'ai rien à oublier, rien à pardonner. Je n'ai jamais cessé de vous aimer. »

Elle le regarda et son sourire s'arrêta.

— J'ai compris, dit-elle tout bas.

Il s'assit et écrivit encore une longue phrase. Elle la comprit toute, sans lui rien demander. Puis elle prit la craie et répondit aussitôt.

Tout d'abord, il ne pouvait comprendre ce qu'elle avait écrit et la regardait souvent... Le bonheur l'étourdissait. Il ne pouvait se représenter les mots qu'elle pensait, mais dans ses yeux brillants de bonheur il comprit tout ce qu'il devait savoir. Et il écrivit trois lettres. Mais avant qu'il eût achevé elle comprit, et termina elle-même la demande puis répondit : « Oui. »

— Vous jouez au SECRÉTAIRE? dit le vieux prince s'approchant d'eux. Eh bien, cependant, si tu veux aller au théâtre, il est temps de partir.

Lévine se leva et accompagna Kitty jusqu'à la porte.

Dans leur conversation ils s'étaient tout dit; elle lui avait avoué qu'elle l'aimait et qu'elle prévendrait ses parents de sa visite pour le lendemain matin.

XIV

Une fois Kitty partie, Lévine ressentit une telle inquiétude, un tel désir d'arriver plus vite, plus vite au lendemain matin, au moment où il la reverrait et s'unirait à elle pour toujours, qu'il s'effraya comme de la mort des quatorze heures qu'il devait passer sans elle. Il éprouvait le besoin d'être avec quelqu'un, de causer afin de ne pas être seul et tromper l'attente. Stépan Arkadiévitch eût été pour lui l'interlocuteur le plus agréable, mais il allait, disait-il, à une soirée ; en réalité, il allait assister au ballet. Lévine réussit seulement à lui dire qu'il était heureux, qu'il l'aimait et qu'il n'oublierait jamais ce qu'il avait fait pour lui. Le regard et le sourire de Stépan Arkadiévitch montrèrent à Lévine qu'il le comprenait entièrement.

— Eh bien ! tu ne songes plus à mourir ! dit-il, en

serrant avec attendrissement la main de Lévine.

— Non, non ! fit celui-ci.

Daria Alexandrovna, en lui disant adieu, eut aussi l'air de le féliciter quand elle lui dit :

— Comme je suis heureux que vous vous soyez rencontré de nouveau avec Kitty ! Il faut s'en tenir aux vieilles amitiés.

Ces paroles furent désagréables à Lévine. Daria Alexandrovna ne pouvait pas comprendre à quelle hauteur inaccessible pour elle il plaçait son bonheur, aussi n'aurait-elle pas dû oser en parler devant lui. Lévine prit congé d'eux, mais ne pouvant rester seul il s'accrocha à son frère.

— Où vas-tu ?

— Moi, au conseil.

— Eh bien, je t'accompagne, veux-tu ?

— Pourquoi pas ? Allons, dit en souriant Serge Ivanovitch. Qu'as-tu donc aujourd'hui ?

— Moi ? C'est le bonheur ! — répondit Lévine en abaissant la glace de la voiture. — Cela ne te gêne pas ? On étouffe ! C'est le bonheur ! Pourquoi ne t'es-tu pas marié ?

Serge Ivanovitch sourit.

— Je suis très heureux pour toi... et je crois que c'est une brave fille... commença Serge Ivanovitch.

— Ne dis rien ! Ne dis rien ! cria Lévine, saisissant à deux mains le col de sa pelisse et lui en fermant la bouche.

« C'est une brave fille. » Ces paroles si simples,

si banales ne correspondaient point à ses sentiments. Serge Ivanovitch rit gaïement, ce qui arrivait rarement.

— Cependant, laisse-moi te dire que j'en suis très heureux...

— Demain, demain, rien de plus ce soir ! Rien, rien, le silence, dit Lévine en lui fermant de nouveau la bouche avec le col de sa pelisse ; et il ajouta : — Je t'aime beaucoup... peut-on aller avec toi au conseil ?

— Sans doute, on peut.

— Que discute-t-on aujourd'hui ? demanda Lévine sans cesser de sourire.

Ils arrivèrent au conseil. Lévine écouta le secrétaire lire en bégayant le procès-verbal qu'évidemment il ne comprenait pas lui-même ; mais à sa physionomie il jugea que ce secrétaire était un bon et brave homme. Cela se voyait à la gêne qu'il éprouvait en lisant le procès-verbal. Ensuite commencèrent les discours. On discuta la fixation de sommes quelconques, et la pose de tuyaux également quelconques, et Serge Ivanovitch prit à partie deux membres du conseil contre lesquels il prononça victorieusement un long discours.

Un autre personnage, en s'aidant de notes écrites, commença à parler d'abord timidement, puis avec beaucoup de verve et d'agrément. Ensuite Sviajski (il se trouvait là aussi) prononça une allocution pleine de noblesse et d'élégance. Lévine en les

écoutant sentait bien que les sommes d'argent et les tuyaux dont ils parlaient n'avaient aucune importance pour eux, que tous ces braves gens ne discutaient pas du tout, mais qu'ils prenaient seulement ces prétextes pour se réunir ensemble. Personne n'éprouvait de gêne, et tout le monde se sentait à l'aise. Chose remarquable, Lévine, ce jour-là, pénétrait l'âme de chacun, grâce à de légers indices qu'autrefois il ne remarquait pas ; et il voyait clairement que tous étaient très bons. Aujourd'hui surtout il les trouvait particulièrement aimables rien qu'à la façon dont ils lui parlaient, à la tendresse affectueuse avec laquelle tous le regardaient ; même des gens qu'il ne connaissait pas lui semblaient sympathiques.

— Eh bien ! es-tu content ? lui demanda Serge Ivanovitch.

— Oui je n'aurais jamais cru que ce fût aussi intéressant. C'est vraiment très bien, très agréable.

Sviajskī s'approcha de Lévine et l'invita à venir prendre le thé chez lui.

Lévine ne pouvait à ce moment comprendre ou se rappeler ce qui le choquait en Sviajskī ni pourquoi celui-ci le recherchait. Il ne voyait en lui qu'un homme intelligent et extraordinairement bon.

— Avec plaisir, dit-il, et il s'informa de la santé de sa femme et de sa belle-sœur, et, par une étrange suggestion, comme dans son imagination l'idée de la belle-sœur de son ami s'unis-

sait à celle de mariage, il songea qu'il ne pourrait trouver mieux que la femme et la belle-sœur de celui-ci pour parler de son bonheur, et il se sentit tout heureux d'aller chez eux.

Sviajskī le questionna sur les affaires de la campagne, se refusant, comme toujours, à croire à la possibilité de trouver quelque chose qui n'existât pas déjà en Europe ; dans les conditions présentes Lévine ne s'en trouva nullement froissé.

Au contraire il sentait que Sviajskī avait raison ; à vrai dire toute cette affaire était pour lui bien mesquine, et il appréciait la réserve avec laquelle son ami exprimait ses arguments.

Mesdames Sviajskī se montrèrent particulièrement aimables ; il sembla même à Lévine qu'elles savaient déjà tout mais que par délicatesse elles évitaient d'aborder ce chapitre. Il resta chez eux une heure, deux heures, trois heures, causant de sujets divers, mais il n'avait d'autre pensée que celle qui remplissait son âme, et ne remarquait pas qu'il les ennuyait horriblement et que depuis longtemps, ils avaient envie de dormir. Enfin Sviajskī l'accompagna jusqu'à l'antichambre en bâillant, très étonné au fond de l'état étrange dans lequel était son ami.

Il était plus d'une heure. Lévine rentra à l'hôtel effrayé à l'idée de l'emploi qu'il ferait des dix heures qui lui restaient encore à attendre. Le valet de service qui ne dormait pas lui alluma ses bougies puis voulut s'en aller.

Mais Lévine l'arrêta. Ce valet nommé Egor, que jusqu'alors Lévine n'avait pas remarqué, lui parut fort intelligent et lui fit l'effet d'être un brave et bon garçon.

— Eh bien ! Egor, c'est dur de veiller ?

— Qu'y faire ! c'est notre métier. Chez des particuliers on est plus tranquille, mais ici, on gagne davantage.

Lévine apprit qu'Egor avait une famille composée de trois garçons et d'une fille, couturière, qu'il voulait marier à un ouvrier sellier.

A ce propos il exprima à Egor son idée que dans le mariage, la chose principale c'est l'amour, qu'avec l'amour on est toujours heureux, parce que le bonheur n'est qu'en nous-mêmes. Egor écoutait attentivement, et comprenait certainement l'idée de Lévine, mais pour le montrer il fit cette observation tout à fait inattendue que, quand il vivait chez de bons maîtres, il était toujours content d'eux, et que maintenant encore il était très content de son patron, bien que ce fût un Français.

« Quel brave homme ! » pensait Lévine.

— Eh bien ! Egor, et toi, quand tu t'es marié, aimais-tu ta femme ?

— Comment aurais-je pu ne pas l'aimer ? repartit Egor.

Et Lévine voyait qu'Egor était lui aussi dans un état de surexcitation et qu'il était prêt à lui dévoiler ses sentiments les plus intimes.

— Ma vie aussi a toujours été extraordinaire ! Depuis mon enfance... commença-t-il les yeux brillants, évidemment gagné par l'enthousiasme de Lévine, contagieux comme le bâillement.

Mais à ce moment une sonnette retentit. Egor partit et Lévine resta seul. Il avait peu mangé au dîner ; chez Sviasjskī il avait refusé le thé et le souper, mais il ne pouvait même penser à manger. Bien qu'il n'eût pas dormi de la nuit précédente, il n'éprouvait nullement le besoin de se reposer. Dans sa chambre il faisait froid, néanmoins la chaleur l'étouffait. Il ouvrit les deux *vasistas* et s'assit sur la table, en face. Derrière les toits couverts de neige on apercevait une croix ciselée, et plus haut le triangle de la constellation du Cocher, avec l'étoile jaune pâle la Chèvre. Tout en regardant tantôt la croix, tantôt les étoiles, il aspirait l'air glacial qui pénétrait régulièrement dans la chambre et suivait comme dans un rêve les images qui passaient dans son imagination. Il était plus de trois heures quand il entendit des pas dans le corridor ; il regarda à la porte : c'était un joueur qu'il connaissait, Miaskine, qui rentrait du cercle. Il marchait en toussotant, l'air sombre, les sourcils froncés. « Pauvre malheureux ! » pensa Lévine ; et des larmes de tendresse et de pitié pour cet homme lui montèrent aux yeux. Il aurait voulu lui parler, le consoler, mais, se souvenant qu'il était en chemise, il revint s'asseoir près des *vasistas* pour se baigner

dans l'air frais et regarder cette croix d'une forme merveilleuse qui dans le silence de la nuit prenait pour lui une importance particulière ainsi que la belle étoile jaune pâle. Vers six heures le cireur se mit à frotter le parquet. Les cloches d'une église se firent entendre.

Lévine commença à sentir le froid. Il ferma les vasistas, fit sa toilette, s'habilla et sortit dans la rue.

XV

Lévine resta deux heures dehors. Il alla jusqu'à la maison des Stcherbatzki, les grandes portes étaient encore fermées, tout le monde dormait.

Il revint à l'hôtel, alla de nouveau dans sa chambre et demanda du café. Le valet qui le lui apporta n'était pas Egor. Lévine voulut lier conversation avec lui mais on le sonna et il dut s'en aller. Une fois seul, il essaya de boire le café et de mettre du pain dans sa bouche, mais sa bouche se refusa à mâcher. Il cracha le pain, endossa son pardessus et, de nouveau, sortit. Il était plus de neuf heures, quand pour la seconde fois il s'approcha du perron des Stcherbatzki.

Dans la maison on venait de se lever, et le cuisinier partait aux provisions. Il fallait attendre encore au moins deux heures.

Durant toute cette nuit et cette matinée, Lévine

avait vécu en complet état d'inconscience, il se sentait tout à fait en dehors des conditions de la vie matérielle. Il n'avait pas mangé de toute la journée précédente, avait passé deux nuits sans dormir, de plus il était resté quelques heures déshabillé, au froid, et malgré cela il se sentait tout à fait fort et dispos. Jamais même il ne s'était senti aussi libre de son corps ; il remuait ses membres sans effort et se sentait capable de tout. Il se sentait de force à s'élever dans l'air, ou à reculer une maison si cela eût été nécessaire. Pour passer le temps il rôda par les rues, consultant sa montre à chaque pas, et regardant autour de lui.

Ce qu'il vit alors, il ne le revit plus jamais. Il fut surtout frappé des enfants qui allaient à l'école, des pigeons bleus qui volaient des toits sur le trottoir, des petits pains enfarinés qu'une main invisible plaçait à l'étalage d'une boutique. Ces petits pains, ces pigeons et ces enfants étaient des êtres enchantés. En même temps, un enfant courut vers un pigeon et, en souriant, regarda Lévine. Le pigeon battit de l'aile et s'envola, brillant au soleil parmi la neige suspendue dans l'air, et une bonne odeur de pain chaud s'exhalait de la fenêtre où il avait aperçu les petits pains. Toutes ces choses réunies produisirent sur Lévine une impression si forte qu'il se mit à rire et pleurer de joie.

Après avoir fait un grand tour par les rues Gazetnï et Kislovka, il retourna de nouveau à l'hôtel et,

posant sa montre devant lui, s'assit en attendant midi. Dans la chambre voisine on causait de chevaux, de machines, d'une filouterie quelconque, et quelqu'un toussait. Il ne comprenait pas que l'aiguille s'approchât déjà de midi. L'aiguille s'approcha. Lévine sortit sur le perron. Les cochers, évidemment, savaient tout. Ils l'entourèrent avec des visages heureux, se disputant à qui lui offrirait ses services. Lévine, en tâchant de ne pas offenser les autres cochers et promettant de les prendre une autre fois, arrêta l'un d'eux et lui donna l'ordre de le conduire chez les Stcherbatzki. Le cocher était superbe avec le grand col blanc de sa blouse qui entourait son cou rouge et vigoureux ; son traîneau était large, haut, confortable, tel que Lévine n'en avait jamais vu ; et son cheval aussi était bon, mais il avait beau s'efforcer de courir, il n'avancait pas.

Le cocher connaissait la maison des Stcherbatzki, et avec un respect particulier pour son client, il s'arrêta devant le perron en arrondissant les bras et en criant : « Hop ! »

Le portier des Stcherbatzki assurément savait déjà tout ; Lévine le remarqua au sourire de ses yeux et à la façon dont il lui dit : « Eh bien ! il y a longtemps que vous n'êtes venu, Constantin Dmitritch ! » Et non seulement il savait tout, mais il en était heureux et faisait tous ses efforts pour cacher sa joie. En voyant les bons yeux du vieillard,

Lévine sentit encore s'augmenter son propre bonheur.

— Est-on déjà levé?

— S'il vous plaît, laissez cela ici, dit-il en souriant quand Lévine voulut retourner pour prendre son chapeau.

— A qui dois-je annoncer? demanda le domestique.

Ce laquais, quoique jeune, élégant, était très empressé et semblait, lui aussi, tout savoir.

— A la princesse... au prince... à la jeune princesse... dit Lévine.

La première personne qu'il rencontra fut mademoiselle Linon. Elle traversait la salle; son visage, encadré de boucles, était radieux; dès qu'il eut commencé à causer avec elle, il entendit, dans la porte, le froufrou d'une robe. Mademoiselle Linon disparut à ses yeux et l'effroi joyeux du bonheur qu'il sentait venir s'empara de lui.

Mademoiselle Linon se hâta de sortir, et aussitôt, venant de l'autre porte, des pas rapides, légers, glissèrent sur le parquet; son bonheur, sa vie, le meilleur de lui-même, ce qu'il cherchait et attendait depuis si longtemps s'approchait de lui. Elle ne marchait pas, on l'eût dite portée vers lui par quelque force invisible. Il ne voyait que ses yeux purs, sincères, effrayés et ravis par ce même amour qui remplissait son cœur. Ses yeux brillaient de plus en plus près de lui, l'aveuglant de leur éclat

passionné. Elle s'avança jusqu'à lui, ses bras se levèrent et retombèrent sur ses épaules.

Elle avait fait tout ce qu'elle pouvait : accourue vers lui, elle se donnait ainsi, tremblante et heureuse. Il l'étreignit et appuya ses lèvres sur la bouche qui cherchait son baiser.

Elle aussi n'avait pas dormi de la nuit et l'avait attendu toute la matinée. Ses parents étaient heureux de sa joie. Elle l'avait guetté, voulant être la première à lui apprendre son bonheur ; elle avait voulu le rencontrer seule, mais dans sa joie, dans sa confusion, elle ne savait elle-même ce qu'elle faisait. En entendant ses pas et sa voix, elle s'était cachée derrière la porte pour attendre que mademoiselle Linon fût sortie, puis, sans réfléchir, sans s'interroger davantage, elle était venue à lui.

— Allons trouver maman, dit-elle en lui prenant la main.

Longtemps il ne put proférer une parole, non pas qu'il craignit de diminuer par les mots l'intensité de son bonheur, mais parce que chaque fois qu'il voulait dire quelque chose, il sentait des sanglots s'étouffer dans sa gorge. Il lui prit la main et la baisa.

— Est-ce vrai ? fit-il enfin d'une voix sourde. Je ne puis croire que tu m'aimes.

Elle sourit à ce tutoiement et à la timidité de son regard.

— Oui, prononça-t-elle lentement, solennellement. Je suis si heureuse !

Sans quitter sa main, elle entra au salon. La princesse, d'abord toute suffoquée, en les apercevant, se mit à pleurer puis à rire, et d'un pas si ferme que Lévine en fut surpris, elle accourut vers eux, et, saisissant sa tête, elle l'embrassa, l'inondant de ses larmes.

— Alors tout est fini ! Je suis heureuse. Aime-le. Je suis heureuse... Kitty !

— Vous avez vite arrangé les choses, dit le vieux prince en tâchant de paraître indifférent ; mais Lévine remarqua que ses yeux étaient humides quand il s'adressa à lui.

— Je l'ai désiré depuis longtemps, toujours ! dit le prince en prenant la main de Lévine et l'attirant vers lui. Ainsi... même au moment... où cette écervelée songeait...

— Papa ! s'écria Kitty, et elle lui ferma la bouche avec ses mains.

— C'est bien, je ne dirai rien, fit-il. Je suis très heureux, très heureux ! Ah que je suis bête !...

Il prit Kitty dans ses bras, baisa son visage, ses mains, et encore son visage, puis il se signa.

Et Lévine ne pouvait se défendre d'un nouveau sentiment d'affection pour cet homme qui, autrefois, lui était étranger, quand il vit avec quelle tendresse Kitty baisa longuement sa main potelée.

XVI

La princesse était assise dans son fauteuil, silencieuse et souriante. Le prince s'assit près d'elle. Kitty resta debout près du fauteuil de son père, sans lâcher sa main. Tous se turent. La princesse, la première, rompit le silence et ramena à la réalité leurs pensées et leurs sentiments.

Mais la première impression que causèrent ses paroles fut pour tous étrange et même pénible.

— Quand les marions-nous? dit-elle; il faut d'abord les fiancer et annoncer la nouvelle... A quand le mariage? Qu'en penses-tu, Alexandre?

— Mais... dit le vieux prince en désignant Lévine, voilà le principal intéressé.

— Quand? dit Lévine en rougissant. Demain. Si vous me demandez mon avis, aujourd'hui la bénédiction et demain le mariage.

— Allons, allons, mon cher, soyez sérieux.

— Eh bien, dans une semaine.

— On croirait qu'il devient fou!

— Non, pourquoi pas?

— Mais, voyons, et le trousseau? objecta la mère souriant joyeusement à cette hâte.

« Est-ce qu'il faut un trousseau et tout le reste? » pensa Lévine avec horreur. « Cependant, ni le trousseau, ni la bénédiction, ni tout le reste ne peut troubler mon bonheur. Rien ne peut l'altérer! »

Il regarda Kitty et remarqua qu'elle n'était nullement choquée de l'idée du trousseau.

« Alors, c'est nécessaire, » pensa-t-il.

— Je n'y entends absolument rien, je n'ai fait qu'exprimer mon plus ardent désir, dit-il en s'excusant.

— C'est bon! nous réfléchirons à cela! Pour l'instant, occupons-nous de la bénédiction et annonçons la nouvelle.

La princesse s'approcha de son mari, l'embrassa et voulut s'en aller. Mais il la retint, l'étreignit et, tendrement, comme un jeune amoureux, l'embrassa plusieurs fois en souriant.

Le vieux prince, évidemment, était momentanément gêné et ne savait plus au juste si c'étaient eux qui étaient de nouveaux amoureux ou si c'était leur fille.

Quand le prince et la princesse se retirèrent, Lévine s'approcha de sa fiancée et lui prit la main.

Il était parvenu à se dominer et avait retrouvé la parole; mais bien qu'il eût beaucoup à lui dire, ses premiers mots exprimèrent tout le contraire de sa pensée.

— Je savais que ce serait ainsi. Je n'osais l'espérer, et cependant, au fond de mon âme, j'en avais la conviction, dit-il. Je crois que c'était prédestiné.

— Et moi ? dit-elle. Même quand....

Elle s'arrêta, puis continua en le regardant résolument de ses yeux sincères.

— Même quand j'ai repoussé mon bonheur, je n'aimais que vous seul, mais alors j'étais étourdie. Je veux vous demander... Pouvez-vous l'oublier ?

— Il vaut peut-être mieux qu'il en ait été ainsi. Vous avez aussi beaucoup à me pardonner. Je dois vous dire...

C'était une des choses qu'il avait décidé de lui avouer. Il avait résolu de lui faire, dès le premier jour, deux aveux : il voulait d'abord qu'elle sût qu'il n'était pas si pur qu'elle, ensuite qu'il était impie. Si pénibles que fussent pour lui ces aveux, il était fermement décidé à les lui faire.

— Non, pas maintenant, plus tard, dit-il.

— C'est cela, plus tard, mais vous me le direz sûrement. Je ne redoute rien. J'ai besoin de tout savoir. Maintenant c'est fini.

Il acheva :

— C'est fini, et vous me prendrez tel que je suis. Vous ne vous dédirez pas ?

— Oui, oui.

Leur conversation fut interrompue par mademoiselle Linon qui, tout en dissimulant sa joie, venait en souriant tendrement complimenter son élève préférée. A peine fut-elle partie que les domestiques vinrent à leur tour apporter leurs félicitations. Ensuite arrivèrent des parents et commença cette heureuse agitation dont Lévine ne devait sortir que le lendemain de son mariage. Bien qu'il se sentît toujours mal à l'aise et ennuyé, la fièvre de son bonheur grandissait de plus en plus. Il avait conscience d'ignorer la plupart des choses qu'on lui demandait, aussi faisait-il tout ce qu'on lui disait et il s'en trouvait très heureux. Il avait pensé que ses fiançailles n'auraient rien de semblable aux autres, que les coutumes des fiançailles ordinaires gâteraient son bonheur si particulier, cependant il faisait ce que font tous les fiancés, et son bonheur, loin d'en être diminué, devenait de plus en plus particulier et ne ressemblait à aucun autre.

— Maintenant nous allons manger des bonbons, disait mademoiselle Linon, et Lévine allait acheter des bonbons.

— Eh bien ! je suis très heureux, lui disait Svajskī ; je vous engage à acheter les fleurs chez Fomine.

— Ah ! vous croyez ?

Et il allait chez Fomine.

Son frère lui conseilla d'emprunter de l'argent lui disant qu'il aurait beaucoup de frais de cadeaux...

— Ah ! Il faut des cadeaux ? se dit-il, et il courut chez Fuldé.

Et chez le pâtissier, chez Fomine ou chez Fuldé, partout il voyait qu'on l'attendait, qu'on était heureux de le voir et qu'on fêtait son bonheur comme d'ailleurs chez tous ceux à qui il avait affaire en ces circonstances. Chose extraordinaire : Non seulement tout le monde semblait l'aimer, mais les personnes même qui autrefois lui paraissaient antipathiques, froides ou indifférentes, l'admiraient, s'inclinaient en tout devant lui, se montraient avec lui timides et délicates et partageaient sa conviction qu'il était l'homme le plus heureux du monde parce que sa fiancée était au-dessus de toute perfection.

De son côté Kitty éprouvait les mêmes sentiments. La comtesse Nordston s'étant permis de dire qu'elle lui eût souhaité un meilleur parti, Kitty s'emporta tellement et prouva avec tant d'éloquence qu'elle n'aurait pu trouver mieux que Lévine, que celle-ci dut en convenir, et, en présence de Kitty, elle ne rencontrait plus Lévine qu'avec un sourire d'admiration.

L'explication qu'avait promise Lévine fut le seul incident pénible de cette heureuse période. Il consulta le vieux prince, et avec sa permission remit

à Kitty son journal où se trouvait consigné ce qui le tourmentait. Il avait écrit ce journal à l'intention de sa fiancée future. Deux choses l'inquiétaient : son manque d'innocence et son impiété.

L'aveu d'impiété passa inaperçu. Kitty avait de la religion, elle n'avait jamais douté des vérités du dogme, mais l'impiété extérieure de son fiancé ne la touchait nullement. Elle connaissait toute son âme et grâce à son amour y voyait tout ce qu'elle voulait ; mais qu'un pareil état d'âme s'appelât impiété, cela lui était tout à fait égal.

L'autre aveu la fit pleurer abondamment.

Ce n'était pas sans lutte que Lévine s'était décidé à lui donner son journal. Il savait qu'entre lui et elle il ne pouvait exister de secrets, c'est pourquoi il avait résolu d'agir ainsi. Mais il ne se rendait pas compte de l'effet que cela produirait sur elle. Aussi quand un soir, passant chez eux avant d'aller au théâtre, il pénétra dans sa chambre et vit son visage triste et charmant, tout inondé de larmes, quand il se sentit la cause du malheur irréparable dont elle souffrait, seulement alors il comprit l'abîme qui séparait son honteux passé de sa pureté angélique, et il fut épouvanté de ce qu'il avait fait.

— Reprenez, reprenez ces horribles cahiers ! dit-elle en repoussant les feuilletts qui étaient devant elle sur la table. Pourquoi me les avez-vous donnés ? Non, cela valait pourtant mieux — ajouta-t-elle

saisie de pitié à la vue de son visage désespéré. — Mais c'est horrible, horrible !

Il baissa la tête et se tut, il ne pouvait rien dire.

— Vous ne me pardonnerez pas ? murmura-t-il.

— Si, je pardonne ; mais c'est horrible !

Cependant son bonheur était si grand que cet événement ne le brisa pas, il lui donna seulement une nouvelle nuance. Elle lui pardonnait, mais il sentait grandir son indignité, il s'inclinait devant elle, moralement, encore plus bas ; il appréciait encore davantage son bonheur immérité.

XVII

Tout en se remémorant les conversations qui avaient eu lieu pendant et après le dîner, Alexis Alexandrovitch regagna son hôtel. Les exhortations de Daria Alexandrovna au pardon n'avaient excité en lui que du dépit.

Qu'il tînt compte ou non de la loi chrétienne dans un cas aussi particulier que le sien, c'était là une question trop délicate pour qu'on pût en parler à la légère, depuis longtemps d'ailleurs lui-même l'avait résolue par la négative. De toutes les conversations de la soirée, Alexis Alexandrovitch n'avait retenu que les paroles de ce bon et naïf Tourovtzine : « *Il a agi comme un brave, il a provoqué son rival en duel et l'a tué.* »

C'était évidemment l'opinion générale et si tout le monde ne l'exprimait pas aussi nettement ce n'était que par pure politesse.

« D'ailleurs c'est une affaire réglée, il n'y a plus à y revenir », se dit Alexis Alexandrovitch, et il ne songea plus qu'à son prochain départ et à l'inspection ; il entra dans sa chambre et demanda au portier qui l'accompagnait où était son valet. Le portier lui dit qu'il venait de sortir. Alexis Alexandrovitch demanda du thé, s'assit à la table et prenant le guide de Froume, se mit à régler l'itinéraire de son voyage.

— Voici deux télégrammes, — dit le valet qui, de retour, entra dans la chambre. — Que Votre Excellence veuille bien m'excuser, je venais de sortir.

Alexis Alexandrovitch prit les télégrammes. Le premier qu'il ouvrit lui apportait la nouvelle de la nomination de Strémov au poste même qu'il convoitait pour lui. Alexis Alexandrovitch rejeta le télégramme et, tout rouge, se leva et se mit à marcher dans la chambre. « *Quos vult perdere Jupiter dementat* », dit-il, comprenant par « *quos* » toutes les personnes qui avaient contribué à cette nomination. Ce n'était pas le fait de n'avoir pas obtenu cette place, ni d'être dépassé, qui lui causait du dépit, mais il lui semblait extraordinaire, étonnant, qu'on n'eût pas vu que ce bavard, ce phraseur de Strémov était, moins que tout autre, capable d'occuper ce poste. Comment lui-même n'avait-il pas vu qu'il se perdrait, qu'il détruirait tout son prestige dans cette nouvelle situation ?

« Ce doit être sans doute quelque chose dans le

même genre ! » se dit-il amèrement en décachetant le deuxième télégramme. Celui-ci était de sa femme. La signature, « Anna » au crayon bleu, lui sauta aux yeux tout d'abord. « Je meurs, vous prie, vous supplie de venir, mourrais plus tranquille, pardonnée » ; à cette lecture il sourit avec mépris et jeta le télégramme, convaincu dès l'abord que ce n'était là qu'une ruse, qu'un mensonge.

« Il n'y a pas de mensonge devant lequel elle reculerait. Elle doit être sur le point d'accoucher, et ce sont sans doute les douleurs de l'enfantement. Mais quel est leur but ? Légitimer l'enfant, me compromettre, empêcher le divorce ? » pensa-t-il. « Mais il y a bien écrit : je meurs?... » Il relut le télégramme et, tout d'un coup, le véritable sens de celui-ci le frappa.

« Et si c'était la vérité ? se dit-il. S'il était vrai qu'au moment des souffrances et de l'approche de la mort elle se repentît sincèrement, et si de mon côté, croyant à un mensonge, je refusais de venir ! Ce serait cruel et stupide de ma part, et tout le monde serait en droit de m'en blâmer. »

— Pierre, va chercher une voiture, je pars pour Pétersbourg, dit-il au valet.

Alexis Alexandrovitch avait décidé d'aller à Pétersbourg et de voir sa femme. Si sa maladie n'était qu'une ruse, il se tairait et repartirait ; si au contraire elle était mortellement atteinte et désirait le voir avant la mort, il lui pardonnerait, s'il la trou-

vait encore vivante, et lui rendrait les derniers devoirs s'il arrivait trop tard.

Cette résolution une fois prise il n'y pensa plus durant tout le voyage.

Fatigué et mal à l'aise à la suite de la nuit qu'il avait passée en chemin de fer, Alexis Alexandrovitch allait dans le brouillard matinal de Pétersbourg, sur la perspective Nevsky encore déserte ; il regardait devant lui sans penser à ce qui l'attendait. Il n'y pouvait songer sans être obsédé par l'idée que la mort de sa femme couperait court à toutes les difficultés de sa situation. Des boulangers, des boutiques fermées, des voitures de nuit, des portiers balayant le trottoir, tout cela passait inaperçu devant ses yeux, malgré tous les efforts qu'il faisait pour étouffer en lui l'idée de ce qui l'attendait, de ce qu'il s'efforçait, sans d'ailleurs y parvenir, de ne pas désirer. Il arriva enfin chez lui.

Une voiture de maître et une voiture de place dont le cocher dormait sur son siège se trouvaient près du perron. En entrant dans le vestibule Alexis Alexandrovitch sembla tirer du coin le plus lointain de son cerveau sa décision qui se résumait ainsi : « Si c'est un mensonge, je conserverai le calme le plus méprisant et je partirai ; si c'est la vérité, alors j'observerai les convenances. » Le concierge ouvrit la porte avant même qu'Alexis Alexandrovitch eût sonné. Cet homme, nommé Pétrov, ou

Capitonitch, avait un air étrange, il était vêtu d'une vieille redingote, n'avait pas de cravate, et était chaussé de pantoufles.

— Comment va madame ? demanda Alexis.

— Hier, elle a accouché, heureusement.

Alexis Alexandrovitch s'arrêta et pâlit. Il comprit alors, nettement, avec quelle force il désirait sa mort.

— Et sa santé ?

Corneï, en tablier du matin, accourut de l'escalier.

— Ça va très mal, dit-il. Hier, il y a eu consultation de médecins, et actuellement le docteur est encore là.

— Prends les bagages, lui dit Alexis Alexandrovitch, et, un peu soulagé d'apprendre que la mort était encore imminente, il pénétra dans l'antichambre.

Au porte-manteau il y avait un vêtement militaire. Alexis Alexandrovitch le remarqua et demanda :

— Qui est ici ?

— Le docteur, la sage-femme et le comte Vronski.

Alexis Alexandrovitch pénétra dans les chambres. Au salon il n'y avait personne. Du boudoir de sa femme sortit la sage-femme en bonnet à rubans lilas.

Elle s'approcha d'Alexis Alexandrovitch, et, avec

cette familiarité que cause le voisinage de la mort, le prenant par la main elle l'entraîna dans la chambre à coucher.

— Grâce à Dieu vous voilà arrivé ! Elle ne parle que de vous, que de vous.

— De la glace, vite ! De la glace ! criait de la chambre à coucher la voix impatiente du docteur.

Alexis Alexandrovitch passa dans le boudoir de sa femme. Près de sa table, assis en côté sur une chaise, Vronskî, le visage enfoui dans ses mains, pleurait. Il bondit à la voix du docteur, écarta les mains de son visage et se trouva face à face avec Alexis Alexandrovitch.

En apercevant le mari il fut si troublé qu'il se rassit et enfonça sa tête dans ses épaules comme s'il eût voulu disparaître.

— Elle se meurt, dit-il. Le docteur dit qu'il n'y a plus d'espoir. Je suis à vos ordres, mais permettez-moi de rester ici... D'ailleurs je suis tout entier à vos ordres... Je...

A la vue des larmes de Vronskî, Alexis Alexandrovitch se sentit pris de ce trouble moral que produisait sur lui la vue des souffrances des autres. Se détournant de lui, sans écouter ses paroles, il se dirigea rapidement vers la porte. De la chambre voisine on entendait parler Anna. Sa voix était gaie, animée, avec des intonations très nettes. Alexis Alexandrovitch entra dans la chambre et s'approcha du lit. Elle était couchée le visage tourné

vers lui ; ses joues étaient brûlantes, ses yeux brillants, et ses mains blanches et amaigries sortant des manches de la camisole tortillaient le coin de la couverture. Elle avait l'air non seulement bien portante et fraîche, mais encore dans la meilleure disposition d'esprit. Elle parlait vite, d'une voix sonore, et avec des intonations fermes, justes et profondes.

— Parce qu'Alexis, je parle d'Alexis Alexandrovitch. (Quelle destinée étrange et terrible que tous deux s'appellent Alexis, n'est-ce pas ?) Alexis ne me refuserait pas... J'oublierais ; lui, pardonnerait... Mais pourquoi ne vient-il pas ?... Il est bon... Il ne sait pas lui-même combien il est bon. Ah ! mon Dieu ! quelle angoisse ! Donnez-moi de l'eau, plus vite. Ah ! pour ma fille ce serait très mauvais... Bon, bon ! Donnez-lui une nourrice. C'est bon, j'y consens. C'est même mieux. Il viendra mais ce sera pénible pour lui de la voir. Rendez-la à la nourrice.

— Anna Arkadiévna, il est arrivé ! Le voici ! dit la sage-femme, tâchant d'attirer son attention sur Alexis Alexandrovitch.

— Ah ! quelle absurdité ! continuait Anna sans voir son mari. Mais donnez-moi donc ma fille. Donnez-la-moi. Il n'est pas encore arrivé... Vous dites qu'il ne pardonnera pas, parce que vous ne le connaissez pas, personne ne le connaît ; moi seule le connais, c'est ce qui m'est pénible. Il faut voir ses

yeux. Serioja a juste les mêmes que lui et c'est pourquoi je ne puis le regarder. Lui a-t-on donné à manger à Serge? Je sais qu'on l'oubliera. Lui n'oublierait pas. Il faut mettre Serioja dans la chambre du coin, et demander à Mariette de coucher dans la même chambre.

Tout d'un coup, elle s'arrêta, parut se calmer, puis d'un geste d'effroi, comme si elle eût appréhendé un coup, elle leva les mains vers son visage. Elle venait de voir son mari.

— Non, non ! dit-elle, je n'ai pas peur de lui, j'ai peur de la mort. Alexis, approche-toi ; je me hâte parce que je n'ai pas le temps, il me reste peu de temps à vivre, bientôt viendra la fièvre et je ne comprendrai plus rien. Mais maintenant, je comprends encore, je comprends tout, je vois tout.

Le visage contracté d'Alexis Alexandrovitch revêtit une expression de souffrance. Il lui prit la main et voulut parler, mais il ne put articuler un son. Sa lèvre inférieure tremblait, cependant, il luttait toujours contre son émotion et n'osait la regarder que par intervalles. Et chaque fois qu'il la regardait, il voyait ses yeux fixés sur lui avec une tendresse, une douceur et une exaltation, qu'il ne leur connaissait pas.

— Attends !... Tu ne sais pas... Attends, attends... — Elle s'arrêta comme pour rassembler ses pensées. — ... Oui, reprit-elle, oui, oui, voici ce que je voulais dire... Ne t'étonne pas, je suis

toujours la même... Mais en moi il y a une autre femme dont j'ai peur, c'est elle qui en a aimé un autre, et j'ai voulu te haïr, mais je n'ai pu oublier celle qui existait auparavant. L'autre n'est pas moi. Maintenant, je suis la vraie. Je vais mourir, je le sais. Demande-le-lui, je sens maintenant ce poids qui me pèse sur les jambes, sur les bras, sur les doigts ; mes doigts, oh ! comme ils sont énormes... Mais tout cela finira bientôt... Une seule chose m'est désormais nécessaire : ton pardon, ton pardon tout entier. Je suis horriblement coupable, mais la vieille bonne m'a dit que la sainte martyre... quel est donc son nom ? était encore pire que moi... Et moi, j'irai à Rome, il y a là-bas un désert, et alors je ne gênerai personne. Seulement, j'emmènerai avec moi Serge et ma petite fille... Non, tu ne peux pas pardonner. Je sais qu'on ne peut pas pardonner cela. Non, non, va-t'en, tu es trop bon !

D'une de ses mains brûlantes, elle lui retenait le bras, et de l'autre le repoussait.

Le malaise moral d'Alexis Alexandrovitch grandissait toujours, déjà même il avait atteint un tel degré, qu'il cessait de lutter contre lui. Il sentit tout d'un coup que ce qu'il regardait comme un trouble moral était au contraire un heureux état d'âme, qui lui donnait soudain un bonheur comme il n'en avait encore jamais éprouvé. Il ne pensait pas que cette loi chrétienne à laquelle, toute sa vie

il s'était soumis, lui prescrivait de pardonner et d'aimer ses ennemis ; néanmoins, le sentiment joyeux de l'amour des ennemis et du pardon emplissait son âme.

A genoux, et appuyant sa tête sur le bras replié d'Anna qui le brûlait comme du feu au travers de la camisole, il sanglotait comme un enfant. Elle enlaça sa tête qui commençait à devenir chauve, se rapprocha de lui et avec une fierté provocante, levant les yeux :

— Le voilà, je le savais. Maintenant, adieu tous... adieu!... Le voilà revenu... Pourquoi ne s'en vont-ils pas?... Otez-moi donc cette pelisse!...

Le docteur détacha ses bras, la recoucha délicatement sur l'oreiller et lui recouvrit les épaules. Elle s'allongeait sur le dos, docilement, et regardait devant, elle les yeux brillants.

— Souviens-toi d'une seule chose, que ton pardon seul m'est nécessaire... il ne me faut rien de plus. Mais pourquoi ne vient-il pas? dit-elle en s'adressant à Vronski à travers la porte. — Viens, viens, donne-lui la main.

Vronski s'approcha du lit, et à la vue d'Anna, de nouveau cacha son visage dans ses mains.

— Mais, découvre ton visage. Regarde-le. C'est un saint! Mais découvre donc ton visage, répétait-elle avec colère. Alexis Alexandrovitch, découvre-lui le visage, je veux le voir.

Alexis Alexandrovitch prit la main de Vronski,

l'écarta et découvrit son visage déformé par la souffrance et la honte.

— Tends-lui la main, pardonne-lui.

Alexis Alexandrovitch lui tendit la main, sans retenir les larmes qui coulaient abondamment de ses yeux.

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! dit-elle. Maintenant, tout est fini... Seulement un peu allonger les jambes. Voilà, comme ça, c'est très bien... Comme ces fleurs sont peintes sans goût ! dit-elle en désignant le papier de la chambre ; elles ne ressemblent pas du tout à des violettes. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quand cela finira-t-il ? Donnez-moi de la morphine ! Donnez-moi de la morphine ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu !

Et elle s'agitait dans son lit.

Les docteurs disaient que c'était une fièvre puerpérale et que sur cent cas pareils, quatre-vingt-dix-neuf finissent par la mort. Toute la journée, elle eut la fièvre, le délire, des syncopes. Vers minuit, la malade était sans connaissance, le pouls très faible.

On attendait la fin d'un moment à l'autre.

Vronskî rentra chez lui, mais le lendemain matin il vint prendre des nouvelles. Alexis Alexandrovitch le rencontra dans l'antichambre et lui dit :

— Restez, elle vous demandera peut-être. Et lui-même le conduisit dans le boudoir de sa femme.

Dans la matinée, l'agitation, la vivacité de la

pensée et de la parole recommencèrent, et de nouveau tout cela se termina par un état d'abattement. Le jour suivant, ce fut la même chose, et les médecins reprirent espoir. Ce jour-là, Alexis Alexandrovitch entra dans la pièce où se tenait Vronski et, après avoir fermé la porte, s'assit en face de lui.

— Alexis Alexandrovitch, — dit Vronski, sentant que le moment de l'explication était venu, — je ne puis parler, je ne suis en état de rien comprendre. Ayez pitié de moi. Quelque grande que soit votre peine, croyez que je souffre encore davantage.

Il voulut se lever, mais Alexis Alexandrovitch le prit par le bras et lui dit :

— Je vous prie de m'écouter. C'est nécessaire. Je dois vous expliquer les sentiments qui m'ont guidé jusqu'ici et qui me guideront à l'avenir, afin que vous ne vous trompiez point sur mon compte. Vous savez que je me suis décidé au divorce, et que j'ai déjà fait les premières démarches. Je ne vous cacherai pas qu'avant de prendre cette résolution, j'ai longtemps hésité, j'ai souffert. J'avoue que le désir de tirer vengeance de vous deux m'a poursuivi. Quand j'ai reçu le télégramme, c'est avec les mêmes intentions que je suis venu, je dirai plus, je désirais sa mort... Mais (il se tut, réfléchissant s'il fallait ou non lui dévoiler ses sentiments) je l'ai vue et j'ai pardonné. Et le bonheur du pardon m'a révélé mon devoir. J'ai pardonné entièrement. Je

vous tends l'autre joue, je suis prêt à donner ma chemise à qui me prend mon habit. Je prie seulement Dieu qu'il ne me retire pas le bonheur du pardon.

Des larmes emplissaient ses yeux ; son regard pur et calme frappa Vronskî.

— Voilà ma situation. Vous pouvez me traîner dans la boue, me rendre la risée de tout le monde, je ne l'abandonnerai pas et je ne vous adresserai jamais un mot de reproche, continua Alexis Alexandrovitch. Mon devoir m'est clairement tracé : Je dois rester avec elle et j'y resterai. Si elle désire vous voir, je vous préviendrai. Mais, pour l'instant, je crois qu'il vaut mieux vous éloigner.

Il se leva ; des sanglots étouffaient sa voix.

Vronskî se leva aussi, courbé en deux, et, sans se redresser, il le regarda. Il ne comprenait pas les sentiments d'Alexis Alexandrovitch, mais il sentait en eux quelque chose de supérieur et d'inaccessible pour lui.

XVIII

Après sa conversation avec Alexis Alexandrovitch, Vronski sortit de la maison des Karénine et s'arrêta sur le perron, ne sachant plus où il était, ni s'il devait s'en aller en voiture ou à pied. Il se sentait honteux, humilié, coupable et privé de la possibilité de laver son humiliation. Il se sentait rejeté hors de ce sentier où jusqu'alors il avait marché avec tant d'assurance et de fierté. Toutes les habitudes, toutes les conditions de sa vie, qui jusqu'alors lui avaient semblé inattaquables, lui apparaissaient subitement fausses et mensongères. Le mari trompé, qu'il s'était habitué à regarder comme un être misérable, un obstacle, accidentel et quelque peu ridicule, à son bonheur, se trouvait tout à coup élevé par elle-même, à une hauteur qui inspirait le respect, et ce mari placé si haut ne s'était point montré méchant, faux ou ridicule,

mais bon, simple et majestueux. Vronski ne pouvait se le dissimuler. Les rôles étaient intervertis ; il sentait la hauteur et la droiture de Karénine et se rendait compte de sa propre humiliation et de sa propre bassesse. Il voyait combien le mari, dans sa douleur, était magnanime, et combien lui, Vronski, était vil et mesquin. Mais cette conscience de son infériorité devant cet homme qu'il avait injustement méprisé n'entraînait que pour une faible part dans son malheur.

Ce qui le faisait profondément souffrir, c'était que sa passion pour Anna, qui, les derniers temps, lui semblait s'être refroidie, l'avait repris, depuis qu'elle était en danger de mort, avec une ardeur plus forte que jamais. Il l'avait appréciée entièrement pendant sa maladie. Il avait compris son âme, et il lui semblait ne l'avoir pas aimée jusqu'alors. Et maintenant qu'il la connaissait bien, qu'il l'aimait comme elle le méritait, il était avili devant elle et la perdait pour toujours, en lui laissant un souvenir humiliant. Il se rappelait avec horreur le moment ridicule et honteux où Alexis Alexandrovitch avait écarté ses mains de son visage couvert de honte.

Il était sur le perron de la maison des Karénine, ne sachant dans son embarras ce qu'il devait faire.

— Dois-je faire avancer la voiture ? demanda le portier.

— Oui, la voiture, répondit-il.

Rentré chez lui après trois nuits sans sommeil, Vronski s'étendit tout habillé sur le divan, les bras croisés en dessous de la tête. Il éprouvait une sensation de pesanteur au cerveau. Des images, des souvenirs, des pensées étranges s'y succédaient avec une rapidité et une lucidité extraordinaires : tantôt, c'était la potion qu'il versait à la malade et qui débordait de la cuiller trop pleine ; tantôt c'était les bras blancs de la sage-femme ; tantôt la pose d'Alexis Alexandrovitch sur le parquet, devant le lit.

« M'endormir ! oublier ! » se dit-il, avec la calme assurance d'un homme sain, qui a conscience, lorsqu'il est fatigué et veut dormir, de trouver le sommeil immédiatement. Et, en effet, au même moment ses idées s'embrouillèrent et il se sentit tomber dans l'abîme de l'oubli. Les ondes de la vie inconsciente commençaient à se refermer au-dessus de sa tête, quand, soudain, une violente secousse, semblable à une décharge électrique, s'abattit sur lui. Il tressaillit si fort, qu'il sauta sur les ressorts du divan et dans son effroi, s'appuyant sur les bras, il se trouva à genoux, les yeux aussi largement ouverts que s'il n'avait jamais dormi. La lourdeur de tête et la faiblesse des membres qu'il ressentait une minute auparavant, avaient disparu tout d'un coup.

« Vous pouvez me traîner dans la boue. » Il lui semblait entendre ces paroles d'Alexis Alexandro-

vitch qu'il croyait avoir devant lui. Et il voyait le visage d'Anna, rouge de fièvre, et ses yeux brillants qui regardaient avec tendresse et amour non pas lui, mais Alexis Alexandrovitch. Il voyait sa propre physionomie stupide et ridicule, ainsi qu'elle devait l'être quand Alexis Alexandrovitch lui avait écarté les mains.

Il s'allongea de nouveau, et, reprenant la même pose qu'auparavant, il se jeta sur le divan et ferma les yeux.

« Dormir, dormir ! » se répétait-il. Mais, les yeux fermés, il voyait encore plus nettement le visage d'Anna, tel qu'il lui était apparu, le soir mémorable des courses. « C'est impossible, cela ne sera pas. Elle veut effacer cela de son souvenir. Et moi, je ne puis vivre ainsi ! Comment donc nous réconcilier ? Oui, comment nous réconcilier ? » prononça-t-il à haute voix, et, inconsciemment, il se mit à répéter ces paroles. Cette répétition des mots empêchait l'apparition des nouvelles images et des nouveaux souvenirs qui assiégeaient son cerveau. Mais ce répit ne fut pas de longue durée. De nouveau, les souvenirs des moments les plus heureux du passé mêlés à ceux de sa récente humiliation se succédèrent dans son esprit avec une rapidité extraordinaire.

« Ecarte tes mains ! » disait la voix d'Anna. Il les écartait et sentait combien avait dû être ridicule et stupide l'expression de son visage. Il restait cou-

ché, tâchant de s'endormir, bien qu'il n'en eût pas même l'espoir, et il répétait sans interruption, à voix basse, le même mot d'une phrase quelconque, espérant empêcher ainsi l'apparition de nouvelles images. Il écoutait et entendait ces mots répétés dans un murmure étrange, hallucinant : « Tu n'as pas su apprécier, tu n'as pas su profiter ! Tu n'as pas su profiter ! »

« Qu'est-ce donc ? Est-ce que je deviens fou ? » se dit-il. Peut-être. C'est ainsi qu'on devient fou, c'est ainsi qu'on se suicide ! » se répondit-il. Et, ouvrant les yeux, avec étonnement il aperçut près de sa tête un coussin brodé, travail de Varia, la femme de son frère. Il toucha la frange du coussin et tâcha de se représenter Varia, telle qu'il l'avait vue la dernière fois. Mais il lui était pénible de penser à quelque chose d'étranger à sa peine. « Non ! il faut s'endormir ! » Et rapprochant le coussin, il y enfouit sa tête, mais il devait faire un grand effort pour tenir ses yeux fermés. Soudain, il sursauta et s'assit. « Tout est fini pour moi, » se dit-il. Il me faut réfléchir et prendre une décision. Que me reste-t-il à faire ? » Sa pensée parcourut rapidement toute sa vie en dehors de son amour pour Anna.

« L'ambition ? Serpoukhovskoï ? Le monde ? La cour ? » Il ne pouvait s'arrêter sur rien. Tout cela avait un sens auparavant, mais maintenant n'existait plus pour lui. Il se leva, enleva son veston, dégrafa sa ceinture et découvrant sa poitrine velue

afin de respirer plus librement, se mit à marcher dans la chambre. « C'est ainsi qu'on devient fou, se répétait-il, et qu'on se tue pour échapper à la honte », ajouta-t-il lentement. Il alla vers la porte et la referma. Puis, le regard fixe, les dents serrées, il s'approcha de la table, saisit un revolver, le regarda et devint pensif. Pendant deux minutes, il resta debout, le revolver à la main, immobile, la tête baissée, semblant réfléchir profondément. « Sans doute », se dit-il, comme si cette conclusion était pour lui le résultat d'un long raisonnement plein de logique et de clarté. En réalité, ce sans-doute convaincant pour lui n'était que la conséquence de la répétition du même cercle des souvenirs et des représentations qu'il avait parcouru déjà une dizaine de fois depuis un moment. C'étaient les mêmes souvenirs du bonheur perdu pour toujours, la même apparence de stupidité pour tout ce que lui réservait la vie, la même conscience de son humiliation. C'était la même filiation de ces représentations et de ces sentiments.

« Sans doute », se répéta-t-il, quand pour la troisième fois ses pensées se concentrèrent de nouveau dans le même cercle fermé de ses souvenirs et de ses idées. Et il appuya le revolver sur le côté gauche de la poitrine, puis l'éloignant brusquement de tout le bras, il serra fortement la main et pressa la détente. Il n'entendit pas le bruit du coup, mais ressentit dans la poitrine un choc très violent qui

le renversa. En voulant se retenir au bord de la table, il laissa tomber le revolver, puis il chancela et s'affaissa sur le parquet en regardant avec étonnement autour de lui. Il ne reconnaissait pas sa chambre, ni les pieds contournés de la table, ni le panier à papiers, ni la peau de tigre qu'il regardait. Les pas de son domestique, accourant au salon, le firent se ressaisir. Il fit un effort de pensée et comprit qu'il était par terre, puis apercevant du sang sur la peau de tigre et sur ses mains, il eut conscience de s'être tiré un coup de revolver.

« Stupide ! je me suis manqué ! » prononça-t-il, en cherchant avec la main son arme. Le revolver était près de lui, mais il cherchait plus loin. En se penchant pour chercher de l'autre côté, il perdit l'équilibre et tomba de nouveau, baigné dans son sang.

Le valet, un garçon plein d'élégance, portant favoris, qui souvent s'était plaint à ses camarades de la faiblesse de ses nerfs, fut si effrayé à la vue de son maître gisant à terre, qu'il le laissa perdre son sang et courut chercher du secours.

Une heure après, Varia, la belle-sœur de Vronskï, arriva ; assistée de trois médecins, qu'on avait mandés de tous côtés et qui arrivaient tous au même moment, elle parvint à mettre le blessé dans son lit et resta près de lui pour le soigner.

XIX

Quand Alexis Alexandrovitch s'était décidé à se rendre près de sa femme, il n'avait pas envisagé le cas où la sincérité de son repentir lui ayant valu son pardon, elle survivrait à sa maladie, et cette erreur, qui deux mois après son retour de Moscou lui apparaissait dans toute sa force, provenait, non seulement de ce qu'il n'avait pas prévu cette circonstance, mais de ce qu'il ignorait son propre cœur avant son entrevue avec sa femme mourante. Près du lit de celle-ci malade, pour la première fois de sa vie il s'abandonnait à ce sentiment de compassion attendrie, que provoquait en lui la souffrance des autres et dont, auparavant, il avait honte comme d'une faiblesse dangereuse. La pitié qu'il éprouvait pour elle, le remords qu'il ressentait d'avoir désiré sa mort, et, principalement, la joie d'avoir pardonné, avaient eu pour effet, non seule-

ment de diminuer ses souffrances, mais aussi de faire naître en lui un calme moral tel qu'il n'en avait encore jamais éprouvé. Subitement la source de ses souffrances s'était transformée en une source de joie morale. Tout ce qu'il regardait comme inextricable dans sa haine et sa colère, lui paraissait simple et clair, maintenant qu'il pardonnait et aimait. Il avait pardonné à sa femme et il avait pitié d'elle en raison de ses souffrances et de son repentir. Il avait pardonné à Vronski et il le plaignait, surtout depuis qu'il avait appris son acte de désespoir. Il plaignait aussi maintenant son fils plus qu'auparavant et se reprochait de l'avoir négligé. Mais pour l'enfant nouveau-né, il éprouvait un sentiment particulier, fait d'un mélange de pitié et aussi de tendresse. D'abord, sous l'impulsion de la pitié seule, il s'était occupé de cette petite créature faible, qui n'était pas sa fille et qui, abandonnée pendant la maladie de sa mère, serait probablement morte s'il n'eût pris soin d'elle. Et il ne remarquait pas lui-même combien il l'aimait. Plusieurs fois par jour, il venait dans la chambre des enfants et y passait de longs moments, de sorte que la nourrice et la bonne, d'abord intimidées, s'habituaient peu à peu à sa présence. Parfois, durant une demi-heure, il regardait en silence le petit visage rouge et plissé de l'enfant; il observait les plis de son front et de ses sourcils et ses petits poings potelés, avec lesquels il se frottait les yeux

et le nez. A ces moments-là, Alexis Alexandrovitch se sentait particulièrement calme, d'accord avec ses principes et ne trouvait dans sa situation rien d'extraordinaire, rien à modifier.

Mais plus le temps passait, plus il voyait clairement que quelque naturelle que lui semblât cette situation on ne lui permettrait pas de la garder. Il sentait qu'en dehors de la force morale, lénifiante, qui guidait son âme, il y avait une force grossière, plus puissante peut-être, qui dirigeait sa vie et que celle-ci ne lui donnerait pas ce calme paisible auquel il aspirait. Il lui semblait lire dans les regards un étonnement interrogatif; à coup sûr, personne ne comprenait son attitude et l'on attendait de lui tout autre chose. Il ne pouvait non plus se dissimuler le manque de stabilité et de naturel de ses relations avec sa femme.

Quand l'attendrissement produit en elle par l'approche de la mort fut passé, Alexis Alexandrovitch commença à remarquer qu'Anna avait peur de lui, et ne pouvait le regarder en face. Elle semblait vouloir dire quelque chose et ne pouvoir s'y décider; elle paraissait aussi pressentir que leurs relations actuelles ne pouvaient durer et avait l'air d'attendre quelque chose de lui.

A la fin de février, la petite fille, à laquelle on avait également donné le nom d'Anna, tomba malade; Alexis Alexandrovitch alla le matin dans la chambre de l'enfant, donna l'ordre de faire venir

le médecin et partit au ministère. Ses affaires terminées, il revint à la maison ; il était plus de trois heures. Dans l'antichambre, il trouva un beau valet galonné, couvert d'une pèlerine d'ours et tenant une rotonde doublée de chien d'Amérique.

— Qui est ici ? demanda Alexis Alexandrovitch.

— La princesse Élisabeth Féodorovna Tverskaïa ! répondit le valet.

Et il sembla à Alexis Alexandrovitch qu'il souriait.

Pendant toute la durée de cette pénible période, Alexis Alexandrovitch avait remarqué que ses connaissances mondaines, principalement les femmes, témoignaient d'un intérêt tout particulier à l'égard de lui-même et de sa femme. Il remarquait chez toutes une note de joie mal dissimulée, cette même joie qu'il avait remarquée dans les yeux de l'avocat et, tout à l'heure, dans ceux du valet. Tous avaient l'air enchanté comme s'ils allaient marier quelqu'un. Quand on le rencontrait, on s'informait de sa santé avec une gaieté à peine contenue.

La présence de la princesse Tverskaïa, en raison des pénibles souvenirs qu'elle éveillait en lui et aussi par suite de l'aversion qu'il avait pour elle, était si désagréable à Alexis Alexandrovitch qu'il passa directement dans la chambre des enfants. Dans la première pièce, Serge, la poitrine allongée sur la table et les pieds sur une chaise, s'amusait à dessiner tout en bavardant gaiement. L'Anglaise,

qui, pendant la maladie d'Anna, avait remplacé la Française, était assise près du petit garçon et faisait de la dentelle au crochet. Elle se leva vivement, salua et tira Serge par le bras pour qu'il se redressât.

Alexis Alexandrovitch caressa de la main la chevelure de son fils, répondit à la question de la gouvernante sur la santé de sa femme et lui demanda ce que le docteur avait dit du *baby*.

— Le docteur dit que ce n'est rien de dangereux, et il a ordonné des bains, monsieur.

— Mais elle souffre toujours, dit Alexis Alexandrovitch, entendant les cris de l'enfant dans la chambre voisine.

— Je pense, monsieur, que la nourrice n'est pas bonne, dit résolument l'Anglaise.

— Pourquoi pensez-vous cela? demanda-t-il en s'arrêtant.

— La même chose s'est produite chez la comtesse Paul. On soignait l'enfant, et son mal provenait uniquement de la faim. La nourrice n'avait pas de lait.

Alexis Alexandrovitch réfléchit, et au bout de quelques instants passa dans l'autre pièce. La fillette était sur les bras de la nourrice; elle se tortait, refusant le sein volumineux que lui tendait celle-ci et ne cessait de crier malgré les « chchch » de la nourrice et de la vieille bonne penchées sur elle.

— Cela ne va pas mieux? demanda Alexis Alexandrovitch.

— Elle est très agitée, répondit à mi-voix la vieille bonne.

— Miss Edwards croit que la nourrice manque de lait, dit-il.

— Je le crois aussi, Alexis Alexandrovitch.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit?

— A qui le dire? Anna Arkadiévna est toujours malade, dit la bonne d'un air mécontent.

La bonne était depuis longtemps dans la maison, et dans ces simples paroles, Alexis Alexandrovitch crut voir une allusion à sa situation.

La petite criait de plus en plus fort, perdant haleine. La bonne s'approcha d'elle, la prit des bras de la nourrice et se mit à la bercer en marchant.

— Il faut demander au docteur d'examiner la nourrice, dit Alexis Alexandrovitch.

La nourrice, une femme de belle apparence, effrayée de perdre sa place, marmotta quelques mots entre ses dents, et recouvrant sa forte poitrine, eut un sourire de mépris à l'idée du soupçon dont elle était l'objet. Alexis Alexandrovitch crut même voir là une raillerie à son adresse.

— Pauvre petite! dit la bonne tout en cherchant à calmer l'enfant et en continuant de marcher.

Alexis Alexandrovitch s'assit sur une chaise, et l'air triste et abattu, observa la bonne qui marchait de long en large.

Une fois que l'enfant fut calmée, la bonne la posa dans son berceau et, après avoir arrangé ses oreillers, s'éloigna; Alexis Alexandrovitch se leva alors, et marchant avec précaution sur la pointe des pieds, s'approcha à son tour. Pendant une minute, il regarda l'enfant en silence du même air abattu, puis tout à coup, un sourire déplissa son front et, avec les mêmes précautions, il sortit de la chambre.

Dans la salle à manger, il sonna et ordonna au valet qui entraît d'envoyer de nouveau chercher le médecin. Il était mécontent de voir que sa femme s'occupait si peu de cette charmante créature, et il ne voulut pas aller la voir dans cette disposition d'esprit; il ne tenait pas non plus à se rencontrer avec la princesse Betsy. Mais craignant que sa femme ne parût étonnée de ce qu'il ne vînt point chez elle comme à l'ordinaire, il prit sur lui et se dirigea vers la chambre à coucher. Comme il s'approchait de la porte, sur le tapis moelleux, il surprit malgré lui une conversation qu'il n'avait nullement cherché à écouter.

— S'il ne partait pas, je comprendrais votre refus et le sien, mais votre mari doit être au-dessus de cela, disait Betsy.

— Ce n'est pas pour mon mari, c'est pour moi-même que je ne le veux pas. Ne me parlez plus de cela, répondit la voix émue d'Anna.

— Comme vous voudrez, mais il est impossible

que vous ne désiriez pas dire adieu à un homme qui a voulu se tuer pour vous...

— C'est précisément pour cela que je ne veux pas...

Alexis Alexandrovitch s'arrêta, effrayé comme un coupable, et voulut s'éloigner sans être aperçu. Mais après réflexion, trouvant que ce serait indigne, il revint sur ses pas, et, en toussotant, s'approcha de la chambre. Les voix se turent et il entra.

Anna, en robe de chambre grise, ses cheveux noirs coupés court sur sa tête ronde, était assise sur une chaise longue.

Comme toujours, à la vue de son mari, l'animation disparut tout à coup de son visage, elle baissa la tête et jeta un coup d'œil inquiet sur Betsy.

Celle-ci, habillée à la dernière mode, coiffée d'un chapeau qui planait au-dessus de sa tête, comme un petit abat-jour au-dessus d'une lampe, vêtue d'une robe bleue avec des rayures claires sur un côté du corsage et sur le côté opposé de la jupe, était assise à côté d'Anna. Elle se tenait très droite, la tête penchée, et accompagna d'un sourire ironique un bonjour à Alexis Alexandrovitch.

— Ah ! fit-elle l'air étonné. Je suis très heureuse de vous rencontrer chez vous. On ne vous voit plus nulle part et je ne vous ai pas aperçu depuis la maladie d'Anna. Je sais quels sont vos soins... Oui, vous êtes un mari admirable ! dit-elle d'un air à la fois important et tendre, comme si elle lui eût

conféré un brevet de magnanimité pour sa conduite envers sa femme.

Alexis Alexandrovitch salua froidement, et, baisant la main de sa femme, s'informa de sa santé.

— Il me semble que je vais mieux, répondit-elle en évitant son regard.

— Mais vous avez une animation *fiévreuse*, dit-il, accentuant ce dernier mot.

— Nous avons trop bavardé, dit Betsy. Je sens que c'est de l'égoïsme de ma part et je me sauve.

Elle se leva, mais Anna, en rougissant, la saisit rapidement par le bras.

— Non, restez, je vous prie. Je dois vous dire... ou plutôt à vous... dit-elle, s'adressant à Alexis Alexandrovitch.

Et la rougeur couvrit son cou et son front.

— Je ne puis ni ne veux rien vous cacher... dit-elle.

Alexis Alexandrovitch faisait craquer ses doigts et baissait la tête.

— Betsy m'a dit que le comte Vronski désirait venir chez nous pour nous saluer avant son départ pour Tachkend.

Elle ne regardait pas son mari et se hâtait d'achever ce qu'elle avait à dire, quelque difficile que cela fût pour elle.

— J'ai répondu que je ne pouvais pas le recevoir.

— Ma chère, vous avez répondu que cela dépendrait d'Alexis Alexandrovitch, corrigea Betsy.

— Mais non, je ne peux pas le recevoir, et ce n'est pas...

Elle s'arrêta tout d'un coup et regarda interrogativement son mari. Lui ne la regardait pas. Elle conclut en un mot :

— Je ne veux pas...

Alexis Alexandrovitch s'approcha d'elle et voulut lui prendre la main. Le premier mouvement d'Anna fut d'éloigner sa main de celle de son mari, dont les veines saillantes lui causaient de la répulsion, mais faisant un violent effort sur elle-même, elle lui serra la main.

— Je vous remercie beaucoup de votre confiance. . commença-t-il.

Il ressentait une telle gêne et un tel dépit que ses idées les plus claires perdaient toute leur netteté en présence de la princesse Tverskaïa qui personnifiait pour lui cette force brutale dont il était l'esclave aux yeux du monde et qui l'empêchait de s'abandonner à ses sentiments d'amour et de pardon. Il regarda la princesse et s'interrompit.

— Eh bien ! au revoir, ma chère, dit Betsy.

Et se levant, elle embrassa Anna et sortit.

Alexis Alexandrovitch l'accompagna.

— Alexis Alexandrovitch, je vous tiens pour un homme vraiment généreux, dit Betsy s'arrêtant dans le petit salon.

Et de nouveau, lui serrant fortement la main :

— Je ne suis qu'une étrangère, mais j'aime tant

vosre femme et vous respecte tant que je me permettrai de vous donner un conseil. Recevez-le. Vronski est l'honneur même et il part pour Tachkend.

— Je vous remercie, princesse, de votre sympathie et de votre conseil. Mais c'est à ma femme seule qu'il appartient de décider si elle peut ou non le recevoir.

Il prononça ces mots avec dignité, en soulevant, par habitude, les sourcils, mais aussitôt il pensa que quelles que fussent ses paroles, toute dignité était incompatible avec sa situation présente. D'ailleurs, le sourire contenu, mordant et ironique avec lequel Betsy le regarda quand il eut prononcé cette phrase, ne pouvait lui laisser aucun doute à cet égard.

XX

Alexis Alexandrovitch prit congé de Betsy dans le salon, et retourna près de sa femme. Celle-ci était allongée, mais, au bruit de ses pas, elle reprit hâtivement la position qu'elle avait, et le regarda avec effroi. Il vit qu'elle avait pleuré.

— Je te remercie beaucoup de la confiance que tu m'as témoignée, dit-il tout doucement, répétant en russe la phrase qu'il avait dite en français devant Betsy, et il s'assit près d'elle.

Ce tutoiement en langue russe agaçaït particulièrement Anna.

— Et je te remercie beaucoup de ta décision, poursuivit-il, je suis également d'avis que puisque le comte Vronski part, il n'y a aucune nécessité de le recevoir ici. D'ailleurs...

— Mais je l'ai déjà dit, à quoi bon répéter...

s'écria brusquement Anna avec une irritation qu'elle ne pouvait contenir.

« Il n'y a aucune nécessité pour un homme de venir dire adieu à la femme qui l'aime, pour laquelle il a voulu mourir, pour laquelle il s'est perdu et qui ne peut vivre sans lui. Il n'y a aucune nécessité ! » pensa-t-elle.

Elle pinça les lèvres et baissa son regard brillant sur les mains aux veines gonflées de son mari, que celui-ci frottait l'une contre l'autre.

— Ne parlons plus de cela, ajouta-t-elle, plus calme.

— Je t'ai laissé toute liberté pour décider cette question, et je suis très heureux de voir... continua Alexis Alexandrovitch.

— ... Que mon désir concorde avec le vôtre, acheva-t-elle rapidement, agacée de l'entendre parler si lentement, tandis qu'elle savait d'avance ce qu'il allait dire.

— Oui, confirma-t-il. Et la princesse Tverskaïa s'ingère tout à fait à tort dans les affaires de famille les plus délicates ; surtout elle...

— Je ne crois rien de ce qu'on dit d'elle, prononça cependant Anna. Tout ce que je sais, c'est qu'elle m'aime sincèrement.

Alexis Alexandrovitch soupira et se tut. Elle jouait nerveusement avec les franges de sa robe de chambre, et le regardait avec ce sentiment pénible de dégoût physique qu'elle ressentait pour lui et

qu'elle se reprochait sans réussir à le vaincre. Son seul désir pour l'instant était d'être délivrée de sa présence.

— Je viens d'envoyer chercher le docteur, reprit Alexis Alexandrovitch.

— Je me sens bien, pourquoi faire, le docteur ?

— C'est pour la petite qui crie sans cesse, on dit que la nourrice n'a pas assez de lait.

— Pourquoi donc ne m'as-tu pas permis de la nourrir moi-même, quand jet'en ai supplié ? malgré tout (Alexis Alexandrovitch comprit ce que voulait dire ce *malgré tout*), c'est une enfant et on la fera mourir. — Elle sonna et se fit apporter le bébé. — J'ai voulu mourir, on ne me l'a pas permis, et maintenant c'est à moi qu'on fait des reproches.

— Je ne vous reproche rien...

— Si : vous me faites des reproches... Mon Dieu ! Pourquoi ne suis-je pas morte ! et elle se mit à sangloter. — Pardonne-moi, je suis irritée, je suis injuste, dit-elle, tâchant de se dominer. Mais, va-t'en.....

« Non cela ne peut durer ainsi », se dit résolument Alexis Alexandrovitch en sortant de chez sa femme.

Jamais encore il n'avait vu avec autant d'évidence l'impossibilité de prolonger sa situation aux yeux du monde, la haine de sa femme pour lui, et, en général, la puissance de cette force brutale et mystérieuse, qui, à l'encontre de ses sentiments,

guidait sa vie, annihilait sa volonté et le contraignait à modifier ses relations avec sa femme.

Il voyait clairement que tout le monde et sa femme exigeaient de lui une chose qu'il ne pouvait parvenir à comprendre, et cela, il le sentait, soulevait en son âme un sentiment de colère qui détruisait son calme et tout le mérite de sa victoire sur lui-même. Il avait pensé qu'il serait mieux pour Anna de rompre avec Vronski, mais si l'avis général était contraire à cette rupture, il était prêt à admettre de nouveau ces relations, pourvu seulement que la honte n'en rejaillît pas sur les enfants, qu'il n'en fût pas privé et que sa propre existence n'en fût pas bouleversée. Quelque mal que ce pût être, c'était, cependant, préférable à la rupture qui mettrait Anna dans une situation honteuse et sans issue, et le priverait, lui, de tout ce qu'il aimait. Mais il sentait son impuissance dans cette lutte. Il sentait d'avance tout le monde contre lui ; il se rendait compte qu'on ne lui permettrait pas de faire ce qui lui semblait maintenant si naturel et si bien, mais qu'on lui ferait un devoir de ce que lui considérait comme le mal.

XXI

Betsy arrivait à la porte du salon quand elle se croisa avec Stépan Arkadiévitch, qui revenait de chez Elisséiev, où l'on avait reçu des huîtres fraîches.

— Ah ! princesse ! quelle agréable rencontre ! dit-il. Et moi qui suis passé chez vous.

— C'est une rencontre d'une minute, car je pars, dit Betsy en souriant et mettant son gant.

— Attendez, princesse, avant de vous ganter permettez-moi de vous baiser la main. Rien ne m'est plus agréable que le retour de la vieille mode du baise-main. — Il baisa la main de Betsy. — Quand nous reverrons-nous ?

— Vous n'en êtes pas digne ! répondit Betsy en riant.

— Pardon ! j'en suis très digne, car je suis de-

venu très sérieux. Non seulement j'arrange mes affaires mais aussi celles des autres, dit-il d'un air important.

— Ah ! j'en suis très contente, répondit Betsy comprenant aussitôt qu'il parlait d'Anna, et retournant au salon, ils s'arrêtèrent dans un coin.

— Il la tuera ! chuchota Betsy, d'un ton prophétique. C'est impossible ! Impossible !...

— Je suis très heureux que vous pensiez ainsi, dit Stépan Arkadiévitch hochant la tête d'un air sérieux et compatissant. C'est pourquoi je suis venu à Pétersbourg.

— Toute la ville en parle... C'est une situation impossible... Elle fond, elle fond... Il ne comprend pas que c'est une de ces femmes qui ne peuvent pas plaisanter avec leurs sentiments. De deux choses l'une : ou qu'il la mène énergiquement, ou qu'il divorce. — Mais cette situation... cela l'étouffe !...

— Oui, oui, précisément, soupira Oblonski. C'est pourquoi je suis venu... c'est-à-dire pas seulement pour cela... On m'a fait chambellan et je suis tenu à des remerciements... Mais, le principal est d'arranger cette affaire.

— Que Dieu vous aide ! dit Betsy.

Stépan Arkadiévitch accompagna la princesse jusqu'au vestibule, lui baisa encore une fois la main, au-dessus du gant, à l'endroit où bat le pouls, tout en lui racontant des histoires si grivoises qu'elle ne savait au juste si elle devait en rire ou se

fâcher, puis il alla chez sa sœur. Il la trouva tout en larmes. Bien qu'il fût d'humeur très joyeuse, il passa tout naturellement à ce ton compatissant et un peu sentimental qui convenait à l'état d'esprit d'Anna.

Il s'informa de sa santé, et lui demanda comment elle avait passé la matinée.

— Très mal, très mal... La journée, comme la matinée, comme d'ailleurs tous les jours passés et futurs, dit-elle.

— Il me semble que tu t'abandonnes trop à tes idées noires. Il faut se secouer, il faut regarder la vie en face... Je sais que ta situation est pénible, mais.....

— J'ai entendu dire qu'il y a des femmes qui aiment certains hommes pour leurs vices, commença brusquement Anna, et moi, je le hais pour sa vertu ! Je ne puis pas vivre avec lui. Comprends donc, son aspect agit sur moi physiquement, et me met hors de moi. Je ne puis plus, je ne puis plus vivre avec lui ! Que puis-je donc faire ? J'ai été malheureuse et j'ai pensé qu'on ne pouvait l'être davantage, mais cet horrible état dans lequel je me trouve maintenant, je ne pouvais l'imaginer. Pense un peu : je sais qu'il est bon, admirable, j'ai conscience que je ne vaudrais pas le bout de son ongle et cependant je le hais, je le hais précisément pour sa magnanimité ! Il ne me reste plus que...

Elle voulait dire : la mort, mais Stépan Arkadiévitch ne la laissa pas terminer.

— Tu es malade et nerveuse, dit-il, mais crois-moi, tu exagères beaucoup. Il n'y a là rien de si terrible.

Et Stépan Arkadiévitch lui sourit. En présence d'un semblable désespoir nul n'aurait osé sourire, par crainte de paraître grossier, mais dans le sourire de Stépan Arkadiévitch il y avait tant de bonté et de tendresse féminine, que loin d'offenser il adoucissait et calmait. Ses paroles douces et apaisantes et son sourire avaient une action calmante comparable à celle de l'huile d'amandes. Anna le sentit bientôt.

— Non, Stiva, dit-elle, je suis perdue, je suis perdue ! Pire que cela. Je ne suis pas encore perdue, je ne puis pas dire que tout soit terminé, au contraire, je crois que tout n'est pas fini. Je suis comme une corde tendue qui doit se rompre, mais ce n'est pas encore la fin... et cela se terminera d'une façon effroyable.

— Mais non ! on peut tout doucement détendre la corde. Il n'y a pas de situation qui n'ait une issue.

— Je l'ai pensé, je l'ai pensé ! Il n'y en a qu'une...

De nouveau il comprit à son regard effrayé que la seule issue qu'elle prévoyait était la mort et il ne la laissa pas achever.

— Nullement, dit-il. Ecoute-moi. Tu ne peux pas voir ta situation comme moi. Permets-moi de te dire franchement mon opinion.

De nouveau il sourit prudemment, de son sourire d'amoureux.

— Je remonte au commencement. Tu as épousé un homme ayant vingt ans de plus que toi, tu t'es mariée sans amour et ne connaissant pas l'amour. Admettons que c'était une faute.

— Une faute terrible ! dit Anna.

— Mais, je le répète, c'est là un fait accompli. Ensuite, disons-le, tu as eu le malheur d'en aimer un autre que ton mari. C'était un nouveau malheur, mais cela aussi est un fait accompli. Ton mari l'a su et a pardonné. — Il s'arrêtait après chaque phrase, attendant ses objections, mais elle ne disait rien. — Telle est la situation. Maintenant toute la question est là : Peux-tu continuer à vivre avec ton mari ? Le désires-tu, le désire-t-il ?

— Je ne sais rien, rien.

— Mais, tu as dit toi-même que tu ne pouvais plus le supporter.

— Non, je ne l'ai pas dit... Je le retire... Je ne sais rien, je ne comprends rien.

— Oui, mais, permets...

— Tu ne peux pas comprendre. Je sens que je tombe tête baissée dans un abîme inconnu ; mais que je ne dois pas me sauver. Et je ne le puis pas.

— Ce n'est rien, nous mettrons au fond un matelas pour te recevoir. Je te comprends, je comprends que tu ne peux pas prendre sur toi d'exprimer ton désir, tes sentiments...

— Je ne désire rien, rien, sinon la fin de tout cela.

— Mais il le voit, et il le sait. Penses-tu qu'il souffre moins que toi ? Si tu te tourmentes, lui aussi se tourmente, et que peut-il advenir de tout cela ? Le divorce, au contraire, arrangerait tout, dit non sans effort Stépan Arkadiévitch, exprimant enfin sa pensée principale. Et il la regarda avec importance.

Elle ne répondit rien et hocha négativement sa tête aux cheveux courts. Mais soudain, son visage s'illumina d'un éclair de beauté et il comprit que si elle n'exprimait pas son désir, c'était parce que sa réalisation lui semblait un bonheur impossible.

— Je vous plains beaucoup, beaucoup ! Et comme je serais heureux si j'arrangeais cela ! dit Stépan Arkadiévitch, souriant déjà plus hardiment. Ne dis rien, ne dis rien ! Que Dieu me permette seulement d'exprimer ce que je sens ! Je veux aller le trouver.

Anna le regarda de ses yeux pensifs et brillants et resta silencieuse.

XXII

Stépan Arkadiévitch, de l'air un peu solennel qu'il prenait lorsqu'il s'installait dans le fauteuil présidentiel de la chancellerie, entra dans le cabinet de travail d'Alexis Alexandrovitch.

Celui-ci, les mains croisées derrière le dos, marchait de long en large, agitant dans son esprit les mêmes pensées que celles qui avaient fait l'objet de la conversation de Stépan Arkadiévitch avec sa femme.

— Je ne te dérange pas? dit Stépan Arkadiévitch, éprouvant tout à coup et contrairement à ses habitudes, un sentiment de gêne en présence de son beau-frère.

Pour dissimuler ce trouble, il prit un porte-cigarettes à fermoir spécial, qu'il venait d'acheter et, flairant le cuir, en tira une cigarette.

— Non. As-tu besoin de quelque chose ? répondit Alexis Alexandrovitch.

— Oui. Je désirerais... Il me faut... Oui, j'ai besoin de causer avec toi, dit Stépan Arkadiévitch, étonné de se sentir intimidé.

Ce sentiment était pour lui si étrange et si inattendu, qu'il n'entendait pas la voix de sa conscience qui l'avertissait qu'il allait commettre une mauvaise action. Il fit un effort sur lui-même et surmonta sa timidité.

— Tu ne doutes pas, j'espère, de mon affection pour ma sœur, non plus que de l'attachement sincère et du respect que j'ai pour toi, dit-il en rougissant.

Alexis Alexandrovitch s'arrêta et ne répondit rien, et l'expression douloureuse de son visage frappa Stépan Arkadiévitch.

— J'avais l'intention... Je voulais te parler de ma sœur et de votre situation réciproque, continua-t-il toujours gêné.

Alexis Alexandrovitch sourit tristement en regardant son beau-frère, et toujours sans répondre, s'approcha de la table, sur laquelle il prit une lettre commencée qu'il tendit à Oblonski.

— Je ne cesse d'y penser et voici ce que j'ai commencé d'écrire, supposant que je m'expliquerais mieux par écrit ; d'ailleurs, je sais que ma présence l'irrite, dit-il en lui tendant la lettre.

Stépan Arkadiévitch prit la lettre, regarda avec

étonnement les yeux ternes de son beau-frère qui s'arrêtaient par hasard sur lui, et se mit à lire :

« Je vois que ma présence vous est pénible. Quelque douloureuse que soit pour moi cette constatation, je dois le reconnaître et j'ai la conviction qu'il n'en saurait être autrement. Je ne vous accuse pas, et, Dieu m'est témoin qu'en vous voyant pendant votre maladie, j'ai pris la résolution d'oublier tout ce qui avait causé notre désunion et de recommencer une nouvelle vie. Je ne me repens pas et ne me repentirai jamais de ce que j'ai fait. Mais j'ai uniquement désiré votre bonheur, le salut de votre âme, et je vois que je n'ai pas atteint mon but. Dites-moi vous-même ce qui donnera à votre âme le vrai bonheur et le calme. Je m'en remets entièrement à votre volonté et à votre équité. »

Stépan Arkadiévitch rendit la lettre à son beau-frère et continua à le regarder, ne sachant que lui dire. Ce silence leur pesait tellement à tous deux, que les lèvres de Stépan Arkadiévitch étaient agitées d'un tremblement nerveux, tandis qu'il regardait sans mot dire le visage de Karénine.

— Voilà ce que j'ai voulu lui dire, prononça Alexis Alexandrovitch en se détournant.

— Oui, oui... fit Stépan Arkadiévitch, la voix entrecoupée de sanglots. Oui, oui, je vous comprends, prononça-t-il enfin.

— Je désire savoir ce qu'elle veut, dit Alexis Alexandrovitch.

— Je crains qu'elle ne comprenne pas elle-même sa situation... Assurément, elle n'en est pas juge..., corrigea Stépan Arkadiévitch. Elle est écrasée, littéralement écrasée par ta magnanimité. Si elle lit cette lettre, elle ne saura que répondre, elle ne pourra qu'incliner plus bas le front.

— Mais alors que faire ? Comment s'expliquer ?... Comment savoir ce qu'elle désire ?

— Si tu me permets de te donner mon avis... je pense qu'il dépend de toi d'indiquer nettement ce que tu crois nécessaire, pour mettre fin à cette situation...

— Alors, tu trouves qu'il faut y mettre fin ? dit en l'interrompant Alexis Alexandrovitch. Mais comment ? ajouta-t-il, en portant, d'un geste qui ne lui était pas habituel, sa main devant ses yeux. Je ne vois aucune issue possible !...

— A toute situation il y a une issue, dit Stépan Arkadiévitch se levant et s'animant peu à peu. A un certain moment, tu as voulu rompre. Si maintenant tu as la conviction que vous ne pouvez plus être heureux ensemble...

— Le bonheur peut se comprendre de diverses façons. Mais supposons que je consente à tout... c'est une supposition. Qu'arrivera-t-il ?

— Si tu désires connaître mon opinion — dit Stépan Arkadiévitch, avec le même sourire doux qu'il avait pendant sa conversation avec Anna, et ce sourire était si bon et si persuasif que, malgré

lui, Alexis Alexandrovitch, tout en ayant conscience de sa faiblesse, subissait son influence et était prêt à croire tout ce qu'il dirait — elle ne le dira jamais elle-même... mais une seule chose est possible, elle ne peut désirer qu'une chose, c'est la suppression des rapports anciens et de tous les souvenirs qui s'y rattachent. Selon moi, dans votre situation, il est nécessaire d'établir de nouvelles relations réciproques, et ces relations ne peuvent être établies que par la liberté des deux parties.

— Le divorce ? interrompit avec dégoût Alexis Alexandrovitch.

— Oui, le divorce, répéta en rougissant Stépan Arkadiévitch. Certes, sous tous les rapports, c'est encore le parti le plus raisonnable pour les époux qui se trouvent dans votre cas. Que faire si les époux ont trouvé impossible la vie en commun ? Et cela arrive.

Alexis Alexandrovitch soupira profondément et ferma les yeux.

— Ici, il n'y a qu'une seule chose à envisager. Si l'un des époux désire ou non contracter un nouveau mariage ? Sinon, c'est très simple, dit Stépan Arkadiévitch, s'émancipant de plus en plus de sa gêne.

Alexis Alexandrovitch, crispé par l'émotion, prononça quelques mots en aparté et ne répondit rien. Il avait déjà réfléchi mille et mille fois à ces choses qui paraissaient si simples à Stépan Arkadiévitch,

et loin de les considérer comme celui-ci, il les jugeait irréalisables. Le divorce, moyen qu'il connaissait déjà, lui semblait maintenant impossible : le sentiment de sa propre dignité et son respect de la religion, ne lui permettaient pas de prendre sur lui l'accusation de faux adultère, et encore moins d'admettre que la femme à laquelle il avait pardonné et qu'il aimait, fût prise en flagrant délit et couverte de honte. D'autres considérations, non moins importantes, lui faisaient rejeter le divorce.

Qu'advierait-il en effet de son fils en cas de divorce ? Devrait-il le laisser avec la mère ? Assurément, non ; une fois divorcée, celle-ci aurait sa famille illégitime, dans laquelle la situation du beau-fils serait très pénible et son éducation très mauvaise. Devrait-il alors le garder ? Ce serait là un moyen de vengeance dont il ne voulait pas. Mais en outre, le divorce lui paraissait impossible, parce qu'en y consentant, par cela même il perdait Anna. Il se rappelait que Daria Alexandrovna lui avait dit, à Moscou, qu'en se décidant au divorce il ne pensait qu'à lui-même, tandis qu'il la jetait à sa perte. Ces paroles, maintenant qu'il avait pardonné et qu'il s'était attaché aux enfants, il les comprenait à son gré. Consentir au divorce, lui donner la liberté, c'était, selon lui, abandonner les derniers liens qui le rattachaient à la vie : les enfants qu'il aimait ; en outre, c'était la priver du seul appui qui lui restât dans la voie du bien, en un mot concourir à

sa perte. Il savait qu'une fois divorcée, elle vivrait avec Vronski et que cette liaison serait illégitime et criminelle, puisque la femme, au sens même de la loi religieuse, ne peut se remarier tant que son mari est vivant. Elle se lierait avec lui et, dans une ou deux années, ou bien ce serait lui qui l'abandonnerait, ou bien elle qui contracterait une nouvelle liaison. Telle était l'opinion d'Alexis Alexandrovitch ; aussi, en accédant au divorce, illégitime, il se voyait l'auteur de sa perte. Cent fois déjà, il avait réfléchi à cela, et il s'était convaincu que non seulement le divorce n'était pas aussi simple que le disait son beau-frère, mais qu'il était absolument impossible. Aucune des paroles de Stépan Arkadiévitch n'avait sur lui d'influence, il n'essayait même pas de leur opposer d'objections ; il ne voyait en lui que l'interprète de cette force brutale qui le guidait dans le monde et dont il se sentait l'esclave.

— Toute la question se résume en ceci : Comment et sous quelles conditions consentirais-tu au divorce ? Elle ne désire rien, ne te demande rien, et s'en remet entièrement à ta bonté.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi tout cela ? » pensa Alexis Alexandrovitch se souvenant des détails du divorce dans le cas où le mari assumait toute la responsabilité ; et du même geste que Vronski, il cacha dans ses mains son visage couvert de honte.

— Tu es ému ; je le comprends. Mais si tu réfléchis...

« Et si quelqu'un te frappe la joue droite, tends-lui la joue gauche, et à celui qui te prend ton habit, donne ta chemise », pensa Alexis Alexandrovitch.

— Oui, oui ! s'écria-t-il d'une voix perçante, je prends sur moi le crime... j'abandonne même mon fils, mais... mais ne vaut-il pas mieux laisser cela ? D'ailleurs, fais ce que tu veux.

Et, s'éloignant de son beau-frère afin de n'être pas vu de lui, il alla s'arrêter près de la fenêtre. Il était affligé, honteux, mais en même temps que cette affliction et cette honte, il éprouvait de la joie, en raison de l'aggravation de son humiliation.

Stépan Arkadiévitch ému se taisait.

— Alexis Alexandrovitch, sois sûr qu'elle approuve ta générosité, dit-il. Mais, évidemment, c'était la volonté de Dieu, ajouta-t-il, et aussitôt il comprit la stupidité de ses paroles, et s'efforça de retenir un sourire.

Alexis Alexandrovitch voulut dire quelque chose mais les larmes l'en empêchèrent.

— C'est un malheur fatal ; mais il est accompli et je tâche de vous en épargner à tous deux le choc, dit Oblonski.

Quand Stépan Arkadiévitch sortit du cabinet de son beau-frère, il était ému, mais cela ne l'empêchait pas d'être content du résultat obtenu, car il était convaincu qu'Alexis Alexandrovitch ne re-

prendrait pas sa parole. A ce plaisir s'en mêlait un autre : cette affaire de divorce venait de lui suggérer l'idée d'un jeu de mots qu'il se proposait de placer à la première occasion (1).

(1) Le jeu de mots est cité dans le texte mais il est intraduisible.

XXIII

La blessure de Vronskī était dangereuse et bien que le cœur n'eût pas été atteint, il resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Quand pour la première fois il put parler, Varia, sa belle-sœur, était seule dans sa chambre.

— Varia ! dit-il en la regardant sévèrement, je me suis blessé par hasard, et je te prie de ne jamais parler de cela à personne. Dis à tout le monde que c'est un accident. Autrement ce serait trop bête.

Sans répondre à ses paroles, Varia se pencha sur lui et avec un sourire joyeux regarda son visage. Ses yeux étaient clairs, sans fièvre, mais leur expression était sévère.

— Dieu soit loué ! dit-elle. Tu ne souffres pas ?

— Un peu, oui, dit-il, désignant sa poitrine.

— Alors, attends, je vais te faire un pansement. Silencieux, et contractant ses larges prunelles, il

la regardait faire le pansement. Quand elle eut terminé, il lui dit :

— Je ne délire pas. Je t'en prie, fais en sorte qu'on ne sache pas que j'ai tenté de me tuer.

— Personne ne le dit. Seulement j'espère que tu ne te blesseras plus par hasard ? dit-elle avec un sourire interrogateur.

— Probablement non, mais il aurait mieux valu... Et il sourit d'un air sombre.

Malgré ces paroles et ce sourire qui avaient tant effrayé Varia, quand, l'inflammation passée, il fut en voie de guérison, il se sentit délivré d'une partie de son malheur. Par cet acte, il s'était pour ainsi dire lavé de la honte et de l'humiliation qu'il éprouvait auparavant. Maintenant il pouvait penser avec calme à Alexis Alexandrovitch. Il reconnaissait toute sa grandeur d'âme et ne se sentait plus humilié. En outre, il se retrouvait dans l'ancien sentier de la vie ; il voyait la possibilité de regarder en face les hommes, sans honte, et de pouvoir vivre comme autrefois. La seule chose qu'il ne pouvait arracher de son cœur, bien qu'il luttât sans cesse contre ce sentiment, c'était le regret désespéré de l'avoir perdue pour toujours. Le fait que maintenant qu'il avait racheté sa faute, il devait renoncer pour toujours à elle et ne plus se mettre entre elle repentante et son mari, était fermement résolu dans son cœur, néanmoins il ne pouvait en arracher le regret de la perte de son amour.

Il ne pouvait effacer de sa mémoire le souvenir des instants de bonheur qu'il avait vécus avec elle, qu'il n'avait pas su alors apprécier, et dont tout le charme le poursuivait maintenant.

Serpoukhovskoï lui ayant obtenu une nomination à Tachkend, sans la moindre hésitation, Vronski l'avait acceptée. Mais plus le moment du départ approchait, plus le sacrifice qu'il faisait à ce qu'il regardait comme un devoir lui semblait pénible.

Sa blessure était guérie, il commençait à sortir et faisait ses préparatifs de départ pour Tachkend.

« La voir une seule fois et ensuite s'enfuir, mourir ! » pensait-il ; et en faisant sa visite d'adieu à Betsy il lui exprima ce désir. Celle-ci promit d'être son interprète auprès d'Anna et lui rapporta une réponse négative.

« Tant mieux, pensa Vronski en apprenant ce refus ; cette faiblesse m'aurait enlevé mes dernières forces. »

Le lendemain matin, Betsy vint elle-même chez lui et l'informa qu'elle tenait d'Oblonski qu'Alexis Alexandrovitch allait demander le divorce, et que, par conséquent, il pourrait voir Anna.

Sans attendre le départ de Betsy et oubliant toutes ses décisions, sans même demander quand l'entrevue serait possible ni où se trouvait le mari, Vronski courut aussitôt chez les Karénine. Il gravit l'escalier sans rien voir et sans remarquer personne, et, d'un pas rapide, presque en courant, il entra

dans sa chambre. Sans réfléchir, sans s'occuper si elle était seule ou non, il la prit dans ses bras et couvrit de baisers son visage, ses mains et son cou.

Anna s'était préparée à cette entrevue, elle avait réfléchi à ce qu'elle lui dirait ; mais elle n'eut pas le temps de rien dire ; toute la passion de Vronskï se communiquait à elle. Elle voulut le calmer, se calmer elle-même, mais il était trop tard. Ses lèvres tremblaient tant qu'elle ne pouvait prononcer un seul mot.

— Oui, tu m'as prise toute et je suis à toi, dit-elle enfin en le serrant contre sa poitrine.

— Cela devait être ainsi. Tant que nous vivrons, cela sera. Je le sais maintenant.

— C'est vrai, dit-elle pâlisant de plus en plus et lui enlaçant le cou. Cependant tout cela n'est-il pas horrible après ce qui s'est passé ?

— Tout s'arrangera, tout s'arrangera. Nous serons si heureux ! Si notre amour était susceptible d'augmenter, il grandirait du fait qu'il y a en lui quelque chose d'horrible ! dit-il en levant la tête et son sourire découvrait ses belles dents.

Elle ne put s'empêcher de lui sourire, cependant ce sourire ne répondait pas à ses paroles mais aux yeux pleins d'amour de Vronskï. Elle prit sa main et en caressa ses joues fraîches et ses cheveux courts.

— Je ne te reconnais plus avec ces cheveux

courts. Tu as embelli. Un vrai garçon. Mais comme tu es pâle !

— Oui, je suis très faible, dit-elle en souriant et ses lèvres tremblèrent de nouveau.

— Nous irons en Italie, ta santé s'améliorera, dit-il.

— Est-il possible que nous puissions partir seuls, comme mari et femme ? dit-elle en le regardant dans les yeux. Stiva dit qu'il consent à tout, mais moi, je ne puis accepter sa générosité, ajouta-t-elle en regardant d'un air pensif au-delà du visage de Vronski. Je ne veux pas du divorce. Maintenant, tout m'est égal, je ne sais pas seulement ce qu'il décidera au sujet de Serge.

Il ne pouvait pas comprendre qu'elle pût en ce moment penser et parler de son fils et du divorce, n'était-ce pas là des questions secondaires pour l'instant ?

— Ne parle pas de cela ; n'y pense pas, dit-il en retournant sa main dans la sienne et tâchant d'attirer son attention. Mais elle continuait à ne pas le regarder.

— Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte, c'eût été bien mieux ! dit-elle, et des larmes coulèrent silencieusement sur ses joues ; mais elle s'efforçait de sourire pour ne pas l'attrister.

Avec ses idées d'autrefois, Vronski eût considéré comme honteux et comme impossible de refuser le poste à la fois honorifique et dangereux de

Tachkend ; à l'heure actuelle, il n'hésita pas un seul instant, il y renonça, puis remarquant que dans les hautes sphères on désapprouvait son acte, il donna immédiatement sa démission.

Un mois après, Alexis Alexandrovitch restait seul avec son fils, et Anna partait à l'étranger avec Vronski, après avoir refusé catégoriquement le divorce.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE ET DU DEUXIÈME VOLUME
DE *Anna Karénine*.



FIN DU TOME SEIZIÈME

DES ŒUVRES COMPLÈTES DU CTE LÉON TOLSTOÏ.

